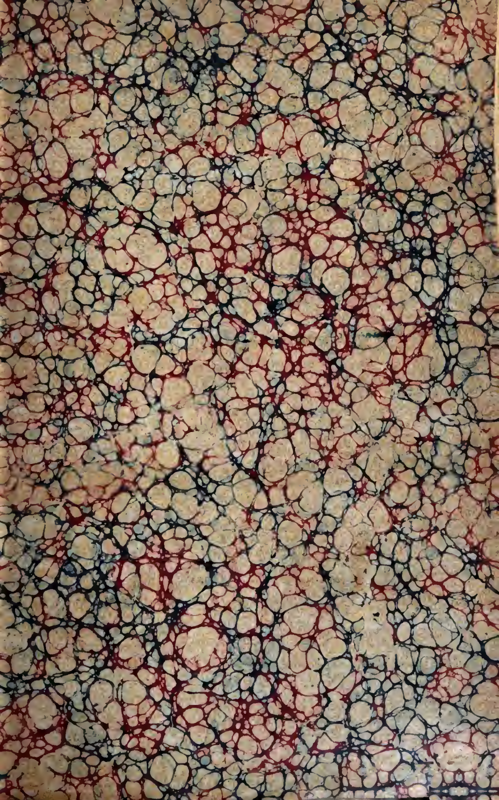

PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
7 - II - 16



LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT GR. IN-18 JÉSUS, 3 FR.

Histoire d'un premier Amour . . . . 1 vol.
Les Amours de Théâtre.. . . . . 1 vol.
Aventures romanesques. . . . . 1 vol.

PARIS — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.



LES

NOUVEAUX MYSTÈRES

DE

PARIS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

DEUXIÈME PARTIE

UN MARIAGE A CAYENNE



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867



LES NOUVEAUX
MYSTÈRES
DE PARIS

I

LES LETTRES DE CRÉDIT

La maison Villepont et Ce occupait un des plus beaux hôtels de la Chaussée d'Antin, dans la section comprise entre la rue de Provence et la rue Saint-Lazare.

Le cabinet de M. de Villepont s'éclairait par trois fenêtres sur la rue; les bureaux, situés, comme le cabinet, au premier étage, ouvraient, sur la cour, au fond de laquelle était bâti un élégant pavillon. Ce pavillon était le logement particulier de M. Raoul de Villepont, le fils du banquier.

Raoul avait entassé dans son appartement toutes ces futilités si recherchées des gens du monde, les porcelaines de Saxe et de Sèvres, les craquelés du Japon, les émaux de Limoges, les plaques de Delft.

Le pavillon ne contenait qu'un petit nombre de pièces : une chambre à coucher, à côté de laquelle se trouvait un vaste cabinet de toilette ; un salon, un fumoir et une salle à manger, où Raoul recevait quelquefois ses amis à déjeuner.

Ce matin-là, le fils du banquier attendait un de ses meilleurs amis, Adrien de Saulles, lieutenant de spahis.

M. Raoul de Villepont faisait les cent pas dans sa chambre, dont la fenêtre était entr'ouverte, quand son attention fut éveillée par l'arrivée d'une calèche attelée de deux chevaux d'une rare beauté.

L'équipage était entré dans la cour et tournait pour s'arrêter devant le perron.

Le cocher avait tout à fait bon air ; un œil exercé reconnaissait de prime-abord un serviteur de bonne maison.

Quant à l'attelage, il était impossible de rêver

un accouplement plus admirable de deux chevaux de sang.

La même taille, le même poil, la même tache noire au même endroit.

Chacun de ces chevaux valait 15,000 francs; réunis, ils en valaient 50,000.

Au fond de la voiture, tenant une cigarette entre deux doigts de la main gauche, un jeune homme était assis.

Élégant, distingué, d'une belle figure, il frappait le regard par une pâleur exceptionnelle.

Il y avait sur ses traits je ne sais quoi d'altier et d'imposant.

C'était comme une couche de neige sur le pic d'une montagne.

— Quel est cet étranger? se demanda Raoul de Villepont.

Un laquais ouvrit la portière de la voiture.

L'étranger lui remit une carte.

— Sachez, dit-il au domestique, si M. de Villepont peut me recevoir.

— M. de Villepont banquier, interrogea le domestique, ou M. Raoul?

— Le banquier.

Continuant à fumer sa cigarette, l'étranger aperçut en face de lui M. Raoul en robe de

chambre. Il eut, à cette vue, comme un tressaillement aussitôt comprimé.

Le domestique remit la carte à M. de Villepont qui lisait les journaux dans son cabinet.

— Lord Trelauney! lut celui-ci.

Et il ajouta :

— Faites entrer.

Un instant après, l'Anglais était introduit dans le cabinet.

— Voici, monsieur, dit-il au banquier, une lettre de la maison Baring et Cᵉ, de Londres, qui vous expliquera le but de ma visite.

M. de Villepont s'inclina en indiquant un fauteuil à lord Trelauney et ouvrit la lettre.

« Lord Trelauney venait se fixer à Paris pour quelque temps, et MM. Baring lui ouvraient un crédit de quinze cent mille francs sur la maison Villepont. »

— Vous êtes récemment arrivé à Paris, mylord? demanda le banquier.

— Ce matin, monsieur, et je serais bien aise d'obtenir de vous quelques renseignements.

— Je suis à vos ordres, milord; mais, avant tout, veuillez me dire quelle somme il vous plaira recevoir d'abord.

— Mais n'y a-t-il pas quinze cent mille francs dans la lettre de MM. Baring?

Le banquier se troubla légèrement.

— Sans doute, répondit-il avec une émotion mal déguisée, mais je pense que Votre Seigneurie préférera tirer sur nous au fur et à mesure de ses besoins.

— C'est bien cela, répondit lord Trelauney, j'ai besoin de quinze cent mille francs. Mon homme d'affaires est arrivé à Paris il y a huit jours. Je l'avais chargé de quelques acquisitions.

Il a acheté pour moi un hôtel à Auteuil... une bonbonnière... avec un bout de verdure... huit cent mille francs.

— A Auteuil? demanda le banquier.

— Oui... C'était, je crois, l'habitation du prince Korasoff, qui vient de retourner en Russie...

— Et vous appelez cela une bonbonnière, mylord? C'est un véritable palais.

L'Anglais eut un sourire dédaigneux.

— En France, dit-il, vous appelez palais quatre murs avec un escalier de pierre, pourvu qu'il y ait un peu de peinture sur les murs et un peu de marbre dans les corridors!

— Voici donc huit cent mille francs, reprit le banquier.

— Mes chevaux, l'installation des écuries, un complément indispensable de meubles, car ces Russes se contentent vraiment à trop bon marché... puis une centaine de mille francs pour garnir ma cave, en attendant...

— En attendant?

— Oui... mon intendant attend qu'on ait exécuté les ordres qu'il a envoyés aux grandes maisons de Bordeaux et de l'étranger. Il a mis la main sur un lot de Johannisberg provenant de l'ambassade russe... il paraît que c'est une merveille.

— Je vois, en effet, mylord, que les quinze cent mille francs y passeront.

— J'ai encore une lettre à vue sur la maison Robert Kodom... dix-huit cent mille francs. Connaissez-vous cette maison, monsieur?

— Certes, mylord, c'est une des grandes maisons de Paris.

— La lettre est tirée par Dilingham, un de nos petits banquiers de Londres.

— Un petit banquier! s'écria M. de Villepont, Dilingham un petit banquier!

— Enfin, continua lord Trelauney, voici un

crédit illimité sur MM. de Rothschild frères.

M. de Villepont bondit sur sa chaise.

— Illimité !

— Voyez... dit froidement lord Trelauney, n'est-ce pas en règle ?

— Parfaitement en règle, répondit M. de Villepont dont les mains tremblaient.

Il se leva :

— Voulez-vous me permettre, mylord, de dire un mot à mon caissier ?

— Faites, monsieur, faites !

M. de Villepont passa dans la pièce voisine.

Trelauney eut un sourire... Il s'approcha de la porte, et, glissant dans son oreille un petit cornet en argent, léger comme du verre soufflé, — il entendit :

— C'est impossible pour aujourd'hui, disait le caissier.

— Il le faut ! affirma M. de Villepont.

Le caissier aligna une colonne de chiffres :

— Nous ne pourrions y arriver, reprit-il, qu'en disposant d'une partie des titres que nous avons en dépôt.

— Disposez-en !

— C'est après-demain le 15, et nous avons déjà près de deux millions à payer.

— Faites vendre des titres à la Bourse d'aujourd'hui...

— C'est bien grave, continua le caissier; vous savez que la justice interdit cette opération?

— Nous remplacerons les titres à mesure que se présenteront les réclamations.

— Il y a un autre inconvénient...

— Lequel?

— Toutes les valeurs sont en baisse et nous perdrons quatre cent mille francs net.

— Nous les perdrons, dit sèchement le banquier, qui rentra dans son cabinet.

Il trouva Trelauney occupé à examiner une peinture accrochée à la muraille.

C'était un paysage... un château avec une grille, un parc et un bras d'eau.

Le banquier ne put voir une larme briller dans l'œil du flegmatique visiteur.

— Qu'est cela? demanda l'Anglais.

— C'est une de mes propriétés, mylord, à une heure et demie de Paris... sur la route de Rambouillet.

— Comment se nomme cet endroit?

— La Christinière, mylord.

— Le pays est-il bien habité?

— Oui... A trois kilomètres se trouvent les terres du marquis de Charmeney... Plusieurs familles de la noblesse ont leur chasse dans les environs... Cependant un nouveau propriétaire est venu s'établir par là, dans ces derniers temps... un singulier personnage, qui remplace un personnage plus singulier encore.

— Qui donc?

— Un original... qui vivait toujours seul, comme un ours, un certain comte de Navarran...

— Et ce comte de Navarran a vendu?

— Il est mort... à ce qu'on dit... car personne n'a assisté à son enterrement. Quoi qu'il en soit, le Mesnil a été vendu...

— A qui?

— A un coureur d'aventures... un disciple de Swedenborg... magnétiseur, spirite et medium... Il s'appelle le chevalier de Pulnitz.

— J'ai entendu parler de lui à Londres et à New-York. Ce chevalier de Pulnitz fait, paraît-il, des choses extraordinaires...

M. de Villepont, voyant que le gentleman attendait la réponse à sa lettre, reprit avec une certaine familiarité :

— A propos de choses extraordinaires, mylord, veuillez me laisser votre adresse... J'aurai l'honneur d'envoyer chez vous les quinze cent mille francs...

L'Anglais affecta de paraître désappointé.

— Ah! fit-il lentement, et à quelle heure?

Le banquier se mordit les lèvres :

— A quatre heures, mylord, les fonds seront chez vous.

— Fort bien, répondit l'Anglais, qui se disposa à sortir.

M. de Villepont le retint.

— N'aviez-vous pas, lui demanda-t-il, quelques renseignements à me demander?

— En effet, je ne connais personne à Paris... et je voudrais avoir quelques détails sur les différents clubs... sur les loges à prendre à l'année aux Italiens et à l'Opéra.

— Mon Dieu! mylord, s'écria le banquier, voulez-vous me permettre de vous présenter mon fils, qui est très-versé dans les élégances parisiennes? Il pourra, j'en suis sûr, vous être agréable — pour ne pas dire utile, en plus d'une circonstance.

— J'accepte volontiers votre offre, dit Trelauncy.

M. de Villepont posa le doigt sur un timbre.

Un domestique entra :

— Priez M. Raoul de venir! lui dit le banquier.

II

OU M. RAOUL RACONTE SES AMOURS

M. Raoul mettait la dernière main à sa toilette.

Le coiffeur venait de se retirer, et M. Raoul était occupé à faire un choix parmi les dix-huit cravates que lui présentait son valet de chambre.

Adrien de Saulles, à cheval sur une chaise, avait allumé un regalia de la rena.

Il soufflait au plafond de longs jets d'une fumée blanche, et semblait déguster en véritable amateur le tabac exquis que la Havane avait enroulé pour lui.

— Alors, disait M. Raoul, te voilà garçon pour quelque temps encore ?

— Deux ou trois mois peut-être. Ce charlatan qui est venu faire une scène stupide au milieu d'un bal est cause de ce retard.

— La baronne a été malade?

— On l'a mise au lit avec une fièvre ardente... Elle va mieux maintenant.

— Et la demoiselle?

— La pauvre petite ne savait où donner de la tête... Cette somnambule qu'elle avait recueillie sur le pavé, mourant de faim, quelques heures auparavant, a subitement disparu... Toutes les recherches faites pour la retrouver ont été inutiles.

— C'était une jolie fille, n'est-ce pas? fit M. Raoul avec un air de fatuité.

— Certes, une figure charmante... et des mains de marquise.

— Ce n'est pourtant, reprit Raoul, qu'une petite paysanne.

— Comment le sais-tu?

— Oh! je crois l'avoir deviné à son costume.

— A propos de marquise, continua M. de Saulles, as-tu remarqué que ce M. de Maucourt, qui vient on ne sait d'où, s'est beaucoup entretenu avec madame de Bryan-Forville?

— Cette intimité t'a donc bien frappé?

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a six ou sept mois de cela.

— Ce qui m'a frappé, ce n'est point l'inti-

mité, c'est le trouble de la marquise. Sais-tu que si son mari, notre brave capitaine, était à Paris, un M. de Maucourt ne parlerait pas de si près à sa femme ?

— J'en suis convaincu... cependant le capitaine est dans une situation embarrassante... C'est la dot de sa femme qui fournit à ses appétits et à ses dissipations. Le beau-père Kodom paye pour son gendre deux cent mille francs de dettes tous les dix-huit mois !

A ce moment, le domestique vint demander M. Raoul.

— Excuse-moi un instant, dit celui-ci à Adrien de Saulles. Je reviens, et nous nous mettons à table.

— A ton aise, cher ami.

Raoul se rendit chez son père, et M. de Saulles se mit à la fenêtre pour admirer les chevaux de lord Trelauney qui piaffaient et battaient le sol avec impatience.

Quand M. Raoul revint, il n'était pas seul.

Le fils du banquier s'effaça pour livrer passage à lord Trelauney.

—Permettez-moi, lui dit-il, de vous présenter un de mes amis, M. Adrien de Saulles, officier de spahis...

Et à M. de Saulles :

— Lord Trelauney, qui veut bien nous faire l'honneur de partager notre modeste déjeuner.

On se mit à table.

— Vous m'excuserez, mylord, dit Raoul de Villepont, si vous ne me trouvez pas une grande vaillance de fourchette... vous voyez un convalescent.

— Quelle a pu être la maladie assez malavisée pour s'attaquer à vous ?

— Ce n'est pas une maladie, c'est un coup de fusil.

— Bah !

— Oui, mylord, depuis que nos paysans savent lire, il ne fait pas bon jouer avec eux. Une petite villageoise, une de ces fleurs qui naissent entre l'étable et le moulin avait eu quelques bontés pour moi... C'était à la campagne, je m'ennuyais... il fallait bien tuer le temps.

— Rien n'est plus naturel, fit le gentleman.

— Mais voilà qu'un grand coquin de frère s'avise de me faire une scène au milieu de la forêt...

— Un paysan ?

— Un garde-chasse... une sorte de drôle lourd et commun...

Trelauney se mordit la lèvre.

— Vous l'avez châtié, sans doute ?

— Je n'en ai pas eu le temps... Savez-vous ce qu'il exigeait de moi ?

— Une forte somme!

— Allons donc !... Il voulait me faire épouser sa sœur...

M. Raoul partit d'un fort éclat de rire.

— C'est d'une rare impudence, s'écria Trelauney.

— Et, sur mon refus, il m'a logé une balle dans les reins. Fort heureusement, la balle a dévié... et j'en ai été quitte pour cinq mois du repos le plus absolu.

L'Anglais demanda sérieusement :

— Votre amoureuse de l'étable a-t-elle au moins fait prendre de vos nouvelles ?

— Mon amoureuse a disparu, emportant le fruit de sa faute... Elle était jolie, nous la retrouverons au Bois. Le pire de l'aventure, c'est qu'elle a fait manquer un mariage auquel tenait mon père...

Le scandale a été grand dans le pays, et mademoiselle de Charmeney, une fille orgueilleuse s'il en fut, a profité de l'occasion pour renoncer à ma main.

— Vous connaissez le marquis de Charmeney? demanda l'Anglais.

— Mon beau-père manqué... parbleu!

— J'ai pour lui une lettre d'un gentilhomme que j'ai rencontré aux Indes...

— Vous arrivez des Indes?

— J'y ai passé quelques jours en revenant de la Guyane.

— Vous êtes donc aussi allé à Cayenne?

— J'ai fait le tour du monde pour juger de l'ensemble... Cela n'est pas grand, la terre! on en à vite fait le tour.

— Vous trouvez?

— Et c'est partout la même chose. Blancs, noirs, jaunes ou rouges, les hommes se plaignent toujours. Il y a des riches et des pauvres, des boiteux et des bossus, des femmes volages et des maris trompés.

J'ai dîné avec le roi de Dahomey, qui m'a donné un beau spectacle : des régates sur une mare de sang humain...

En Abyssinie, Théodoros m'a fort bien reçu, quoique Anglais.

Je n'ai eu sérieusement à me plaindre que du chef des Makololos, qui a voulu me faire assassiner pour s'emparer de mon sac de nuit.

— Vraiment? fit Adrien de Saulles en souriant.

— Il m'a dépêché une demi-douzaine de gaillards à qui je n'ai pas laissé le temps de faire leur besogne.

— Comment vous y êtes-vous pris?

L'Anglais répondit froidement ;

— Je leur ai brûlé la cervelle. J'avais un excellent revolver, qui me quitte rarement et qui m'a tiré d'affaire.

— Six hommes! s'écria Raoul.

— Oh! fit Trelauney, il n'y a que les trois premiers de difficiles.

Raoul et Adrien se regardèrent comme pour se demander si l'Anglais ne se jouait pas d'eux; mais ce diable d'homme avait un air si simple et si naturel qu'on ne pouvait se permettre de douter de ses paroles.

— Mylord, dit Adrien, si vous aviez le moins du monde l'accent gascon...

— On ne me croirait pas? Est-ce là ce que vous voulez dire?

— On vous croirait du moins avec plus de peine.

— Eh bien! messieurs, je compte vous faire voir, à Paris même, des choses plus extraordi-

naires que celles qui semblent vous étonner.

— Mais, au fait, reprit Raoul, vous portez un nom assez romantique!

— Le nom de Trelauney... l'ami de lord Byron .. celui, dit-on, qui a fourni au grand poëte le type du *Corsaire*... En France, j'ôte le double *v* pour faciliter la prononciation... mais ce Trelawney était mon père!... Lord Ellies, mon oncle, m'a fait l'héritier de son titre, à la condition que je lui prouverais que mon père ne s'était pas mésallié en épousant une Indienne... Rien de plus simple : ma mère faisait ses preuves de noblesse jusqu'au vingtième siècle avant la première incarnation de Bouddha... Six mille ans environ.

— Mylord, s'écria Adrien de Saulles, vous allez humilier notre faubourg Saint-Germain.

— Avant de songer à l'humilier, je désire le connaître...

— J'aurai l'honneur de vous présenter, mylord, chez les quelques relations de ma famille...

L'Anglais s'inclina en signe de remerciement.

— Connaissez-vous, demanda-t-il, madame la baronne de... de... une dame hongroise?

— Madame de Remeney? demanda Raoul.

— C'est cela... De Remeney.

Adrien de Saulles rougit légèrement.

— Oui, mylord, répondit-il avec un certain embarras.

— Parbleu! ajouta Raoul, tel que vous le voyez, mon ami Adrien de Saulles est sur le point de se marier dans la maison.

— Est-ce que la baronne a une fille?

— Il y a chez elle un petit ange de dix-sept ans qu'on appelle mademoiselle Edwige. La baronne est sa marraine... c'est tout ce qu'on peut savoir... Les mauvaises langues ajoutent que le titre de marraine est là pour cacher un titre plus sacré. Quoi qu'il en soit, mademoiselle Edwige est jolie comme un cœur et reçoit en mariage une dot de six cent mille francs.

Trelauney se tourna vers M. de Saulles et lui demanda :

— Vous aimez cette jeune personne ?

— Oui, je l'aime, répondit franchement l'officier de spahis, et quand vous la connaîtrez, mylord, vous l'aimerez aussi.

— A quand le mariage ?

— Il serait fait aujourd'hui sans un incident tragi-comique qui a bouleversé toute la maison.

— Qu'est-ce donc?

— Une scène de magnétisme...

— Bah!

— Ce fut un hasard malheureux. Une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était tombée à la porte de l'hôtel; elle mourait de froid et de faim... Edwige la fit asseoir auprès du feu; on lui donna à dîner. C'est elle qui a certainement sauvé la vie de ces deux êtres... Eh bien! il a fallu que le chevalier de Pulnitz arrivât... et que cette fille tombée là, par hasard, se mît à divaguer en pleine soirée...

— Qu'a-t-elle dit?

— Des absurdités.

Lord Trelauney regarda fixement Adrien de Saulles:

— N'a-t-elle pas dit qu'il y avait quelque part, dans la maison, le squelette d'un enfant?

— Oui, c'est cela! s'écria l'officier en pâlissant.

— Eh bien! ajouta Trelauney, c'est que le squelette y est réellement.

— Comment le savez-vous?

— Je le sais; c'est tout ce que je puis vous dire.

Et l'Anglais ajouta d'un ton indifférent :

— Du reste, le fait est assez fréquent. L'autre jour encore, j'ai lu dans les journaux que, en

démolissant une maison, à côté de la porte Saint-Denis, les maçons avaient trouvé une charpente humaine cachée dans une excavation de la muraille.

— Cependant, interrompit M. Raoul, ce n'est pas encore un usage établi en France.

Adrien de Saulles s'était levé, très-ému.

— Quel que soit le mystère qui l'entoure, dit-il, j'aime Edwige et je l'épouserai. Je la séparerai de madame de Remeney si madame de Remeney est indigne d'elle, et si sa fortune a une source douteuse, je m'en passerai.

Trelauney regarda le jeune homme avec une franche sympathie.

— On voit que vous êtes soldat, monsieur, lui dit-il, voilà parler noblement.

— Mylord, répondit Adrien les larmes aux yeux, quel peut être le tort d'Edwige ?

Rien de tout cela ne serait arrivé, si elle n'avait pas sauvé cette malheureuse fille et son enfant...

— Qu'était-ce enfin que cette femme ?

— Est-ce qu'on sait ? Elle a dit se nommer Louise Deslions...

— Louise Deslions ! s'écria Trelauney.

Et, après un instant de silence, il reprit en serrant la main d'Adrien :

— Oui, monsieur, quoi qu'il arrive, vous épouserez Edwige, je vous le jure !

M. Raoul de Villepont s'écria avec étonnement :

— Vous connaissez donc Louise ?

— Louise ?... répondit Trelauney, n'est-ce pas la jeune fille que vous avez séduite ?

— Eh bien ? fit M. Raoul.

— Eh bien ! cet enfant qui mourait de froid, c'était le vôtre.

Les traits de M. Raoul exprimèrent une certaine confusion.

— Peut-être, murmura-t-il.

Et il ajouta :

— Après tout, j'ai fait reprendre l'enfant.

— Par qui ?

— Par un homme précieux pour ce genre d'opérations, un M. Combalou, que je vous recommande, mylord.

— Comment la mère a-t-elle pu consentir à cette séparation ?

— Elle n'y a pas consenti.

— On lui a enlevé son enfant ?

— Peu m'importe ! pourvu qu'on ne vienne pas me le jeter dans les jambes.

— Et Louise ?

— Combalou dit qu'elle est folle... Cela ne m'étonne pas ; c'était une nature en dehors, exagérée, enthousiaste.

Trelauney détourna la tête pour cacher une larme.

— Louise... folle ! murmura-t-il. Ces misérables me trouveront sans pitié...

Il prit son chapeau et remit ses gants.

— Mylord, dit Adrien, madame la baronne de Remeney reçoit le mercredi...

— J'aurai l'honneur, monsieur, d'aller vous prendre mercredi prochain.

— Et je vous présenterai.

Le jeune homme tendit sa carte à lord Trelauney :

ADRIEN DE SAULLES

4, rue de Marignan.

— Au revoir ! dit le gentleman, qui avait repris sa physionomie impassible.

Quand il fut sorti, M. Raoul de Villepont s'écria :

— C'est un vampire que cet Anglais! il me fait peur. Et toi, qu'en dis-tu?

— Moi? dit Adrien, il me plaît infiniment. Je ne l'ai vu que quelques instants et j'ai envie de le revoir...

Trelauney était remonté dans sa calèche et traversait la Chaussée d'Antin pour retourner à Auteuil.

III

M. COMBALOU

Une heure après les scènes que nous venons de rapporter, le personnel de l'hôtel du Louvre était en rumeur.

— Ces Américains sont tous les mêmes, disait un garçon.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda le chasseur.

— Te rappelles-tu une chaise de poste qui est entrée ici, un soir, il y a six mois? Elle nous amenait un Américain nommé Trelauney qui est sorti après dîner et n'a plus reparu.

— Oui, j'étais allé lui chercher une voiture... Il m'a donné dix francs pour la course.

— On n'avait plus entendu parler de lui... Le patron regardait déjà ses malles comme lui appartenant, mais il respectait la règle qui dé-

fend de rien ouvrir ou de rien vendre avant un an...

— Voilà un usage stupide !

— Stupide ou non, il faut bien le suivre. La preuve, c'est que le Trelauney est revenu comme si de rien n'était... Il a payé six mois de loyer et il emporte ses affaires. C'est surtout son sae de nuit qui l'intéressait ! Il y avait sans doute des papiers importants, car c'est la seule chose qu'il ait vérifiée.

— Heu ! fit le chasseur, c'est peut-être un espion.

— Qu'est-ce que cela nous fait ? Il m'a donné cinq louis de pourboire !

— C'est fâcheux qu'il ne reste pas.

— Il n'y aurait pas grand'chose à faire à l'hôtel...

Un coup de sonnette vint couper court à la conversation.

Trelauney était revenu à Auteuil; une fois terminée son expédition à l'hôtel du Louvre, il attendit patiemment l'heure à laquelle M. de Villepont devait lui envoyer les quinze cent mille francs.

Quatre heures sonnèrent, puis la demie ; rien ne parut.

A cinq heures seulement, le banquier vint lui-même, un portefeuille sous le bras.

— Vous m'avez fait attendre, monsieur, lui dit froidement Trelauney.

Le banquier, évidemment troublé, s'épongea le front avec son mouchoir.

— Je vous prie de m'excuser, mylord, répondit-il, mais il m'a fallu faire opérer quelques rentrées pour réaliser la somme; aussi ai-je tenu à vous l'apporter moi-même pour vous présenter mes regrets de ce retard involontaire.

— Voici votre reçu, monsieur, dit Trelauney après avoir vérifié le compte avec une certaine affectation d'insolence.

Le banquier salua et sortit.

Trelauney murmura :

— Décidément, il est au plus bas dans ses affaires. Je suis arrivé au bon moment.

Sur un coup sec frappé sur un timbre d'argent ciselé, un domestique entra.

— Faites entrer cet homme d'affaires!

Le domestique s'effaça pour livrer passage à un individu déjà connu de nos lecteurs. L'homme d'affaires n'était autre que M. Combalou.

M. Combalou avait fait toilette.

Des souliers vernis de six francs cinquante

reluisaient sous son pantalon noir presque neuf et une redingote ouverte laissait voir un gilet blanc qui sortait de la lessive...

M. Combalou regarda l'Anglais en dessous pour jauger son homme.

Il y avait dans son regard un mélange d'humilité et de défiance.

Trelauney, qu'on a reconnu sans peine pour notre ami Jean Deslions, prit un billet de mille francs dans un tiroir entr'ouvert d'un petit meuble en bois de rose.

— Voici d'abord une entrée de jeu, dit-il à Combalou.

Combalou aperçut dans le tiroir plusieurs liasses de billets de banque, spectacle qui sembla le remplir de respect.

Il saisit le billet qu'on lui tendait et le mit dans sa poche en disant :

— Je n'ai guère l'habitude, mylord, de toucher des *honoraires* avant d'avoir rendu quelque service à mes clients.

— Eh bien, cela vous changera, fit Trelauney.

— A vos ordres, mylord.

— Vous connaissez au moins de nom le banquier Villepont?

Combalou, qui avait sur la conscience l'enlèvement de l'enfant de Louise, hésita un instant.

Cette hésitation, si courte qu'elle fût, n'échappa point à Trelauney.

— Villepont? fit Combalou, je sais que c'est un gros bonnet de la finance...

— Eh bien, cela doit suffire. Je sais que M. de Villepont a, en ce moment, beaucoup de valeurs en circulation... Il s'agit d'en racheter le plus possible pour mon compte.

— C'est facile, mylord.

— Voilà tout ce que je veux pour le moment.

Combalou se permit une insinuation :

— Pardonnez-moi, dit-il, si j'ose faire une question à Votre Seigneurie.

— Laquelle? fit Trelauney en fronçant le sourcil.

— Mon Dieu! en rachetant les valeurs sur M. de Villepont, Votre Seigneurie ne peut avoir d'autre but que l'un de ceux-ci :

Relever le crédit chancelant de la maison Villepont,

Ou — accélérer sa ruine?

— C'est l'un des deux, en effet.

— Eh bien! si Votre Seigneurie faisait prendre quelques actions de la Société des paquebots de

la mer d'Azoff, il y aurait un joli coup à faire.

— Vous croyez?

— Vous ne connaissez pas, mylord, la loi sur les sociétés en commandite par actions?

— J'avoue mon ignorance à ce sujet.

— Cette loi, dite loi de 1856, n'a pas été observée religieusement dans l'acte de société. L'apport du gérant est exagéré; les versements des actionnaires n'ont pas été faits en temps utile; enfin, une partie du capital social était mangée avant la constitution définitive de la Société. Il y a là autant d'infractions à la loi.

De plus, le conseil de surveillance est un conseil de complaisants qui approuvent les comptes toujours et quand même, par la raison bien simple que leurs actions ne leur ont rien coûté, et qu'ils ont tout intérêt à toucher chaque mois leur jeton de présence.

— Et alors?

— Alors, en achetant à vil prix une certaine quantité d'actions, on peut attaquer le gérant, soit au civil, soit au correctionnel, et exiger de lui le remboursement intégral des titres.

— Et si ce cas se présentait?

— Si ce cas se présentait, M. de Villepont

ferait infailliblement banqueroute, et cette banqueroute serait frauduleuse!

Trelauney se leva.

— Tenez, dit-il à Combalou, voici un deuxième à-compte sur vos honoraires.

Et il lui jeta un autre billet de mille francs.

Combalou fit trois saluts aussi profonds que possible.

— Ce pauvre Villepont! continua le faux Anglais, je serai heureux de le tirer d'affaire! Au revoir, monsieur Combalou...

— Mylord, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— J'en tiens un! dit Trelauney.

IV

UN SOUPER AUX PROVENÇAUX

Il y avait ce soir-là joyeuse réunion dans le salon bleu des Frères-Provençaux.

Les plus brillantes étaient là parmi celles qu tiennent le haut du pavé.

Marianne de Fer, Yvonne Pen-Hoët, la petite Bretonne aux cheveux roux, mademoiselle Fraise, toujours rieuse et folâtre, et deux ou trois nouvelles parmi les recrues que fait la misère ou la paresse.

Une chose à remarquer, c'est que le peuple de Paris devient chaque jour plus sain, plus éclairé, plus droit.

Le petits bohêmes qui vivent de leur *platine* ou de leur agilité sur les boulevards sont, en général, des enfants abandonnés, issus de repris de justice et vaguant sans surveillance, livrés à

leurs mauvais instincts personnels et aux funestes exemples des autres.

Les vrais enfants de Paris travaillent comme leurs pères et s'en trouvent bien.

Les filles d'ouvriers ont appris, elles aussi, à aimer le travail et sont fières d'en vivre.

Le vice devient l'exception ; et la preuve, c'est que les femmes de la rue, les rôdeuses du soir, viennent presque toutes de provinces peu fortunées et de l'étranger.

Allemandes, Polonaises, Italiennes, Anglaises, accourent ramasser dans le ruisseau le pain déshonoré que dédaignent nos braves ouvrières.

Les nouvelles parmi les invitées du souper des Provençaux ne s'appelaient que par leur surnom : Canuchette, Trop-de-Fraîcheur et la Gantoise.

Les cavaliers étaient : Son Excellence Riasis-Bey, le duc de Trébizonde, M. Raoul de Villepont et l'éternel baron de Maucourt, qui se fourrait partout, et passait pour l'idole d'Yvonne Pen-Hoët.

Le lustre était allumé ; cinquante bougies brûlaient sur la cheminée.

On avait laissé entr'ouvertes les fenêtres qui donnaient sur le jardin du Palais-Royal, car la

soirée était tiède, bien que l'on ne fût arrivé qu'à la fin d'avril.

— Qu'avez-vous fait d'Adrien de Saulles? demanda Marianne de Fer.

— Adrien, répondit M. Raoul, a complétement renoncé au monde... C'est, je crois, après-demain que doit se signer son contrat!

— Déjà?

— Il ne trouve point que cela soit trop tôt.

— Et quelles nouvelles, aujourd'hui?

— Une grande nouvelle, mesdames.

— Parlez! dirent en chœur toutes les femmes.

— Vous avez bien aperçu au Bois cet Anglais qui fait jaser tout Paris?

— Lord Trelauney?

— Précisément.

Et ce fut un concert d'exclamations assez semblable à l'ouverture du *Tannhauser*.

— Le magnifique attelage, disait l'une!

— Comme on reconnaît le grand seigneur, rien qu'à le voir passer!

— On le dit immensément riche?

— Si riche, confirma M. Raoul, que le our de son arrivée à Paris, il a dépensé quinze cent mille francs!

— En vingt-quatre heures?

— Ni plus, ni moins. J'en sais quelque chose, car la maison Villepont en a été bouleversée pendant huit jours.

Marianne de Fer regarda Riazis-Bey en ricanant, et l'apostrophant avec insolence :

— Que dis-tu de cela, mon prince? lui demanda-t-elle. En voilà un qui va te faire oublier. Tu peux tirer tous tes bijoux de leurs cassettes et de leurs écrins, te passer des bagues dans le nez et des bracelets dans les oreilles, je crois que lord Trelauney t'enfoncera dans le troisième dessous...

Le musulman allait répondre quand la porte s'ouvrit.

— Voici lord Trelauney! s'écria M. Raoul.

L'Anglais salua froidement la société, et M. Raoul fit les présentations ordinaires.

— Servez le souper! cria le duc de Trébizonde.

En un instant la table fut garnie et le champagne petilla dans les verres.

— Votre Excellence habitait, je crois, le Caire avant de venir à Paris? demanda Trelauney à Riazis-Bey.

— J'ai, en effet, habité le Caire, répondit celui-ci, puis j'ai été exilé à la suite d'une émeute

et je me suis réfugié à Djibbah... dans la résidence de mon oncle Achmet-Pacha.

— Qui, à son tour, continua l'Anglais, s'est vu obligé de vous éloigner.

— Comment savez-vous cela? fit Riazis avec étonnement.

— Il paraît, reprit Trelauney, que, à défaut de la vice-royauté d'Égypte, vous vous seriez accommodé du commandement de votre cher oncle? On m'a raconté qu'il s'était réveillé une nuit en proie à des douleurs atroces. Un contre-poison, aussitôt administré, a sauvé les jours du pacha, qui n'a pu soupçonner que son neveu.

— Quand cela serait? dit Riazis; chez nous, les choses ne se passent pas autrement. On dit aux gens : Je vais t'ôter de là pour m'y mettre!

Les femmes rirent très-fort de cette plaisanterie.

On causa de tout pendant ce souper, et de bien d'autres choses encore.

Les fruits étaient étalés dans les corbeilles de mousse. Les ananas en branches, les raisins servis avec la treille, les fraises poussées et mûries en serre : il y en avait bien pour cinquante louis.

L'un des garçons qui servaient le souper apporta deux coupes chargées de cigares.

— Nous ne fumons pas cela, dit l'Arabe, je vais vous offrir des cigares de ma collection.

Et il dit au garçon :

— Faites entrer mon domestique Aly !

Ce nom d'Aly frappa singulièrement l'oreille de Trelauney.

— Cigares contre cigares ! dit-il, j'ai aussi les miens.

Et il ajouta :

— Faites entrer mon domestique Surypère.

Aly et Surypère parurent en même temps, aussi surpris l'un que l'autre de s'être rencontrés.

Les traits de Riazis se contractèrent affreusement.

Sur lui tombait comme une flamme le regard de Trelauney.

Riazis se leva, Trelauney était déjà debout, et il y eut entre ces deux hommes, pendant un silence d'une minute, un terrible échange de haine et de provocation.

— C'est le *fourgat!* pensait l'un.

— C'est Monseigneur ! murmura l'autre.

Les deux adversaires avaient pris la mesure l'un de l'autre.

Monseigneur se demandait quel pouvait être au juste l'homme qu'il avait devant lui.

Était-ce là cet inconnu qu'il avait poignardé et enfoui dans une cave?

Il était sorti de son tombeau, mais si cette physionomie pouvait être factice, sa jeunesse ne l'était pas.

Lord Trelauney était donc le successeur du Fourgat qui avait été tué là nuit du 23 novembre.

Lord Trelauney, ayant hérité de sa puissance, venait-il venger le meurtre du chef des Vingt-et-Un?

Tous deux s'étaient compris.

Un seul avait peur : — Riazis-Bey.

Mais, quoique rempli d'épouvante, il résolut de lutter par tous les moyens...

Le duc de Trébizonde, sorte de grand dadais aux favoris feuille-morte, proposa un baccarat.

Le baron de Maucourt perdit quatre-vingt mille francs sur parole.

Ce fut Trelauney qui les gagna...

— Demain, mylord, dit le baron fort ému, j'aurai l'honneur de m'acquitter envers vous.

— Comme il vous plaira, monsieur, répondit Trelauney.

Riazis prit la banque; il eut une main superbe.

Personne ne tenait le banco.

— Il y a cent mille francs! dit-il.

— Banco! fit l'Anglais sans se retourner.

Il gagna le coup — et se retira, laissant l'Arabe fou de fureur.

Quand celui-ci voulut sortir à son tour, il demanda au chasseur des Provençaux :

— Où est Aly?

— Une personne que nous ne connaissons pas lui a dit quelques mots à l'oreille, et tous deux sont sortis ensemble.

— Quel genre de personne?

— Un commissionnaire ou quelque chose d'approchant.

— Voyez en bas; Aly est peut-être avec mon cocher.

Le chasseur descendit.

— Monseigneur, dit-il quand il fut remonté, Aly a disparu.

— C'est singulier, murmura Riazis. Et il monta dans son coupé, en proie à de sinistres pressentiments.

Une heure après, Trelauney était assis dans son cabinet, à Auteuil, et trois hommes lui amenèrent Aly solidement garrotté.

— Tu t'es introduit la nuit dans un hôtel de la rue Saint-Louis, dit Trelauney, et tu as frappé notre chef à tous ?

— C'est Monseigneur qui a frappé, répondit Aly tremblant de tous ses membres, et je n'ai fait qu'exécuter ses ordres.

— Qu'est-ce que c'est que ton maître?

— Mon maître est le fils de Dogandar, l'épouse d'un joaillier de Djibbah. Le frère du pacha aimait cette femme, et Son Excellence Riazis est le fruit de cette faute. Riazis a été élevé au palais de son oncle, qui ne l'a chassé qu'après les deux tentatives que nous avons faites pour le détrôner.

— Comment es-tu entré à son service?

— Mon père, dit Aly avec orgueil, était un illustre médecin arabe. « Rappelle-toi, me disait-il souvent, que pour acquérir la science, il faut la vigilance du corbeau, la patience du chien et la finesse du renard. » J'ai eu tout cela, et c'est moi qui ai préparé le breuvage que l'on a fait prendre au pacha.

— Qu'a fait ton maître à son arrivée à Paris?

— Il allait souvent chez le banquier Kodom.

— Et c'est le banquier qui l'a conduit à l'assemblée des Vingt-et-Un?

— Oui.

— Riazis était un des affiliés?

— Je le crois.

Trelauney fit quelques pas dans le cabinet.

Il avait compris le but de Monseigneur.

Les trésors de la Société devaient servir à lever des hommes pour usurper le commandement du pacha.

— Conduisez cet homme à bord du *Requin*, dit-il en désignant Aly; qu'il soit renfermé dans la cale, les fers aux pieds.

Aly mit un genou en terre.

— Prenez-moi avec vous, maître, s'écria-t-il, je vous servirai comme un esclave.

— Nous verrons plus tard, répondit Trelauney. Dans tous les cas, tu n'as qu'un moyen de conserver la vie, c'est de ne jamais chercher à me tromper.

Aly fut entraîné et jeté dans une voiture fermée. Le *Requin* reposait sur son ancre au pont de Grenelle, et le fils du médecin fut descendu dans la cale, où il put réfléchir à son aise sur les vicissitudes humaines.

V

TEMPÊTES DE FLEURS...

Après le départ d'Aly, le baron de Remeney entra dans le cabinet.

Trelauney lui serra la main.

Le baron était vêtu de noir; sa physionomie ouverte, son large front que sillonnaient deux ou trois rides, la franchise qui rayonnait en lui appelaient la sympathie et la confiance. Il était impossible de n'être pas frappé de l'énergie et de la distinction de ce gentilhomme.

— Eh-bien! demanda-t-il à Jean, sonnera-t-elle bientôt cette heure attendue avec tant d'impatience où je pourrai punir?

— Cette heure approche, mon ami, répondit Jean, mais songez que votre impatience me serait funeste et que j'ai beaucoup à accomplir.

— Je suis résigné. La responsabilité qui pèse

sur vous contient mes élans. Je tuerai ce Robert Kodom, c'est tout ce qu'il me faut.

Jean s'assit en face du Magyar.

— Ne pensez-vous pas, lui dit-il, que nous ne devons nous faire justice à nous-mêmes que lorsqu'il nous sera impossible d'agir autrement?

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce qu'il me semble que Robert Kodom n'est pas digne de votre épée. Cet homme appartient au bourreau.

— Le bourreau sera moi! s'écria le Hongrois.

Jean continua sans répondre :

— Quant à la jeune fille...

— Edwige?

— C'est un agneau que n'a point éclaboussé l'infamie de celle qui l'a conçu.

— Où voulez-vous en venir?

— J'étends la main sur elle et je vous dis : Laissez-la-moi.

— Quelle est la raison qui vous inspire tant de miséricorde?

Jean répondit d'une voix pleine de larmes :

— Elle a donné du pain à ma sœur qui avait faim; elle a donné un abri à son enfant qui avait froid.

— Faites donc ce qu'il vous plaira, dit le baron.

Le lendemain était un mercredi. C'était le jour de réception de madame la baronne de Remeney.

Lord Trelauney fit atteler à trois heures, et dit à son cocher :

— Rue de Marignan, 4.

C'est l'adresse que portait la carte de M. Adrien de Saulles.

— Voilà, mylord, s'écria celui-ci, ce qu'on appelle de l'exactitude.

— Madame de Remeney est-elle prévenue de ma visite?

— Oui, mylord, et on vous attend. Savez-vous que vous êtes un homme étrange, et que vous avez singulièrement excité la curiosité parisienne?

— Bah!

— Impossible de mettre les pieds quelque part sans qu'il y soit question de vous.

— Les Parisiens sont vraiment trop bons!

— Vous avez, dit-on, poussé l'excentricité jusqu'à faire acheter en bloc les titres au porteur de la Compagnie des paquebots de la mer d'Azoff!

— J'aime à faire de temps en temps une mauvaise spéculation. Ce sacrifice volontaire conjure le sort, et on rattrape largement d'un côté ce que l'on a bien voulu perdre de l'autre.

— Quoi qu'il en soit, les uns se sont un peu égayés à vos dépens, les autres ont dit : Il est donc bien riche?

Trelauney sourit.

— Quand se signe votre contrat? demanda-t-il.

— Demain, je l'espère, mylord. Madame de Remeney a l'intention de vous prier d'assister à cette petite cérémonie.

— Qui sera là?

— Quelques intimes seulement, Robert Kodom, la marquise de Bryan-Forville, le marquis de Charmeney...

— Seul?

— Avec sa fille Blanche, sans doute. Viendrez-vous?

— Certes!

Adrien prit place dans la voiture de lord Trelauney et tous deux descendirent, une minute après, devant le perron de l'hôtel de la rue de Ponthieu.

La baronne reçut lord Trelauney avec une affabilité toute mondaine.

Wanda était resplendissante de beauté; mariée à dix-huit ans, elle en avait alors trente-six et ne paraissait pas avoir encore dépassé vingt-neuf ans.

Elle portait une robe de soie grise dont les manches laissaient passer le poignet fin et délicat enfoui sous la dentelle et auquel étaient attachées de petites mains à la peau transparente.

Son pied mignon s'appuyait sur un tabouret en tapisserie...

— Encore seule? demanda Adrien de Saulles.

— Oh! vous savez, mon cher, répondit la baronne, que les visites se font de plus en plus tard.

— Est-ce que nous ne verrons pas l'ange de la maison?

— Rassurez-vous, l'ange va descendre. Il a dû vous voir entrer et ne tardera pas à faire son apparition.

La baronne n'avait pas achevé sa phrase, que mademoiselle Edwige entra dans le salon, toute rose et souriante.

Elle fit deux grands saluts et alla s'asseoir à côté de sa marraine.

Celle-ci la baisa au front.

Il y avait dans cet embrassement quelque chose de si tendre, que Trelauney ne put s'empêcher de demander à la baronne :

— Vous n'avez jamais eu d'enfant, madame?

— Jamais, monsieur. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Parce qu'il me semble, madame, que c'est une injustice.

— Oh ! j'aime Edwige comme ma fille.

La chère enfant est née de parents exilés de Hongrie, qui, ne pouvant même faire connaître leur séjour à Paris, n'ont pas osé donner leur nom à l'état civil. Ils se cachaient ici et se seraient trahis.

Edwige m'a été confiée par eux quand ils sont retournés au pays pour n'en plus revenir.

J'ai adopté l'orpheline — et c'est M. de Saulles qui se chargera désormais de cette tâche si douce que je m'étais imposée avec bonheur !

Adrien s'inclina; Edwige lui jeta un petit regard en dessous qui voulait dire :

— J'ai toute confiance en lui !

Quelques personnes entrèrent dans le salon; lord Trelauney se leva pour prendre congé.

La baronne l'invita pour le lendemain.

Trelauney répondit qu'il n'aurait garde de manquer à l'invitation.

— C'est une chose si grave que le mariage! ajouta-t-il en souriant.

— Vous croyez, mylord? Et vous restez célibataire?

— Oh! on ne sait jamais comment on tombera...

Et regardant la baronne en face, il ajouta :

— La vie, c'est l'orage! Tempêtes de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver!

Il sortit, laissant Wanda stupéfaite de retrouver le refrain de sa jeunesse dans la bouche de cet inconnu, qui venait à peine de lui être présenté.

— Cet homme connaît le passé! murmura-t-elle avec épouvante.

A ce moment, Robert Kodom traversa rapidement l'antichambre.

Il paraissait fort agité; Wanda jeta sur lui un regard anxieux.

Robert la prit par la main, et l'entraînant dans une petite pièce contiguë au salon :

— Un malheur nous menace, lui dit-il.

— Je m'en doutais, fit Wanda. Depuis que le magnétiseur est entré ici, il ne se passe pas un jour sans qu'un mot, un fait quelconque, vienne

rappeler ce qui devrait être oublié. Qu'y a-t-il enfin ?

Robert lui serra les deux mains à les briser.

— Ton mari est libre !

Wanda pâlit affreusement.

— Libre? s'écria-t-elle. Et nous sommes encore vivants?

— Il s'est creusé un passage dans la muraille... il a dû fuir par un égout.

— Peut-être, dit Wanda, n'en est-il pas sorti.

— Il savait nager, n'est-ce pas?

— Lui! il jouait avec le Danube et remontait le courant le plus rapide.

— Eh bien! il a dû arriver à la Seine... et de là... de là...

Le banquier réfléchit profondément.

— Le *Requin* a fait une absence le même jour... Il y a une trahison. Le Fourgat nous a vendus... mais à qui?

— Un Anglais sort d'ici...

— Son nom?

— Lord Trelauney.

— Par qui vous a-t-il été présenté?

— Par Adrien.

— Trelauney! s'écria le banquier. C'est cela... Cette immense fortune dont on parle, j'en connais

maintenant l'origine!... Il arrive de Londres...; il y a certainement conduit ce Magyar maudit! Et qui sait? il est peut-être revenu avec lui?

— Il faut partir, dit Wanda atterrée.

— Pas encore, reprit Robert. Il faut avant tout marier Edwige, presser les formalités et en finir. Tu partiras le jour même du mariage, et moi... moi, je resterai pour lutter contre ces démons!

VI

LE CHANTAGE

Tandis que Robert et Wanda étaient en proie à de sinistres pressentiments, des scènes d'un autre genre se jouaient dans le voisinage.

On n'a pas oublié que le baron de Maucourt était resté le débiteur de Trelauney pour une somme de quatre-vingt mille francs.

Au sortir des Provençaux, le baron offrit le bras à Yvonne Pen-Hoët et prit place à côté d'elle dans le coupé que la Bretonne tenait des libéralités d'un prince russe.

Yvonne occupait le deuxième étage d'une maison de l'avenue des Champs-Élysées.

Le baron la suivit dans l'escalier et entra avec elle.

Une fois dans le salon, il jeta violemment son

chapeau, et, se laissant tomber dans un fauteuil, il se mit à pleurer.

— Qu'as-tu, mon ami? demanda la Bretonne.

— J'ai... j'ai... tu le sais bien! Je viens de perdre avec ce damné d'Anglais... et si je ne paye pas, je serai chassé de partout.

Yvonne fit un mouvement d'impatience.

— Comment as-tu fait ton compte, ce soir? Tu ne sais donc plus manier les cartes?

— J'avais fait un paquet, reprit le baron d'un ton piteux. L'Anglais m'a arraché les cartes et les a battues de nouveau.

— Comment faire? demanda Yvonne.

Le baron se leva et l'embrassa sur les deux joues.

— Tu n'as pas d'argent?

— Non... J'ai deux mille francs en tout, et je suis protestée de tous les côtés.

Le baron se remit à pleurer.

— Tu ne m'aimes pas! s'écria-t-il en sanglotant.

Yvonne se coucha à ses genoux.

— Si! je t'aime!... murmura-t-elle doucement; je ferai tout au monde pour t'aider.

— Eh bien! prête-moi tes bijoux, dit le baron.

La pauvre fille alla ouvrir un petit meuble de sa chambre à coucher.

— Voilà tout ce qui me reste, dit-elle.

Le baron ouvrit l'écrin.

Il y avait quelques bagues, deux bracelets, un collier, des broches, des boutons en brillants...

— Peuh ! fit-il, en voilà pour vingt mille francs à peine !

— Dame ! dit Yvonne, tu sais bien que le reste est au mont-de-piété.

Le baron donna un coup de poing sur la table.

— Ah ! s'écria-t-il, il faut en finir avec la marquise ! Fais-moi passer de quoi écrire...

Yvonne obéit, et M. de Maucourt écrivit la lettre suivante :

A madame la marquise de Bryan-Forville,
227, *avenue de Wagram.*

« Madame,

« Si les cinquante mille francs que vous a demandés le misérable qui détient vos lettres à M. le duc de L... ne sont pas apportés demain, avant midi, à l'adresse indiquée, rue de Valois, j'ai le regret de vous informer que ces lettres si

tendres seront aussitôt envoyées à M. le marquis de Bryan-Forville, votre heureux époux.

« Croyez, madame, que je n'ai consenti à servir d'intermédiaire dans cette affaire qu'avec l'espoir de vous être utile...

« Votre respectueux,

« Baron DE M... »

Il cacheta la lettre et dit à Yvonne :

— Fais jeter cela à la poste tout de suite.

Et le baron essuya ses larmes.

... Madame la marquise de Bryan-Forville venait de sonner pour qu'on lui apportât son chocolat.

Elle était au lit, un lit de satin bleu capitonné et garni de guipures; son bras blanc passait par-dessus la fine couverture, et ses cheveux en désordre se jouaient sur l'oreiller de batiste.

La femme de chambre déposa un plateau sur la table de nuit et ouvrit les rideaux des fenêtres.

— Quelle heure est-il, Annette?

— Dix heures, madame.

— Il n'y a rien pour moi ?

— Une lettre adressée à madame la marquise.

— Ah! voyons!

La petite marquise ouvrit la lettre et la chiffonna avec colère.

— Quelle impudence! dit-elle tout bas.

Elle prit son chocolat, s'enveloppa d'une robe de chambre de cachemire blanc et compta ses épargnes.

Il y avait douze cents francs dans sa cassette.

La marquise soupira et prit une parure de diamants qui avait tenu le premier rang dans sa corbeille de noces.

Puis elle rappela sa femme de chambre.

— Joséphine, lui dit-elle, apportez-moi une robe de laine de couleur foncée...

— Madame la marquise n'a pas de robe de laine.

— Eh bien! prête-moi une robe à toi... et donne-moi mon plus vieux chapeau.

— Madame n'a pas de vieux chapeau.

— Eh bien! prends un fiacre et va chez madame Sabourin, tu lui diras de me faire un vieux chapeau.

— Madame Sabourin n'y consentira jamais.

— Ces modistes sont étonnantes! s'écria la marquise, elles ont un amour-propre de premières chanteuses... Comment vais-je faire?... Bah! je

passerai rue Auber et je prendrai un bonnet. Si madame la modiste ne veut pas le faire, je l'emprunterai à quelqu'un.

Madame de Bryan-Forville envoya chercher un fiacre et arrivait quelques instants après au coin de la rue de Valois.

Madame de Bryan-Forville entra sous es galeries du Palais-Royal, et, traversant le premier corridor qu'elle rencontra, elle prit cette longue et triste rue où l'on voit un si petit morceau de ciel.

Elle entra à l'adresse indiquée et monta au deuxième étage.

Le baron l'attendait, car il ouvrit lui-même la porte.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit-il en s'inclinant profondément.

La marquise entra sans répondre.

— Tenez, dit-elle en jetant le collier sur une table, donnez-moi mes lettres, voilà de quoi vous payer!

Le baron examina le collier.

— Je suis vraiment désolé, madame la marquise, ce collier est fort beau... mais je suis obligé de vous le rendre.



— Me le rendre, vous? allons donc! c'est une plaisanterie.

— Pas le moins du monde. Il y a un instant à peine que vos lettres sont parties d'ici...

— Et où sont-elles?

— Je l'ignore.

— A qui les avez-vous livrées?

— A l'intendant d'un grand seigneur... Il est amoureux de vous sans doute, et je le comprends!...

— Le nom de cet homme?

— Surypère.

— Et celui de son maître?

— Lord Trelauney.

— Qu'est-ce qu'il vous a payé?

— Quatre-vingt mille francs... que je lui devais.

La marquise eut un moment de désespoir.

— C'est cher une faute! murmura-t-elle.

Et elle sortit.

Cette ignoble industrie, sur laquelle nous ne faisons que glisser, car il est de ces choses qui salissent la mémoire, cette ignoble industrie s'est exercée et s'exerce encore à Paris sur une grande échelle.

Le chantage! C'est le nom qu'on donne à ce genre d'escroquerie.

Ce n'est qu'à Paris que le génie du vol pouvait enfanter cette monstrueuse invention : Vendre le silence!

VII

LE CONTRAT DE MARIAGE

Le soir même avait lieu la signature du contrat de mademoiselle Edwige.

Dans le salon de la baronne de Remeney, six lampes étaient allumées.

Une table sur laquelle se trouvaient quelques papiers et un encrier surmonté de sa plume comme un képi de son aigrette, disait assez clairement qu'un notaire allait passer par là.

Adrien était accompagné de sa mère, madame de Saulles, veuve d'un général de brigade.

Robert Kodom était assis à côté de la baronne. Ses cheveux blancs lui donnaient un air respectable que démentait seule une inquiétude de regard quand ses yeux se tournaient vers la porte.

Il y a dans le monde quelques-uns de ces gens d'honnête apparence qui ont toujours l'air d'attendre la gendarmerie.

Edwige, vêtue d'une robe blanche, était évidemment troublée par l'appareil notarial qui allait décider de sa vie.

On annonça successivement :

— M. le marquis de Charmeney et mademoiselle de Charmeney,

M. Raoul de Villepont,

Madame la marquise de Bryan-Forville,

Et enfin :

— Lord Trelauney !

A ce nom, il y eut comme un frisson qui parcourut l'atmosphère.

— C'est lui ! pensait Wanda, celui qui a sauvé mon mari...

— Voilà l'ennemi, le fourgat mystérieux ! murmura Robert Kodom.

Et la marquise de Bryan-Forville se disait aussi tout bas :

— Voilà un confident forcé... et qui sait ? un homme qui m'aime peut-être !

Adrien de Saulles s'était levé.

Lord Trelauney salua et serra la main de l'officier.

— Monsieur le notaire, dit la baronne, voulez-vous donner lecture du contrat?

Le notaire commença :

Devant Mᵉ Barentin de la Vertepinière et son collègue, etc., etc.

Arrivé à ces mots : « Entre le sieur Adrien de Saulles, lieutenant de spahis, chevalier de la Légion d'honneur, fils de feu Bernard de Saulles, général de brigade, et de dame Catherine-Léopoldine de Saulles, née de Villeneuve, d'une part;

« Et demoiselle Caroline-Edwige, fille de père et mère inconnus... »

A ces mots, la porte s'ouvrit brusquement, et un individu du plus singulier aspect, s'écria avec colère :

— Inconnus! vous plaisantez? Eh bien! et moi?

Les assistants se regardèrent stupéfaits.

— Quel est cet homme? demanda Robert.

— Je vous jure, répondit Wanda, que je ne l'ai vu de ma vie.

Adrien marcha vers le drôle :

— Vous êtes ivre, lui dit-il, sortez!

— Sortir, moi? Famille ingrate! Je ne sortirai d'ici qu'avec ma fille!

Edwige, tremblante, se jeta dans les bras de la baronne.

— Qui êtes-vous, à la fin ? s'écria Robert.

— Je suis le vicomte de Floustignac.

Et voici la déclaration reçue à la mairie du 9e arrondissement.

Le vicomte tira un papier timbré de sa poche et lut :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Caroline-Edwige de Floustignac.

(Extrait du registre des actes de naissance, ÉTAT CIVIL.)

Il est dû pour le présent extrait,

Savoir :

Timbre	1 fr. 50 c.
Droit d'expédition	» 75
Total..........	2 fr. 25 c.

Nota. — La légalisation coûte vingt-cinq centimes en sus des frais ci-dessus.

Enregistré à Paris, le 26 novembre 1853.
Reçu cinq francs soixante-quinze centimes.

Robert arracha le papier des mains de Floustignac.

— Je vois ce que c'est, dit-il, c'est une tentative de chantage... Mais vous avez oublié, co-

quin que vous êtes, que la reconnaissance d'un enfant peut toujours être contestée par ceux qui y ont intérêt.

— Sans doute, fit le vicomte en s'emparant d'une tasse de thé, mais ne craignez-vous pas le scandale? Ne vaudrait-il pas mieux s'arranger?

Adrien, sans respect pour l'habit bleu à boutons d'or que portait le vicomte, le saisit par le collet et le jeta dans l'antichambre.

— Chassez ce drôle, dit-il aux domestiques, je ne comprends pas que vous l'ayez laissé entrer...

Un des laquais balbutia :

— Il nous a dit qu'il était attendu...

— Conduisez-le jusqu'au milieu de la rue — et tapez dessus.

Les domestiques se jetèrent sur Floustignac, qui, tout en recevant les coups, criait : — Vous me reverrez!

Profitant du tumulte occasionné par cette scène, lord Trelauney s'était approché de la marquise de Bryan-Forville et lui avait glissé dans les mains un petit paquet attaché d'un ruban bleu.

La marquise rougit en reconnaissant son écriture...

Trelauney lui rendait purement et simplement ses lettres au duc de L..., lettres qu'elle savait avoir été payées quatre-vingt mille francs.

Elle aussi se demanda :

— Quel est donc cet homme?

Jean s'était assis dans l'embrasure d'une fenêtre, et il contemplait Blanche de Charmeney.

L'âpre souvenir attristait son âme mélancolique.

Une raie bleue avait reparu sur son visage...

C'était le sillon qu'avait tracé la cravache de mademoiselle de Charmeney dans la forêt de Houdan.

Le regard de Blanche se promenait indifféremment d'un objet à un autre.

Deux fois cependant les yeux de Jean rencontrèrent ceux de mademoiselle de Charmeney.

Le cœur de Jean battait à rompre sa poitrine.

Blanche semblait se demander où elle avait vu cet inconnu...

Jean parvint à se contraindre, et s'approchant d'Adrien de Saulles :

— Voulez-vous être assez bon, lui dit-il, pour me présenter à mademoiselle de Charmeney?

Adrien s'empressa de satisfaire à ce désir.

— Lord Trelauney, mademoiselle, dit-il, un grand seigneur, un peu excentrique et rempli des traditions byroniennes...

— Ajoutez un de vos amis, reprit Trelauney en s'inclinant devant mademoiselle Blanche.

Blanche répondit au salut qui lui était adressé, mais non sans laisser percer un certain embarras que vint augmenter un incident imprévu.

Un domestique étant entré avec un plateau de rafraîchissements, la porte du salon resta un instant entr'ouverte, et par cette porte un grand levrier bondit joyeusement dans le salon.

Jean reconnut *Guido*, le levrier de la maisonnette.

— Allez-vous-en ! lui cria Blanche.

Mais *Guido* courut à Trelauney, sauta autour de lui en poussant des cris de satisfaction, et se mit à lui lécher les mains avec une tendresse inexplicable.

Trelauney avait les yeux humides, il se baissa pour caresser *Guido*, et profita de ce mouvement pour essuyer une larme qui allait le trahir.

— Mylord, s'écria mademoiselle de Charme-

ney, comment se fait-il que mon chien vous connaisse?

— Je n'y comprends rien, mademoiselle. Les chiens aiment les chasseurs...

Blanche frappa le tapis du pied.

— Êtes-vous venu quelquefois au Mesnil ou à la Christinière?

— Jamais, mademoiselle.

— Voilà qui est extraordinaire.

— Qu'est-ce donc que ce chien? demanda Adrien.

Le marquis de Charmeney se chargea de la réponse :

— Ma fille l'a demandé à une brave femme de notre voisinage...

— Oui, dit M. Raoul avec dépit, c'était le chien de ce garde-chasse qui a failli me tuer.

Et il ajouta :

— Vous me détestez donc bien, mademoiselle, que vous avez tenu à conserver un souvenir de l'accident qui m'a séparé de vous?

— J'ai eu déjà l'honneur de vous dire, répondit mademoiselle de Charmeney, que vous m'étiez absolument indifférent...

M. Raoul se le tint pour dit.

Guido s'était couché aux pieds de Trelauney,

et quand celui-ci sortit, après avoir pris congé, le chien le suivit.

— Je vous le prête, mylord, lui dit Blanche avec dépit.

— J'accepte, mademoiselle, répondit Trelauney.

— Mais vous me le rendrez?

— Je vous le promets.

VIII

UNE ASCENSION FORCÉE

Le mariage de M. de Saulles devait se célébrer le lendemain à l'église de Ville-d'Avray. Robert Kodom y passait trois mois d'été dans une riante villa dont le jardin en espaliers s'élevait jusqu'à ces coteaux qui entourent Paris comme une verte ceinture.

Un dîner avait été préparé, et cédant à une des manies de l'époque, le banquier avait engagé l'aéronaute Fendar qui devait faire une ascension.

Derrière la maison, Trelauney s'arrêta un instant devant la niche d'un énorme dogue attaché d'une forte chaîne.

Ce chien avait l'air féroce, il aboyait et grinçait à chaque instant, et, sans la chaîne qui

le retenait, il semblait qu'il eût dévoré tout le monde.

— Voilà un animal, dit l'Anglais, qui n'a point l'air d'un chien de salon.

— C'est *Bomarsund*, fit le banquier avec satisfaction. Je l'ai ramené de Moscou. On le nourrit uniquement de sang et de viande crue... C'est un bon compagnon pour un voyage en Russie. Il étrangle ses trois loups en un rien de temps...

— Connaît-il son maître?

— Son maître seulement.

— Cela ne m'étonne pas, fit l'Anglais.

Robert pensa que, s'il ne s'était pas trompé sur le compte de lord Trelauney, celui-ci ne s'était pas mépris davantage sur le sien.

Toutefois le banquier avait résolu d'attendre et de ne commencer les hostilités que lorsqu'il serait à peu près sûr de la victoire.

Les trois portes du salon étaient ouvertes.

On allait de la pelouse au piano, causant, essayant d'un jeu, puis le laissant pour en prendre un autre.

Blanche joua du Beethoven, et Trelauney, appuyé sur un coin du piano, fixait sur elle un regard qui troubla la jeune fille.

Elle se leva tout à coup, se disant tout bas que Trelauney l'aimait sûrement — et qu'elle l'aimait... peut-être.

Le ballon était à moitié gonflé, quand le vicomte de Floustignac arriva sans être annoncé :

— C'est encore moi, dit-il en saluant Wanda.

Et comme Robert Kodom avait fait quelques pas en avant pour se mettre entre la baronne et l'aventurier :

— C'est le devoir qui m'amène, continua le vicomte.

— Fort bien, monsieur, dit le banquier, vous êtes le bienvenu...

Floustignac ne s'attendait pas à un si bon accueil ; il en fut évidemment flatté.

— Mon Dieu, monsieur, balbutia-t-il, je suis bon sire...

— Je le sais, répondit Robert, et nous nous entendrons parfaitement. Avez-vous quelquefois assisté à une ascension?

— Une fois ou deux, dans ma jeunesse.

— Eh bien! vous allez voir Fendar et nous causerons après.

Robert fit un signe à deux des manœuvres qui tenaient les cordes du ballon.

— Approchez-vous donc, ajouta-t-il en souriant à Floustignac.

Le ballon était gonflé.

Fendar monta dans la nacelle et cria :

— Lâchez tout !

Alors, par un malheureux hasard, une des cordes s'enroula autour du cou du malheureux vicomte de Floustignac, qui s'éleva rapidement dans les airs en gigottant comme un pendu qu'il était.

Les femmes pâlirent et poussèrent des cris.

Seule, Wanda eut un sourire étrange, et Robert Kodom, allant aux manœuvres qui semblaient désolés, leur dit :

— Ce n'est pas votre faute, mes braves, voilà votre pourboire ; et si vous êtes inquiétés, tout le monde ici témoignera en votre faveur.

Trelauney s'approcha alors du banquier :

— C'est, lui dit-il, ce qu'on appelle *jouer serré.*

— Comment, jouer ? s'écria Robert.

Trelauney fit un mouvement approbatif.

— Bien travaillé, ajouta-t-il, très-bien !

Le ballon n'apparaissait plus que comme un point entre deux nuages, et on voyait au-dessous une ligne perpendiculaire que les curieux

prirent d'en bas pour le parapluie de l'aéronaute.

Pendant le dîner, qu'attrista fort peu cet accident, lord Trelauney fut placé entre le marquis de Charmeney et sa fille Blanche.

Trelauney montra beaucoup d'empressement auprès du marquis; celui-ci déclara que les Anglais sont des gentlemen accomplis et invita son voisin à visiter ses chasses réservées de Seine-et-Oise.

— A propos, dit le marquis, ne devenez-vous pas propriétaire dans nos environs?

— Oui, affirma Trelauney, mon intendant s'est rendu adjudicataire du château de M. de Villepont...

— L'avez-vous visité?

— Pas encore.

— Eh bien! cela sera une occasion.

— Que pensez-vous de la situation de M. de Villepont?

— Je pense qu'il doit être fort mal dans ses affaires... Des bruits fâcheux ont couru sur lui. Il fait argent de tout.

— On assure, reprit Trelauney, que les actionnaires des Paquebots de la mer d'Azoff vont lui intenter un procès.

— Si cette nouvelle est vraie, Villepont est perdu.

— C'est malheureux!

— Mais n'aviez-vous pas un grand nombre de ces actions?

— Je m'en suis débarrassé.

— Et vous avez trouvé des acquéreurs?

— A vil prix, mais j'en ai trouvé.

— Mes compliments!

Le mariage d'Adrien de Saulles avec mademoiselle Edwige fut célébré à onze heures du soir.

A minuit, le jeune couple partit en chaise de poste pour Fontainebleau.

Quand la chaise de poste disparut sur la route, Trelauney, montant dans son coupé pour retourner à Auteuil, murmura en levant ses yeux au ciel, comme dans une prière :

— Tu sépareras le bon grain d'avec l'ivraie.

Surypère attendait son maître.

— Eh bien! demanda celui-ci, as-tu trouvé?

— Oui, mylord.

— Tu sais où est Louise?

— Elle est à la Salpêtrière.

— Tu l'as vue?

— Je l'ai vue.

— Dans quel état?

— Sombre et taciturne. Elle demande son enfant d'une voix déchirante...

— Nous le lui rendrons, dit Jean.

Car ce fut bien Jean Deslions et non lord Trelauney qui se rendit le lendemain à la Salpêtrière, Jean le garde-chasse avec le costume qu'il portait au Mesnil.

Il réclama sa sœur, on la lui amena.

Louise jeta sur lui un regard étonné...

— Elle ne me reconnaît pas, murmura Jean.

— Elle est cependant plus calme que de coutume, répondit le gardien.

Jean tira de sa poche l'ordre parfaitement régulier de remettre Louise entre ses mains.

— Viens! lui dit-il, nous allons sortir...

Louise se tordit les mains avec désespoir.

— On l'a pris, on l'a emporté, murmura-t-elle avec égarement. Oh! l'horrible maison où on tue les enfants!... Il est mort de froid... Il a roulé par terre... il a saigné... C'était une tache rouge sur la neige!

Jean lui ouvrit doucement les bras.

— Louise, dit-il avec toute sa tendresse, c'est ton frère. Viens à la maisonnette retrouver notre

mère... Ton enfant n'est pas mort, tu le reverras!

— Mon enfant... murmurait l'insensée.

On la conduisit jusqu'au fiacre qui attendait à la porte.

A peine assise, elle s'endormit...

Le fiacre se dirigea vers la gare Montparnasse.

Jean et Surypère firent entrer Louise dans un wagon réservé...

IX

UN ACCIDENT SUR LE CHEMIN DE FER DE CHARTRES

Tandis que ceci se passait à la gare, une scène singulière se jouait à la station de T...

Six individus étaient descendus du train venant de Paris.

Quand le train se fut remis en route, ces hommes traversèrent le bureau.

Il y avait là deux employés et un homme de peine.

— Qu'ordonne Monseigneur? demanda l'un des nouveaux arrivés.

— Le moment est bien choisi, répondit Monseigneur, en avant!

En un clin d'œil les employés et l'homme de peine furent terrassés.

Chacun des compagnons portait un sac de

nuit; ils en retirèrent des cordes et lièrent solidement les employés, qu'ils n'eurent pas de peine à bâillonner.

Monseigneur endossa la redingote et la casquette du sous-chef de gare; l'un des hommes, qui n'était autre que le *poëte*, prit le costume du buraliste, et alla s'asseoir derrière le guichet.

La sonnerie annonça le train qui venait de Dreux.

— Attention! dit Monseigneur.

Un roulement d'abord lointain se rapprocha sensiblement, deux coups de sifflet se firent entendre, et la locomotive, ralentissant sa marche, s'arrêta lourdement devant la station.

Un seul voyageur descendit, deux ou trois paysans à qui le poëte avait délivré leurs billets prirent place dans le train.

Monseigneur sonna la cloche pour ordonner le départ.

— Hé! là-bas! cria le chef du train.

— Quoi donc?

— Vous êtes neuf dans la maison, vous?

— Pourquoi cela?

— Où est donc le sous-chef?

— C'est moi qui le remplace.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— Il a donc un congé?

— De quinze jours.

— Eh bien! vous sonnez le départ tranquillement, sans vous occuper de l'express de Paris?

— L'express pour Rambouillet?

— Oui.

— Vous le trouverez en gare de Versailles.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de changé?

— Un accident à la machine... Les voyageurs prendront le train de 5 heures 7, ou bien on aiguillera sur l'autre voie.

— Vous êtes sûr de l'affaire?

— Parbleu!

— Allons-y.

Monseigneur donna un coup de sifflet, et le train se mit en marche.

Tandis que Louise dormait dans le wagon, Jean la contemplait avec amour.

Surypère laissa échapper une larme.

— Tu as donc une sœur? lui demanda Jean.

— Non maître; mais j'ai une fille, cela doit être la même chose.

— Toi aussi, dit Jean, tu étais né pour le bien!

— Oh! oui, maître.

Surypère fixa un regard douloureux sur l'ex-garde-chasse.

— Vous ne m'avez donc pas reconnu? lui demanda-t-il avec effort.

— Toi? Où donc t'ai-je vu?

— Ah! je vous ai reconnu la première fois, moi... chez le comte de Navarran... et je me ferai tuer pour vous, quand vous voudrez.

— C'est singulier, murmura Jean, il me semble, en effet...

— Vous avez navigué? demanda Surypère.

— Pendant huit ans.

— Et vous ne vous rappelez pas où vous m'avez vu?

— Non.

— C'était à Cayenne!

— A Cayenne! s'écria Jean Deslions.

Surypère ne put répondre.

Un coup de sifflet désespéré fendit les airs, et presque aussitôt eut lieu un choc épouvantable. Les wagons montaient les uns par dessus les autres; ce n'étaient que planches brisées, carreaux de vitres volant en éclats, barres de fer tordues...

On entendait de tous côtés des cris et des gémissements...

La vapeur s'échappait des chaudières crevées; un mécanicien, un chauffeur gisaient sur la voie...

A plusieurs mètres, une jambe, un bras se tordaient encore...

Une tête sans corps roulait comme une boule...

C'était une horrible confusion, une scène de l'enfer...

Ceux que le choc n'avait fait qu'étourdir sortirent un à un de ce monceau de débris et se mirent à déblayer la voie.

Le plus agile courut à la station suivante pour demander du secours.

Jean fut debout avant tout le monde; il s'était mis à quatre pattes au-dessus de Louise et lui avait fait un rempart de son corps.

La pauvre folle lui souriait...

Jean la releva; elle avait une écorchure au front.

— Est-elle blessée? demanda Surypère.

— Cela n'est rien, dit Jean. Et toi?

— Moi, je suis moulu...

— En effet, tu traînes la jambe...

— J'ai l'épaule démise.

Jean passa un foulard autour du cou de Surypère et lui mit le bras en écharpe afin de soulager l'épaule...

Le bruit de l'accident se répandit bien vite sur la ligne; le baron de Remeney, qui attendait Jean à Houdan dans une voiture de chasse, suivit la grande route et arriva bientôt sur le lieu du sinistre.

Jean fit monter Louise et Surypère dans le fond de la voiture, et s'asseyant à côté du Magyar :

— C'est un coup de Monseigneur, lui dit-il. Il est temps d'en finir avec ces gens-là... Mais avant tout, il faut retrouver l'enfant de Louise, afin de ne laisser prise d'aucun côté à nos ennemis.

Une heure après, la voiture arrivait à la propriété que lord Trelauney avait acquise de M. de Villepont.

Jean avait dépouillé dans le wagon le costume de garde-chasse grâce auquel il comptait être reconnu de sa sœur, et ce fut comme seigneur et maître qu'il entra dans cette maison où M. Raoul commandait peu de temps auparavant.

On avait garni d'une grille les fenêtres de la

chambre de Louise, précaution que le calme de la pauvre fille rendit inutile.

Elle avait, pendant la route, regardé le paysage avec surprise; elle semblait reconnaître les arbres, et quand la voiture passa devant la maisonnette, Louise ouvrit de grands yeux et voulut s'élancer.

Jean la retint, et, lui aussi, reconnaissant le toit rouge sous lequel s'était écoulée sa jeunesse, il eut deux larmes silencieuses...

Un médecin de Houdan remit l'épaule de Surypère et ordonna quelques jours de repos.

Le soir, Trelauney entra dans la chambre du fidèle serviteur et s'assit au pied de son lit.

— Maintenant, lui dit-il, j'attends de toi une confession générale. C'est à Cayenne que je t'ai rencontré, m'as-tu dit. Je sais ton dévouement... apprends-moi ta vie, j'ai droit de la connaître.

Surypère se souleva pour voir en face celui à qui il avait voué son existence, — et il commença.

X

HISTOIRE D'UN OUVRIER

— Rien ne faisait pressentir, le jour où j'opérai mon entrée dans le monde, que je dusse jamais traîner plus tard l'existence des aventures malheureuses ou malhonnêtes.

Je ne m'appelle point Surypère, — tout bonnement Pierre Brunier — un nom qui n'engage point aux destinées hasardeuses, et je suis né à Chartres, — une cité paisible qui n'a jamais fait parler d'elle.

Mon père tenait un petit commerce de roulage qui suffisait aux besoins de la maison et procurait même une aisance relative dans le principe.

Ma mère, — je la vois encore pâle et maladive, — au milieu des allées et venues des clients et des gens d'écurie, surveillait silencieusement

l'intérieur et les enfants, avec des attitudes qui font reconnaître les martyrs sur les tableaux d'église.

Chartres est une ville essentiellement religieuse, et nous demeurions sur une des ruelles que domine la grande cathédrale, tout au commencement de ces pentes sinueuses et mal pavées qui descendent à la basse ville.

La chère femme avait la dévotion de la Vierge noire, — la Vierge aux miracles, — qui guérit les petits enfants malades et protége contre les épidémies les bestiaux des personnes qui ont la foi.

J'avais un grand frère aîné qui courait déjà les routes, à la tête de ses deux chevaux percherons chamarrés de housses bleues, avec des grelots au cou, qui faisaient le diable en traversant les villages.

J'étais le *besot*, c'est-à-dire le dernier de la couvée. Entre mon grand frère et moi, une belle créature de seize ans, élevée aux sœurs de la Providence, semblait de la race de la mère, au contraire de l'opinion courante qui veut que les filles ressemblent au père et les garçons à la mère.

Je touchais à ma douzième année, et comme

nous sommes d'une souche où l'argent n'a jamais poussé sans sueur ni peine, comme j'avais d'ailleurs l'intelligence très-rétive aux enseignements de l'école des Frères, mon père me dit un soir tout brusquement qu'il fallait songer à entrer en apprentissage.

Travailler! voilà qui n'entrait guère dans la tête dure de mulet que la fréquentation des charretiers m'avait faite. On m'énuméra tous les états à la portée des gens de notre condition.

J'avais connu sur la place Marceau un grand gaillard bien déluré qui poussait la truelle à la journée et savait les dernières chansons de Morainville, le Béranger populaire du pays chartrain, — ce qui lui valait de grands succès aux assemblées des bourgs environnants. Mon grand frère, qui venait de traiter d'une auberge bien achalandée à Étampes, et qui parlait de se marier, l'avait retenu comme garçon d'honneur, à cause de son entrain et de sa bonne humeur.

Ma sœur commençait son noviciat au couvent où elle avait été élevée. Je me voyais abandonné pour l'avenir par ces deux affections différentes, mais bien chères toutes deux.

Le père « courait la pratique » à la journée.

La mère, toujours pensive et résignée, balayait, raccommodait, époussetait et priait.

Je me sentais bien seul dans la grande maison; puis, à voir le mal que se donnait tout le monde, je me résignai et déclarai au père que le mortier m'attirait. Le lendemain, je gâchais du plâtre place Marceau.

Le patron s'appelait Magloire — et Baptistin, — mais il préférait Magloire, qui rime avec victoire.

C'était le véritable type de l'ancien ouvrier bon enfant devenu maître d'établissement. Il avait des gaietés à tout briser et l'humeur la plus paternelle quand l'ouvrage donnait, puis des abattements soudains et des tristesses noires quand arrivaient les fins de mois, lesquelles ont signification d'échéance. Ils nous aimait tous, d'ailleurs, et nous traitait en camarades, les petits comme les grands.

Ceux qui travaillent tout le long de la journée, le dos courbé sur un établi, ont l'habitude de se gaudir aux heures de repas. J'étais à ce moment-là le souffre-douleur obligé; une taloche à droite, une bourrade à gauche, leçon de boxe à la française par-ci, enseignement de savate perfectionnée par-là, et brochant sur le tout,

les courses du déjeuner à faire selon les goûts variés de la bande. D'aucuns professaient le culte de l'oreille de cochon, d'autres préféraient la langue. Il y en avait de portés sur le hareng saur. Et c'est qu'ils en voulaient pour leurs deux sous! Les charcutiers du quartier m'avaient pris en amitié et me faisaient bonne portion.

En résumé, bousculé, caressé, battu et flatté selon les hasards, le temps s'écoulait sans me laisser de regrets ni d'ennuis. Le patron était « un homme juste » et ne le cachait à personne. A me voir prendre goût au métier, il s'attacha à moi et me donna des conseils amicaux qui me profitèrent. Au bout de six mois, je gagnais ma nourriture; la fin de la première année, je touchais dix francs par mois et j'eus des bottes. Quelle joie!

Pendant ce temps, la noce du frère aîné s'affichait à la mairie. J'y assistai brave et flambant, neuf des pieds à la tête. Comme ma pauvre mère m'embrassa! Chère et sainte femme! elle n'avait plus longtemps à m'embrasser, et sa façon de me regarder en plein dans les yeux indiquait comme un pressentiment de sa fin prochaine.

Elle dut pourtant, — c'est la coutume de chez nous, — ouvrir la danse avec le père de l'épousée, un gros fort compère qui cabriolait à faire trembler les parquets.

La noce eut lieu en septembre. Au mois de janvier, les robes noires remplaçaient les robes blanches. La mère s'en était allée vers ces mondes de là-haut dont elle avait tant rêvé.

Certes, je la pleurai dans le fond de mon cœur, mais j'avais les yeux secs, et je cherchais à percer les nuages du regard pour la voir une dernière fois.

Je ne la vis pas, mais je la sentais dans l'air gris qui m'entourait : ma sœur converse me tenait par la main pendant toute la terrible cérémonie. Elle devinait mes révoltes intérieures, et cherchait à me consoler en disant que les morts sont bien heureux.

Je m'enfuis chez Magloire, où j'avais ma petite chambre, aussitôt la dernière pelletée de terre jetée sur la fosse. On vint me chercher pour dîner avec les parents et les invités. Je refusai. On voulut m'entraîner, je résistai, et comme un grand cousin de Saint-Prest m'avait pris par la main pour m'entraîner de force, je le mordis cruellement au poignet.

Je pleurai huit jours durant.

Un matin, Magloire monta dans mon galetas, il me prit la tête dans ses deux mains trapues, et m'embrassant sur le front :

— Sois un homme ! dit-il simplement.

Sur ce baiser cordial et sur cette parole, je me levai et descendis à l'atelier. C'était heure dure alors pour les gens du roulage. Le chemin de fer venait de s'établir qui faisait une rude concurrence à nos pauvres équipages. Le chétif établissement du père s'en allait par bribes. Magloire doubla mes appointements sans que j'en eusse même ouvert la bouche, et je pus soutenir la maison.

— Continue à piocher de ce train-là, et dans deux ans je t'expédie à Paris à un entrepreneur chez lequel j'ai travaillé dans le temps. Celui-là te fera faire ton chemin, mon garçon, sois tranquille ! Et puis tu verras le monde... tu le verras !

Magloire avait un couplet là-dessus : il en avait pour toutes les circonstances.

La maison de roulage déclinait toujours. Mon père avait perdu toute énergie. On le voyait sur la butte des Charbonniers qui regardait passer les trains en leur montrant le poing. Dix-huit

mois s'écoulèrent dans cette agonie de tous les jours. Par contre, l'auberge d'Étampes prospérait. Notre aîné vint au logis, fit une lessive générale des chevaux efflanqués et des vieilles charrettes, prit le père sous un bras et le sac d'argent sous l'autre. Avant de monter dans sa carriole, il partagea les écus en trois piles égales : l'une pour la communauté de la sœur, l'autre pour moi ; il me la remit en mains propres en fourrant dans son gousset le reste, qui n'était pas lourd, puis il me serra vigoureusement dans ses bras, monta sur le siége de devant et fouetta son cheval.

Cette fois, j'étais bien seul.

Le patron Magloire comprit ma douleur et me dit :

— Mon garçon, il faut partir. Chartres te serait mauvais.

Et il écrivit de sa plus belle main : *A monsieur Vorimore, entrepreneur de maçonnerie, rue Saint-Antoine, 40, à Paris.*

C'était une lettre de recommandation.

Magloire me conduisit à la gare...

Et à la tombée de la nuit, j'arrivais à Paris.

Vous devinez, maître, que je fus de bon matin chez M. Vorimore. Le spectacle de l'activité

parisienne m'inquiétait et m'arrêtait, chemin faisant. Les balayeuses surtout m'étonnaient, sordides sous leurs chapeaux de paille et leurs sabots troués, où des bas de laine hors d'usage tombaient en vis de pressoir.

Toute cette population poussait les boues en pépiant comme un troupeau d'oies à l'éveil. Bien polies, du reste.

Toutes celles que je questionnai me répondirent :

— Ah! pauvret, la rue Saint-Antoine, vous y êtes. Marchez tout droit seulement deux heures, et c'est au bout.

Marcher, je ne demandais pas mieux, et j'allai le plus droit et le plus vite qu'il m'était possible; mais à chaque angle de rue, c'étaient des camions et des guimbardes qui me coupaient le passage par douzaines à la filée. J'aurais plus tôt fait six lieues dans nos plaines de la Beauce que deux cents pas dans ce tohu-bohu et dans ces enchevêtrements de toute sorte.

Encore est-il que j'arrivai en avance.

Il était neuf heures, et M. Vorimore n'avait pas fini sa barbe. Je déposai la précieuse lettre dans les mains d'une demoiselle bien accorte,

qui se mit à grimper les escaliers avec des mines de minette gâtée.

Elle redescendit presque aussitôt et m'invita, avec une belle révérence, à attendre son maître qui n'allait pas tarder.

De fait, à peine la fillette m'avait-elle introduit dans une grande pièce habillée de velours, comme je n'en avais jamais vu qu'à la femme de notre préfet, qu'un gros bel homme, encadré dans des favoris superbes, fit son apparition et me toisa des pieds à la tête.

— C'est vous qui vous appelez Pierre Brunier?

Moi je tremblais sous son coup d'œil. Je trouvai pourtant le courage de répondre :

— Tout à votre service, mon bon monsieur.

— Vous m'êtes recommandé par cette mauvaise tête de Magloire.

Mauvaise tête! je cherchais un trou où me fourrer.

Cette timidité réjouit l'honnête entrepreneur qui, satisfait de sa noble prestance, reprit avec une jovialité qui me gagna :

— Mauvaise tête... et bon cœur! véritable nature d'ouvrier... C'est comme cela que je les aime. Et combien gagniez-vous à Chartres?

— Selon la saison, monsieur, et selon l'abondance des travaux.

— Oui, comme partout. Ah! les temps sont durs! Mais la moyenne?

— Quatre francs dans les bonnes époques, surtout vers la fin.

— Diable! c'est un prix rond, et la pierre qui renchérit! Enfin, nous allons essayer. Cette mauvaise tête de Magloire te recommande comme une perle fine. On y prendra garde! Les perles fines sont rares dans la partie. Il ne tiendra qu'à toi que nous soyons contents tous les deux. En attendant, je vais te mettre à des travaux que nous avons à deux pas au boulevard, — un café de cent cinquante billards.

Il se dirigea vers la porte en m'invitant à le suivre d'un signe du doigt.

C'était comme une tour de Babel gigantesque, le chantier où m'introduisait mon futur patron. Dans la cour, des tailleurs de pierre qui vous détaillaient les blocs en morceaux fins comme des planches, et cela avec une promptitude et une justesse dont je n'avais pas idée. Toute une population de gens qui se hâtaient, allaient, venaient, couraient, criaient, s'appelaient et se répondaient. De puissantes machines qu sou-

levaient des poids énormes comme des plumes à la hauteur d'un cinquième étage. Tout ce monde semblait poussé par la même force d'engrenages et de crics que les machines.

A l'entrée du patron, le murmure de la ruche s'éteignit tout à coup.

Les contre-maîtres portèrent la main au bonnet, ni plus ni moins que dans une revue.

— Saturnin! appela M. Vorimore en se faisant un porte-voix de ses deux mains rapprochées.

Un grand fort gaillard aux bras d'hercule s'empressa d'accourir.

— Ah! c'est vous, Saturnin; je vous recommande ce garçon-là; vous aurez l'œil sur lui. Il nous arrive de Chartres avec un mot de Magloire. A propos, vous l'avez connu, vous, Magloire? Raison de plus pour faire travailler son protégé. Vous m'avez entendu? Suivez votre contre-maître, mon ami, il aura soin de vous.

Et le souverain de ces lieux me congédia par un geste noble.

Ce me fut un salutaire séjour, celui de cet immense chantier. Le Saturnin, qui ne m'avait point rassuré au premier aspect, n'était point un ogre. Il trouva de bonnes paroles à m'entretenir de son ancien compagnon de travail,

de jeunesse et de plaisirs. Dans ce temps-là, Magloire était le boute-en-train de la bande. Je retrouvais la famille perdue au milieu des effusions des courtes heures de liberté. On avait le rire prompt et la main vite tendue au déjeuner. Puis on me promettait tant de surprises, de monts et merveilles pour le prochain dimanche que l'espérance me remonta du cœur dans les prunelles. Je redevins brave et vaillant, la joue refleurit, et mes vingt ans, sonnés de l'avant-veille, se redressèrent comme par enchantement au contact de ces natures expansives et fraternelles.

Saturnin avait commencé par m'appeler Beauceron beauceronnant, à voir ma stupéfaction devant les machines. Mais, une fois qu'il m'eut mis face à face, avec l'équerre et la truelle que je connaissais, aux prises avec la besogne qu'on m'avait apprise, il me proclama un artiste.

— Et que faites-vous du nouveau venu? questionna M. Vorimore le jour de la paye.

— Je le laisse faire, et cela suffit, repartit fièrement le contre-maître en me frappant sur l'épaule.

— Allons! tout est merveilleux dans le pays des pâtés, conclut M. Vorimore.

Ce disant, il pourléchait ses fortes lèvres.

— Eh bien! il faudra lui montrer Paris, à ce provincial!

— Pas plus tard que demain.

— Vous savez, Saturnin, que c'est surtout dans la rue qu'il « faut avoir l'œil, » — c'était son mot favori; — il s'y rencontre bien des *abîmes* pour les débutants.

Il prononça ces paroles avec un second plissement de lèvres particulier et significatif, — auquel je ne compris rien.

Saturnin m'en donna la clef le soir en descendant le boulevard bras dessus bras dessous.

Le perspicace M. Vorimore se trompait. Les *abîmes* ne m'attiraient pas.

Le bruit des voitures, la foule qui se pressait aux abords des théâtres, les femmes qui passaient en riant et en parlant haut, les exclamations des galopins, tout me semblait étrange, impossible, surnaturel. Les magasins ruisselaient de bijoux qui me brûlaient les yeux sur toute la ligne, les étoffes s'échafaudaient savamment derrière les glaces des devantures.

Je ne disais rien : j'étais accablé. C'est en vain que mon excellent Saturnin m'interrogeait sur mes impressions, je demeurais la bouche

ouverte et les prunelles écarquillées. Une rumeur soudaine nous fit presser le pas.

A la porte d'un changeur, des groupes s'étaient formés, qui se grossissaient de tous les badauds, lesquels ne manquent pas à Paris. Deux messieurs, à chapeau tricorne et à épée droite, secouaient un pauvre diable très-fluet, qui se débattait de son mieux, mais n'y pouvait guère.

— Arrêtez-le! criaient des bourgeois effrayés.

— Soit. Mais faites place pour que l'on passe! ripostaient avec justesse les agents.

Saturnin m'avait expliqué les fonctions de ces surveillants de la sûreté publique. Ils avaient beau jouer des coudes et des poignets, les curieux continuaient à se tasser les uns sur les autres, comme des harengs dans leur caque.

L'homme fléchissait et blémissait toujours. Sous la pression de la foule, il finit par s'évanouir.

— Oh! le lâche! hurlaient les femmes indignées.

— Mais pourquoi tant d'indignation? me hasardai-je à demander à mon voisin.

— Pourquoi? On devrait les pendre tous sans jugement! Il a coupé une vitrine et volé une

poignée de pièces d'or. Par bonheur, on l'a pris la main dans le sac.

Un des agents avait chargé comme un paquet le voleur sur son épaule. Je regardais la pauvre tête du misérable qui pendillait hâve comme plâtre sur le dos du robuste porteur. Les yeux étaient fermés, la langue gonflée écartait les lèvres. C'était horrible.

— Allons-nous-en ! dis-je à mon camarade.

A quelques pas de là :

— Et que va-t-on faire de ce malheureux?

— Ah ! c'est bien simple. On va le mettre au violon ce soir ; à la prochaine session des assises, il passera en jugement. Vol avec effraction dans une maison habitée, ça se solde par dix ans de galères ou dans les approchants. C'est un petit voyage d'agrément à Cayenne.

Saturnin riait...

Moi, je me sentais secoué par une irrésistible épouvante.

XI

L'HOPITAL

Quatre années entières, je luttai contre les mauvaises pensées. Je m'étais prescrit le travail comme suprême refuge, et je tenais ma promesse vis-à-vis de moi-même. J'étais devenu plus morose et moins expansif vis-à-vis des camarades qui m'avaient si cordialement accueilli. Les nouveaux venus me trouvaient même un peu raide, et les successeurs de Moucheron, — il était aussi monté en grade, — m'avaient baptisé le Taciturne.

J'étais réellement malade; la maladie gîtait dans le cerveau, mais insensiblement je la sentais détendre les fibres du corps.

Du pays, tristes nouvelles.

Le père était mort à la suite des vendanges. Le désœuvrement l'avait conduit à l'ivrognerie

par une pente familière aux gens de la campagne.

Par le travail assidu, j'étais arrivé au calme relatif, sinon à la tranquillité raisonnée. Encore y a-t-il lieu d'avouer que j'avais subi, comme tous les déshérités, les appétits du luxe et des enivrements que les pauvres gens ne font que voir passer. Les gaietés frelatées de la barrière et les amours faciles des bals publics m'avaient à peine étourdi. Je m'étais redressé tout droit après quelques orgies que je n'avais pu éviter. Toutefois, je me sentais une plaie au cœur et comme une fêlure à la conscience.

J'avais beau me révolter, et m'indigner, et me raisonner, je souffrais, et parfois les forces m'abandonnaient brusquement. M. Vorimore m'adressa d'abord quelques paroles d'encouragement; puis, — il avait ses affaires, cet homme! — je l'entendis qui grommelait : Paresseux! à m'apercevoir inerte et sans courage sur un balcon dont je soudais les appuis.

Un découragement énorme s'empara de moi. La bile qui me décomposait le sang se rua vers le cœur. J'avais des violences excessives, suivies d'abattements sans cause. D'un mois tout entier, il me fut impossible de mettre le pied

sur les travaux. Apothicaire, médecin et garde-malade aidant, mes ressources touchaient à leur fin.

Une nuit que je songeais désespérément à l'issue de cette existence douloureuse, ma concierge frappa à ma porte. Elle savait ma position et me le dit crûment.

— Monsieur Pierre, voulez-vous gagner en une nuit plus d'argent que vous n'en gagnerez en un mois?

— Certes! mais qu'y a-t-il à faire?

— Je n'en sais rien. Deux heures de travail de votre état. C'est un ami de mon défunt qui, sachant vos embarras du moment, m'a chargé de vous faire la proposition. Un sac de plâtre, un ciseau, une truelle et deux heures, on n'en demande pas davantage. Cinq louis au bout.

— Cinq louis! vous en êtes sûre? Cent francs!

Je réunis mes forces et me sentis robuste à soulever une charrette de moellons.

Deux hommes et une voiture attendaient en bas. Je les suivis. On me conduisit avec mille précautions et au grand galop de deux chevaux qui marchaient comme le vent dans une rue dont on ne me dit pas le nom. Je pensais que

je le verrais toujours bien en sortant. On me conduisit dans l'ombre vers un mur, et l'on me dit :

— Creusez un mètre de long.

Je soulevai une à une les pierres de ce mur.

Dans l'excavation, on introduisit je ne sais quoi que je ne pus voir. Puis une voix impérative me cria :

— Bouchez l'ouverture.

J'obéis sans résistance.

La besogne achevée, un des deux personnages remplit trois verres, et choquant le mien :

— Voici le prix de votre travail, — et il jeta l'or sur la table, — maintenant trinquons, puis adieu.

J'obéis encore.

Le reste, je ne le sais plus. Je me retrouvai sur le quai au petit jour.

Il me fallut l'aide de ma concierge pour regagner ma mansarde. A peine étendu sur mon grabat, une hallucination farouche s'empara de tout mon être. Je sentais l'exaspération monter du cœur à la tête comme une inondation. La force de me lever me faisait défaut. Je me levai cependant, comme mû par un res-

sort, et me vêtis au hasard. Sur la rampe de l'escalier, un éblouissement invincible me prit, et je tombai à la renverse.

On me ramassa trois étages au-dessous. Par suite d'économies bien entendues du propriétaire, la maison se coupait en deux à la moitié de sa hauteur, où l'escalier se divisait pour desservir un autre corps de bâtiment qui occupait le fond de la cour. Un large palier régnait à ce point d'intersection, sans quoi je descendais d'un bond les six étages de ma mansarde. J'étais sans connaissance, et la sensibilité m'avait complétement abandonné.

Le portier courut au chantier et raconta l'accident à Saturnin. Celui-ci, qui savait ma position précaire, monta en trois enjambées chez M. Vorimore.

— Pierre Brunier, lui dit-il, vient de faire une chute effroyable...

— Oh ! le pauvre garçon...

— Et je viens, notre maître, vous demander ce qu'il faut faire.

— Est-ce qu'il n'a pas de médecin ?

— Si fait, monsieur, il en a eu jusqu'à ce jour, et voilà bien pourquoi je le crois à la côte.

— Ah! vous pensez?... Il se négligeait dans les derniers temps, ce Brunier.

— C'était le mal qui le travaillait, monsieur... Nous voudrions lui éviter l'hôpital.

— Mon ami, dit M. Vorimore, je ne puis vous dissimuler que les préjugés vous égarent. La sagesse de nos administrations a tout prévu dans les hôpitaux modernes. Les premiers médecins de la Faculté sont au service du plus pauvre manœuvre, les médicaments, préparés sous l'œil de la science, sont d'une pureté intégrale et parfaite; les sœurs sont affectueuses et les internes vigilants, les matelas de pure laine et les draps d'excellente toile : comment voulez-vous que Brunier trouve dans sa niche les égards, les soins et les attentions que son état réclame? C'est la sagesse et l'humanité qui vous parlent par ma bouche. Le devoir vous commande impérieusement de porter votre camarade à l'hôpital.

Saturnin broya sa casquette entre ses doigts crispés et tourna le dos sans répondre.

— Faites diligence, mon ami, dit M. Vorimore en le reconduisant jusqu'à la porte, pour revenir vite au travail. Les subordonnés flânent en l'absence du surveillant.

Il n'entendait pas et courait chercher une civière.

Au moment ou Saturnin arriva, je commençais à reprendre mes sens.

— Me reconnais-tu? demanda Saturnin.

J'eus un regard de reconnaissance qui voulait dire : Oui. Il continua à glisser son bras vigoureux sous mes reins, de façon à me soutenir comme assis.

— T'ai-je fait mal?

Je trouvai la force de répondre distinctement :

— Non.

Le bras gauche s'insinua sous les jambes qu'il souleva légèrement.

— Sens-tu plus d'élancements dans cette partie du corps?

Je hochai la tête négativement.

— Alors il n'y a rien de brisé. Courage!

Il me descendit de la sorte, s'arrêtant à chaque marche pour éviter les secousses, et me questionnant doucement :

— Il faudrait m'arrêter, si j'allais trop vite...

Je le remerciai d'un demi-sourire.

Nous étions en bas. Les porteurs attendaient et s'avancèrent ;

— Pas si vite ! pas si vite ! grogna-t-il en les repoussant, il ne faut pas toucher. C'est mon affaire !

Quand il me vit bien à son gré, les bras le long du corps, la tête relevée, il tapa sur l'épaule des porteurs :

— En route, à présent ! Il y aura une bouteille du bon coin au retour. Mais au pas, au pas ! et prenons les trottoirs pour éviter les voitures.

Le voyage fut long, et plus longues les formalités d'admission. Saturnin allait partout, connaissait tout, accélérait tout.

Une autre civière attendait à la porte. Mais Saturnin prit les devants, et la porte s'ouvrit pour nous. L'autre malade dut attendre.

Enfin, au bout d'une demi-heure, grâce à la vigilance de mon chargé d'affaires, j'occupais le numéro 33 à l'hôpital, — à côté d'un lit vide.

Quelques minutes après mon installation, le malade que nous avions devancé fut apporté dans la salle, et les sœurs indiquèrent aux porteurs le numéro 34.

J'avais un voisin.

L'air tiède et doux de cette grande pièce

silencieuse m'avait réchauffé. Un interne m'avait fait donner un verre de vin chaud, et, tout endolori que je me sentisse dans chacun des membres, l'ensemble de mon individu éprouvait un certain bien-être.

J'ignore comment la curiosité me vint de me regarder. Mon pantalon gisait sur une chaise de paille à portée de mon bras droit où la circulation du sang se rétablissait insensiblement : je trouvai dans l'une des poches un de ces petits miroirs d'étain qui se vendent deux sous dans les bazars. Je me fis véritablement horreur à première vue. Les proverbes prétendent que l'on s'habitue à tout, je ne m'habituais pas à moi-même, dont la glace me renvoyait l'image, et je songeais dans mon for intérieur qu'en cas de persistance de la maladie, la seule carrière sortable qui me restât serait celle d'homme transparent dans les foires. J'en avais vu aux Batignolles, — mais j'étais plus complet dans l'espèce.

Pendant que je buvais mes potions amères, on décalfeutrait mon futur voisin des couvertures qui l'enveloppaient.

J'eus comme une hallucination subite et vraiment terrifiante.

C'était MOI que l'on déballait; même âge environ, même couleur de barbe et de cheveux, même absence de ton; blanc sur jaune ou jaune sur blanc. Je crus que le vertige me reprenait, et je repris la petite glace.

Non, j'étais dans mon lit; on lui préparait le sien. Il était là-bas. Nous étions deux à l'état de phénomène!

On finit par coucher mon Sosie, et je m'aperçus, non sans une réelle satisfaction, qu'il était de quelques millimètres plus court que moi. Je rentrais dans ma personnalité. Je respirai librement.

Me trouvant mieux, je pardonnai à mon voisin. Il y a plus, je m'intéressai à sa personne.

Précisément, l'interne arrivait : un interne qui paraissait pressé et mécontent qu'on l'eût dérangé (ce n'était pas celui qui m'avait reçu); il tâta le pouls et fit une grimace significative; il demanda à voir la langue, que le patient eut bien de la peine à extraire de sa gaîne.

— Comment cet homme est-il arrivé ici, et depuis quand? demanda-t-il aux infirmiers.

— A l'instant même. Les porteurs nous ont raconté qu'il s'était évanoui en pleine rue, et

que, vu l'éloignement des pharmacies, des passants officieux avaient payé une civière pour l'amener à l'hôpital.

L'interne souleva les paupières, écouta la respiration en posant l'oreille sur la poitrine du malade.

— Une attaque de choléra, dit-il, et je crains bien que cet homme ne nous arrive trop tard. Je cours au laboratoire ; de l'eau chaude et de la teinture de cannelle vivement.

Il revint presque aussitôt.

Les dents étaient serrées, et l'on eut toutes les peines imaginables à le faire boire.

— Et ces médecins en chef qui ne viendront que demain ! Ce pauvre diable va nous donner du *tintouin* pour sûr.

Je ne perdais pas un mot ni un geste. L'interne avait tiré un chronomètre à secondes.

— Si dans cinq minutes, dit-il avec certitude, il n'a pas ouvert les yeux, cet homme est mort.

Malgré la croûte d'indifférence dont le spectacle continuel de l'agonie humaine encrasse l'âme des gens de service dans les hôpitaux, les infirmiers ouvrirent de grands yeux et restèrent là plantés comme au port d'armes.

Les minutes passaient, et moi-même, bien désintéressé dans la question, j'avais la chair de poule. On touchait aux dernières secondes du délai fixé, et le jeune homme hochait la tête.

Tout à coup, comme s'il eût compris que son sort pouvait se décider par un effort de volonté, le 34 souleva sa paupière, et sa prunelle apparut ronde, jaunâtre, effrayante.

— A boire! j'ai du feu là... là... là...! prononça-t-il péniblement par syllabes isolées.

On lui servit une potion toute préparée qu'il avala d'une gorgée, et qu'il rendit presque aussitôt.

— Maintenant, à la grâce de Dieu! dit l'interne en s'en allant. Si l'estomac se vide, il y a quelque espoir.

Il recommanda à la sœur qui s'était agenouillée dans un coin de ne pas quitter le malade de vue, de lui donner à boire autant qu'il en demanderait et toujours de la même potion, dont il griffonna la formule sur son genou.

— Toutefois, si le sommeil vient, ma sœur, dit-il en partant, qu'on le laisse dormir. Le sommeil en fait plus que les Facultés réunies en bien des cas.

XII

OU LE VIVANT PREND LA PLACE DU MORT

La nuit tombe vite en hiver, et nous étions aux derniers jours de décembre.

Les domestiques allumèrent les quinquets.

La sœur s'était assise au pied du lit.

Le voisin râlait :

— A boire !

Et il buvait.

Vers huit heures du soir, une sorte de bien-être se prononça dans l'état de mon voisin. Ses traits crispés se détendirent, ses bras s'allongèrent dolemment sur la couverture. C'était le sommeil.

La sœur égrenait son chapelet, sans bouger sur sa chaise.

Le temps s'écoulait lentement : les heures me semblaient des siècles. J'avais d'ailleurs besoin

de repos. Les secousses de la journée et, quelque curiosité qui me surexcitât à l'égard de mon voisin, le sommeil finit par l'emporter sur la curiosité.

Je me réveillai sur un grand cri. J'ignore combien de temps j'avais dormi. La nuit devait être avancée, car la bonne sœur avait quitté sa place, et la salle reposait si profondément que pas un lit ne bougea.

Le 34 s'était levé sur son séant, il fouillait partout, à la longueur de ses bras, et murmurait péniblement :

— Mes papiers ! mes papiers !

Cette dépense de surexcitation l'épuisa vite. Il se tut pendant quelques minutes, puis recommença à gémir.

— Mes papiers ! mes papiers ! Ah ! ils me les ont pris en entrant... A boire !

Je trouvai la force de me lever, et je lui tendis son gobelet. Il me regarda d'un œil vague.

— Merci ! fit-il.

Sa tête roula sur l'oreiller. Je m'étais assis sur le parquet, et mon oreille touchait presque à la bouche du moribond. Un pauvre souffle heurté arrivait à peine jusqu'aux lèvres.

Il répétait avec un accent déchirant :

— Mes papiers ! mes papiers ! Ah ! mais on me les rendra !...

Sa langue s'empâtait :

— On doit me les rendre ! on le doit !

Puis, entre deux hoquets sinistres :

— Quarante mille francs !

Je remplis le gobelet de nouveau et le lui présentai. Il me repoussa d'un geste terrible, et se redressant par un effort désespéré, il répéta :

— Quarante mille francs !

Tout à coup, je le vis chercher d'un œil égaré comme un homme qui lutte contre un ennemi invisible. Il étendit les bras dans le vide et se dit à lui-même en manière d'adieu :

— C'est fini, Surypère !

Ces paroles arrachées cruellement de sa poitrine, il retomba comme une masse.

Tout était fini, en effet.

Mon voisin venait de rendre le dernier soupir...

Un frisson glacial me secoua des pieds à la tête.

— Si j'allais mourir aussi comme cela, pensai-je, sans une main pour serrer la mienne.

Je grelottais et mes dents claquaient. C'est en me traînant sur les poignets que je parvins à regagner mon lit, éloigné de deux enjambées.

L'atonie générale du corps m'avait laissé d'étranges lucidités d'esprit. Tout ce qui me restait de force et de vie était remonté au cerveau. J'avais la fièvre, mais une fièvre qui doublait ma netteté de perception.

Or, tout en me ramassant sous les couvertures, je songeais :

Il s'appelle Surypère, — et j'épelais le mot par syllabes, Su-ry-père, pour le bien graver dans ma mémoire. — Il parle de quarante mille francs, et son dernier cri a été pour réclamer ses papiers.

Donc, ces papiers constataient l'existence de cette fortune.

Ces papiers sont assurément déposés au greffe. Dans cette salle, où des indifférents et des inattentifs l'ont déposé tantôt, il n'a plus de nom, c'est un numéro : le numéro 34.

Si le numéro 34 c'était moi ! Que faut-il pour arriver à ce résultat ? bien peu de chose. Transporter ce cadavre à ma place et prendre la sienne. C'est moi qui serais mort demain, et

je renaîtrais sous le nom de Surypère, sans faire de tort à personne.

Et tout en remuant ces pensées dans le trouble de ma conscience, j'épiais des oreilles si aucun des autres malades ne se réveillait, je guettais d'un œil impatient la décroissance de la lumière des lampes.

La nuit devait être avancée.

J'attendais qu'une heure quelconque sonnât à la grande horloge pour prendre ma détermination. Mais les minutes me paraissaient longues et sourdes comme des années. Ma fièvre redoublait — avec ma fièvre ma résolution.

Mon parti était désormais arrêté.

Enfin !

Le marteau tomba quatre fois sur le timbre.

Il était quatre heures.

Je glissai une jambe hors des draps, puis l'autre, et je restai une dernière fois indécis comme un sacrilége.

Je me levai résolûment : les voix confuses qui s'élevaient dans ma conscience me terrifiaient plus que le crime à commettre.

Je rampai jusqu'au lit de mon voisin. La main pendait presque jusqu'à terre ; je la saisis et tirai pour amener le corps dans ma direction.

Elle était déjà froide, cette main, bien froide!

La tête se détacha de l'oreiller sous la secousse que j'avais imprimée ; elle se pencha vers moi, qui restais accroupi sur les genoux, et se balança ironiquement. Je tirais toujours sur ce pauvre corps, insensiblement, lentement.

Les deux bras se trouvaient dehors et la tête du mort reposait sur mon épaule.

Je me reculais, toujours sur les genoux, et j'approchais de mon lit. Les pieds du misérable traînaient sur le parquet, plâtreux, livides et comme désossés. Il fallait en finir. Je saisis à bras-le-corps l'horrible fardeau et le glissai en tremblant sous mes couvertures. Je crus bien que le cœur allait me manquer.

Ce n'était rien, cela, tout au plus le commencement des tortures. Ce qui restait de Surypère était couché à ma place ; il me restait à prendre la place de Surypère.

Comprenez-vous? s'insinuer dans ces draps humides des miasmes de la mort et penser : sa tête était là où je mets la mienne, je sens encore dans les creux des matelas toutes les lignes de ce corps qui n'a plus d'âme! Voilà des épouvantes qui ne se racontent point, et quand l'aube parut,

je vous jure que je remerciai Dieu du plus profond de mon cœur.

Lord Trelauney fit un mouvement sur son siége. C'était le premier depuis le commencement de cette longue narration, et sa bouche intelligente ne put dissimuler une pointe de sourire.

Pierre le vit bien et s'arrêta.

— Continue, fit simplement le jeune homme. J'ai hâte de te voir sortir de là.

Pierre reprit :

— Moi aussi, j'avais hâte de m'en aller au plus vite. Il paraît que les profanations se payent par d'autres séries d'angoisses, et je n'étais pas au bout...

Dès la matinée, ce fut la visite du docteur. Elle ne dura pas longtemps, assez pourtant pour que l'anxiété me glaçât des pieds à la tête.

On déclara le 33 décédé en moins de temps que je n'en mets à vous le dire.

Ma terreur dominante était que les deux internes, qui nous avaient d'ailleurs à peine remarqués, le mort et moi, occupés qu'ils étaient du

cas de maladie plus que du malade, ne reconnussent la substitution.

Par bonheur, ils ne se trouvaient pas de service. Puis, la souffrance a ses lois de navrante égalité — rien ne ressemble mieux à un mort — qu'un autre mort.

Les hommes de science passèrent rapidement du 34 au 33, — ils avaient un escalier spécial au fond de la salle qui renversait l'ordre des numéros et qui faisait des premiers les derniers.

Je me sentais, en vérité, bien mal à l'aise.

Les fatigues et les émotions de la nuit précédente m'avaient absolument épuisé. On m'ordonna le repos et les fortifiants. J'y gagnai un verre de bordeaux authentique, qui m'arracha aux fantasmagories de la fièvre pour me ramener à la vie réelle.

La vie réelle se résumait à me guérir le plus promptement possible, puis à m'approprier les titres de mon voisin Surypère. La possession des titres impliquait la fortune. Avec la fortune, je m'étais fait le serment de redevenir honnête et de rendre en assistances aux nécessiteux le produit de ce vol qui ne dépouillait personne, après tout !

L'égoïsme a de ces issues ingénieuses qu'il prend pour des échappatoires honorables. Mais une fière distance me séparait encore de la réalisation de mes beaux projets. J'étais atteint d'un épuisement général dont la cure exigeait sinon de fortes médications, tout au moins des soins très-persistants et un délai d'un mois, me disait-on, en cas de chance !

Ce mois à passer, à cette place, c'était ma frayeur, c'était ma folie.

Et quand on enleva le corps transposé dans mon lit ! Et les tristes préparatifs de l'ensevelissement ! Oh ! ce cadavre !...

Il me sembla qu'on m'enlevait une montagne de la poitrine, quand je le vis disparaître.

Et le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours ! Les internes ne pouvaient manquer de reparaître, un matin ou l'autre.

Effectivement, ils revinrent; mais au lieu de remarquer, ainsi que je le redoutais, mon changement de place, ils s'attachèrent à moi et me comblèrent de bonnes attentions. Ils ne m'avaient entrevu qu'un seul instant, et d'ailleurs les déplacements sont assez fréquents dans les hôpitaux, aussitôt qu'il s'y fait un vide.

Néanmoins leur présence m'accablait : je tremblais qu'une réminiscence subite ne les ramenât sur la piste de la vérité.

XIII

CE QU'IL Y AVAIT DANS LE PORTEFEUILLE

Le mois tout entier s'écoula dans ces perplexités de crainte et d'espoir. Je sentais le sang affluer au cœur et les forces revenir.

Comme je respirai à pleins poumons le jour où le médecin en chef me promit mon *exeat* pour la fin de la semaine! Dès ce moment, je fus autorisé à descendre dans les cours. C'est une étrange sensation de se trouver en contact avec l'air libre à la suite de trente jours de réclusion. Je cherchai à me rendre utile, j'aidai les gens de service, les bonnes sœurs de la lingerie, les employés de la pharmacie; le concierge et l'économe lui-même s'étaient familiarisés avec ma figure à force de me voir aller et venir par les corridors et par les escaliers. J'étais presque de la maison.

Enfin, l'heure de la délivrance était sonnée.

Ce ne fut de la part des employés que souhaits de prospérité et de bonne santé ; on me reconduisit jusqu'à la porte et les plus empressés voulaient m'aller chercher une voiture. Au milieu des effusions et des regrets que mon départ soulevait, la pensée ne pouvait venir à personne de douter de mon identité. Les papiers de Surypère me furent remis sans la moindre observation. Ils me brûlaient les doigts et je n'avais plus qu'un désir, être seul, être dehors et constater de mes yeux que la fortune était là — la fortune et l'indépendance.

Enfin, mes enthousiastes compagnons m'abandonnèrent à moi-même.

J'étais libre ! j'étais seul ! l'avenir m'appartenait.

J'entrai chez le premier marchand de vin dont j'aperçus la boutique au coin d'une ruelle. Je tirai de ma poche un écu de cent sous tout neuf que ce brave Saturnin m'avait forcé d'accepter dans ses visites du dimanche, et je demandai un cabinet où je pusse déjeuner seul et sans trouble. On avait mon affaire.

Aussitôt que le garçon eut fini son service, je lui fis signe de me laisser et je verrouillai la porte sur ses talons. Je touchais le bienheureux

portefeuille qui devait m'affranchir à jamais. J'eus des hésitations à tirer de sa gaîne le crayon qui le fermait. Si les paroles de Surypère mourant n'avaient été qu'un effet du délire! S'il était vide, ce portefeuille, ou s'il ne contenait que des papiers indifférents!

— Allons! du courage! me dis-je à moi-même, en buvant un grand coup pour me donner de l'énergie, et voyons notre sort.

Trois ou quatre lettres d'Église-Neuve, en Auvergne. Un oncle était mort à Roufiac, la grosse Thérèse était mariée et Jean-Louis était tombé au sort.

Dans l'autre revers de la poche droite, par laquelle j'avais commencé ma visite, une note de maçonnerie, au nom de Surypère. J'étais renseigné sur la profession de l'homme dont j'avais pris le nom. C'est sa fortune que je cherchais à présent. Nouveaux tressaillements et nouvelles anxiétés en soulevant la patte de la poche gauche.

Rien encore qui trahît la présence de pièces sérieuses. Nulle trace de ce papier résistant et fort marqué au timbre du gouvernement. Une patente, des notes acquittées, des mesures de travaux à entreprendre. Je commençais à déses-

pérer, lorsqu'une pauvre chétive lettre, un peu plus fraîche que les autres et plus récente de date, glissa d'entre deux factures. Elle était signée Renault, notaire, rue Croix-des-Petits-Champs, et priait M. Surypère, entrepreneur de maçonnerie, de passer à son étude pour prendre connaissance d'une copie du testament olographe du défunt sieur Bigot, son oncle maternel, décédé à Condat.

Ainsi se terminait la lettre, accompagnée de la carte de Me Renault, par surcroît de précaution.

Il me restait quarante sous sur mon déjeuner. Je fis demander un fiacre et jetai au cocher l'adresse de Me Renault, notaire, rue Croix-des-Petits-Champs.

Un bel homme bien accueillant, Me Renault !

Sa première parole, avant que j'eusse décliné mes qualités et le but de ma visite, fut :

— Monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir !

Je m'assis sur cette invitation polie.

Il compulsait des papiers jaunes enclos dans des cartons verts, soigneusement étiquetés par années, depuis 1794.

Quand il eut fini de passer sa revue, il re-

dressa jusqu'à son front les lunettes qu'il portait sur son nez afin de me mieux dévisager. Il est à croire que ma physionomie ne lui dit rien de bien particulier, car il ajouta, avec une inclinaison polie :

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Mon nom vous dira tout, et cette lettre...

Je lui tendais le pli adressé par son étude à Surypère.

Il laissa retomber ses lunettes à leur place normale et prit connaissance du contenu.

— Ah ! fort bien, monsieur...

Et il appela :

— Affaire Surypère !

Un grand garçon d'une trentaine d'années au plus passa sa face pâle encadrée de vastes favoris dans l'entrebâillement d'une porte.

— Mon maître clerc ! prononça le maître de maison avec emphase en me présentant la tête du nouveau venu. Un garçon bien capable que j'ai ramassé saute-ruisseau au fond d'une boutique d'huissier et qui fera son chemin, je vous le garantis, dans notre profession délicate.

Le maître clerc jugea à propos de s'extraire tout à fait de son interstice, et d'offrir à nos regards l'intégralité de sa personne.

— Monsieur vient-il comme chargé d'affaires de la personne intéressée?... ou...

— Je suis Surypère lui-même.

— Ah ! Monsieur est Surypère lui-même !

Il eut l'air étonné, et se retournant vers son patron :

— C'est qu'au bout de quinze jours d'attente et pour une succession assez importante, ne voyant pas venir le légataire, j'ai pris la liberté d'envoyer aux renseignements.

— Ah ! prudence même ! quand je vous disais que ce garçon-là ferait son chemin ! s'écria avec admiration Mᵉ Renault.

Je n'étais pas précisément sur des roses. J'attendais la fin, qui n'eut rien d'absolument terrible.

— Il me fut répondu que M. Surypère était tombé en pleine rue comme inanimé, avec tous les symptômes de l'empoisonnement, et que des amis charitables l'avaient fait porter à l'hospice.

— Voici précisément, monsieur, mon bulletin de sortie signé de ce matin même.

Je cherchai dans le fameux portefeuille... et tendis au jeune homme blême les certificats de l'économat.

— A merveille, fit-il après un coup d'œil.

Monsieur désire probablement prendre connaissance de la copie qui nous a été adressée par notre collègue de Condat?

— Rien de plus.

— Je puis expliquer en quatre mots la situation. M. Bigot, cultivateur-vigneron, est décédé dans sa ferme des Noires-Terres, aux environs de Condat, en laissant une fortune évaluée à quatre-vingt mille francs. La moitié de cette fortune a été attribuée à la gouvernante qui a pris soin de sa vieillesse, la veuve... attendez donc, la veuve...

— Peu importe!

— En effet, c'est un détail qui vous coûte quarante mille francs, car vous êtes le seul héritier légitime surexistant du respectable M. Bigot. Sans la veuve... Comment dirais-je?

Je ne pus retenir un mouvement d'impatience.

— Oui, vous avez raison, le nom ne fait rien à l'affaire... La morale finale est qu'il reste une fortune nette de quarante mille francs environ, qui vous attend au delà de Clermont-Ferrand. Vous aurez à payer les frais de succession, d'enregistrement, etc...

Je m'inclinai.

— Et que me reste-t-il à faire, s'il vous plaît,

pour entrer en possession de la part qui me revient?

— En possession et en jouissance! Mon Dieu! rien ou peu de chose. Il suffit de prendre à la gare de Lyon votre billet pour Clermont : le reste de la route se fait en voiture.

Il consulta un guide des chemins de fer.

— Le train du soir est à huit heures, vous avez tout le temps de prendre vos précautions.

— Mille remerciements, monsieur.

— Non pas! non pas! il est de notre devoir de vous donner connaissance de la copie de l'acte, et dans le notariat nous ne transigeons pas avec le devoir. Veuillez bien m'accorder quelques secondes, et je reviens.

Le premier clerc aux grands favoris disparut, toujours en entrebâillant la porte avec précaution, sans l'ouvrir tout à fait.

— Quand je vous disais que ce gaillard-là ne pouvait manquer de faire son chemin! répéta Me Renault en se frottant compendieusement les mains.

J'approuvai par un geste de tête.

Le grand blême opéra sa rentrée et me tendit la fameuse copie. Je fis semblant de lire, mais les renseignements que ce tabellion d'avenir

m'avait donnés suffisaient à mon édification.

J'aurais déjà voulu sentir rouler le wagon.

Après un temps d'attention donné à une apparence de lecture, je tendis la pièce au maître clerc.

— Vous partez par le train de huit heures? demanda-t-il avec une insistance inquiète qui m'étonna.

— Je le crois — le plus tôt sera le mieux. Adieu, messieurs.

— Non pas adieu! au revoir!

Et cette espèce d'Allemand méthodique me reconduisit jusqu'au palier en me répétant :

— Au revoir, monsieur Surypère!

XIV

CINQ ANS DE TRAVAUX FORCÉS

Je ne savais pourquoi cet *au revoir* m'avait frappé.

Mais je n'étais pas dans une disposition à m'arrêter longuement, ce jour-là, à une fâcheuse impression.

La question se résumait à trouver les frais du voyage en quelques heures. C'est dans ces urgences que l'on songe aux vieux camarades. Pauvre Saturnin ! je n'avais pas encore eu une pensée pour lui, depuis ma sortie...

Je courus à l'atelier. Il était là, à son poste, bras de chemise retroussés et surveillant tout son quartier de son regard paternel et ferme.

Il pâlit de joie à me revoir et me tendit les bras.

— Enfin te voilà donc, brave et vaillant comme au bon temps. Tu nous reviens?

— Non, vieil ami, je m'en vais au contraire, et je me trouve dans un terrible embarras...

— Sortons, Pierre, et tu vas me conter cela.

Il dépouilla sa vareuse et m'entraîna dehors. Vous devinez que ce fut au cabaret du déjeuner. Une fois la bouteille et les verres posés en vis-à-vis et bien à la portée de la main :

— Causons, dit-il, et voyons de quoi il retourne.

— J'ai un petit héritage à recueillir en Auvergne!...

— Peaux d' lapin! chanta-t-il en goguenardant.

— Laisse-moi finir. Je te parle sérieusement. Ma présence est nécessaire dans le plus bref délai, et je manque du premier liard pour payer ma place.

— Ça coûte?

— Une cinquantaine de francs.

— Bigre de bigre! il ne reste plus que trente francs pour finir le mois, et, depuis ton aventure, j'ai la fierté de ne plus demander un sou d'avance au patron. Voyons, voyons, pour voir. Je dis trente francs, une idée! et la vieille toquante à papa avec sa chaîne? Ce n'est pas

coquet, mais ça a du poids. Notre tante est pleine d'obligeance. Tu vas filer, mon mignon !

Il tira de son gousset une boule d'argent lourde comme un assommoir, un beau louis d'or et un pêle-mêle de menue monnaie. En vain je voulus refuser, car je lui savais la coquetterie de la montre. Il me poussa dehors par les épaules, me prit la tête dans ses braves mains, et m'embrassant sur les deux joues :

— Gare de Lyon ! et donne-nous des nouvelles ! cria-t-il en se sauvant vers l'atelier.

Il me restait deux heures devant moi avant le départ indiqué par le maître clerc. Je n'avais point de valise à faire : tous mes vêtements et tout mon linge étaient partis au Temple pendant ma maladie.

Je remontai les boulevards à pied, en rêvassant aux singularités de ce voyage. Le remords pointait bien par moments au beau milieu de mes plans d'avenir. Mais j'allais voyager, voir le monde, boire de l'air!

A deux ou trois reprises, pendant la route, il me sembla que j'étais suivi par deux hommes qui tournaient quand je tournais, s'arrêtaient de temps en temps comme par crainte de m'inquiéter, et m'avaient bientôt rejoint.

Que pouvaient-ils me vouloir ?

Hélas ! je ne l'appris que trop tôt...

Chemin faisant, je battis monnaie au mont-de-piété sur la montre de l'ami Saturnin. Elle étonna beaucoup les employés, mais c'était vingt francs de métal, on me donna les vingt francs.

Je ne doutais plus de rien.

Vers la place de la Bastille, j'eus la mauvaise chance de rencontrer le grand jeune homme qui *devait faire son chemin*, au dire de maître Renault, notaire. Il était suivi de quatre forts messieurs moustachus et carrés des épaules. Cette rencontre me fit froid dans le dos, et, malgré moi, j'évitai les politesses à échanger en traversant le boulevard.

A la gare, comme je m'approchais du guichet en comptant mon argent pour payer le prix du billet, j'entendis une voix froide que je reconnus bien, prononcer derrière moi :

— C'est lui.

Quand je me retournai, le clerc de notaire avait disparu dans la foule des voyageurs, mais les quatre figures sinistres avaient huit mains que je sentis s'appesantir sur mes épaules. Celui qui paraissait le supérieur me demanda :

— Vous vous appelez Surypère ?

J'hésitai une seconde, puis ma tête se troubla et je répondis en balbutiant :

— C'est mon nom.

— Au nom de la loi, suivez-nous !

Une heure après, j'étais à la Conciergerie.

Un vilain séjour ! La vie ne m'avait pas précisément traité jusqu'alors en enfant gâté, mais je n'avais pas le moindre soupçon des cynismes et des démoralisations qui grouillent dans ce repaire.

A mon entrée, je fus assailli d'une avalanche de questions en argot dont je n'entendais pas une syllabe. D'effroyables garnements blêmes, imberbes, avachis avant la puberté, tenaient des dialogues avec gestes explicatifs à faire rougir un bataillon de turcos.

J'étais fort embarrassé de ma contenance et me tirais des obsessions de ces drôles par le silence.

— Il fait le fier, dit l'un.

— L's'aristocrates à la lanterne ! hurla l'autre.

— Ho ! hue ! monsieur le marquis ! glapissait la bande en chœur.

Je voulus écarter les plus agressifs.

— Faut prendre garde, il rue !

Je commençais à me trouver mal à l'aise au milieu de cette abjecte cohue. Par bonheur, un gardien fit son apparition et l'orage se calma comme par enchantement. L'homme aux grosses clefs remarqua bien vite ma mine embarrassée. Il vint à moi.

— Pourquoi avez-vous été arrêté ? demanda-t-il.

— Je l'ignore.

Il haussa les épaules.

— L'éternelle réponse ! La police a pourtant autre chose à faire que d'arrêter les gens qui brûlent des cierges à Notre-Dame !

Il se retirait quand les cris que des braillards poussaient dans un coin de la salle le firent retourner.

— Faut-il que j'aille mettre la paix là-bas?

A me voir abattu et désespéré, un bon mouvement le ramena vers moi.

— Avez-vous de l'argent ?

— J'avais cinquante francs en arrivant ici. Mais on m'a fouillé et on me les a pris.

— Oui, c'est comme cela qu'on fait chez nous. Vous pouvez avoir la pistole. Quand on est capitaliste !... Au moins, vous serez seul, et la solitude est bonne au repentir.

Au moment où j'allais lui demander le service de me faire obtenir une cellule isolée, un second gardien entra, et je vis dans l'entrebâillement de la porte le pantalon bleu d'un gendarme.

L'homme cria :

— Le nommé Surypère ?

— C'est moi, fis-je à celui qui m'avait témoigné quelque compassion.

— Ah! c'est vous? On vient vous chercher pour l'instruction. Allons, mon garçon !

Il me conduisit vers la porte, me remit aux mains de son collègue, qui me désigna au gendarme.

— Voilà le gibier !

— Suivez-moi, dit le défenseur de l'ordre public.

J'obéis. Il me conduisit par des enfilades d'escaliers humides et sinistres, au troisième étage, autant que l'on peut compter par de pareils enchevêtrements de corridors, il me fit asseoir sur un banc et frappa discrètement à une porte sur laquelle je lus : M. LE JUGE D'INSTRUCTION, n° 7.

Au bout d'une minute, il ressortit, et, me prenant par l'épaule :

— On n'attend que vous. Entrons.

Un bon vieillard à figure douce et reposée était assis devant une table chargée de livres, de cartons et de papiers.

Au bout de la table, un petit homme glabre et qui faisait froid à voir, sa plume plantée dans l'oreille, réunissait des feuilles éparses devant lui en savourant une prise de tabac. C'était le greffier.

Le juge posa sur mes yeux son grand œil bleu, fin et bienveillant à la fois.

Il feuilletait un dossier volumineux.

— Vous vous appelez Surypère? fit-il avec une inflexion de voix interrogative.

Et sans que j'eusse le temps de répondre, il continua :

— Vous êtes né à Marilhac, dans la Dordogne. Vous avez exercé la profession de marchand forain d'abord, et de village en village, de bourg en bourg, de ville en ville, vous êtes arrivé à Paris, où l'amour du gain illicite vous a déjà fait condamner deux fois en police correctionnelle pour tromperie sur la marchandise vendue.

Je commençais à me renseigner sur l'origine et les prédilections du numéro 33.

Le magistrat continua :

— A Paris, vous êtes accusé d'avoir fait partie

d'une association de malfaiteurs, dont vous étiez le principal recéleur. Toute la bande a été arrêtée, jugée et condamnée. Vous seul aviez pu, jusqu'à cette heure, échapper aux recherches de la justice, et vous avez encouru, par contumace, la peine de cinq ans de travaux forcés. Le dernier exploit de votre association a gardé un nom dans le monde des coquins : elle s'appelle l'affaire Pontallier. Un vieillard qui vivait à Rueil, dans un isolement absolu et que la rumeur publique accusait d'avarice, a été trouvé lié au pied de son lit, à demi étranglé par une forte corde qui avait entamé les chairs dans les efforts qu'il fit pour se délivrer. La maison a été dévalisée de la cave au grenier, et c'est sur la propre charrette de la victime que vos associés ont emporté le butin. Cette charrette a guidé la police dans ses recherches. Je vous ai dit, — et vous le saviez du reste, — que vos complices ont tout avoué et déclarent que vous étiez l'instigateur du forfait.

Le vieillard me regardait toujours en parlant. J'étais accablé et ne trouvais pas une parole pour ma défense. Avouer la substitution, — ma conscience me le criait trop tard, — c'était prendre la responsabilité d'une infamie plus

écœurante que le crime lui-même, et si la punition eût été moindre, je l'eusse trouvée plus accablante à porter. Et puis, j'avais une consolation dans un petit sentiment de générosité hypocrite, c'était la condamnation d'un autre et non la mienne que j'allais subir.

Le magistrat eut pitié de mon impuissance.

— N'avez-vous point de déclarations à faire? insinua-t-il. Elles pourraient attirer sur vous les douceurs de l'administration et changer vos cinq années d'expatriation en prison simple.

— Oh! la prison, pensais-je, jamais! Les corvées les plus dures et les plus répugnantes, mais l'air!

La répulsion du cachot me rendit l'énergie.

— J'avoue tout, monsieur le juge.

— Avez-vous des complices à dénoncer à la justice, outre ceux qui ont été punis?

— Aucun.

— Consentiriez-vous à déclarer qui vous a donné asile pendant six mois? Nous avons tout lieu de croire à une complicité. Ces obligeances entourées de précautions se font payer d'ordinaire.

— Je n'ai rien à ajouter, monsieur le magistrat, et je suis prêt à subir ma peine.

— Pendant que vous couriez après la fortune par des routes sombres et détournées, la fortune venait à vous. Un de vos oncles mourait en Auvergne en vous laissant une part de succession capable d'assurer à jamais votre indépendance et votre honorabilité. Les lettres qui vous étaient adressées étaient déposées au parquet; nous savions l'adresse de votre notaire à Paris. L'honorable premier clerc nous a prêté un concours intelligent. Cette fois vous êtes bien dans nos mains, et des aveux complets peuvent seuls vous mériter quelque indulgence. Je vous le répète, dans votre intérêt, bien entendu, la vérité seule peut vous épargner l'expatriation. Réfléchissez.

— Mes réflexions sont faites depuis longtemps. La justice a prononcé, j'appartiens à la justice, qu'elle fasse de moi ce qu'elle voudra et que mon sort s'accomplisse !

Cet homme bienveillant d'aspect pâlit tout d'un coup devant ma résistance. Il se leva brusquement de son fauteuil, avec un geste menaçant :

— Gendarmes, emmenez le prisonnier ! dit-il les lèvres frémissantes.

On exécuta ses ordres en les accompagnant

de quelques bourrades qu'il n'avait point prescrites.

Avant de dépasser le seuil de la porte, je me retournai. Cette physionomie austère dont je venais de troubler la sérénité avait déjà repris son calme habituel.

Un mois plus tard on me dirigeait sur Brest avec trente compagnons qui n'engendraient point la mélancolie. A Brest, nous attendîmes un autre mois l'aviso qui devait nous transporter à Cayenne.

XV

LE PÉNITENCIER

Me voici donc condamné à cinq ans de travaux forcés, sous le nom de Surypère, que je ne devais plus quitter.

En arrivant à bord du *Cyclope*, entre deux haies de gendarmerie, on nous fit passer sur l'arrière, et le steamer se mit en marche.

Le *Cyclope* était précédemment un steamer marchand; on lui avait percé des sabords et on l'avait garni de huit canons. Sur le pont primitif était établie une dunette de bout en bout, et, à vrai dire, sa batterie était le pont véritable.

Une double rangée de cellules renfermait les transportés; chacun avait sa cage. Deux sentinelles se promenaient à chaque bout de ce corridor, et nous passaient en revue chaque fois qu'on les relevait de faction.

La traversée fut heureuse, et nous entrâmes enfin dans le fleuve Maroni.

Les aigrettes, les perroquets, les aras voltigent devant nous en poussant des cris effrayés. Le cassique, un merle bavard de ces parages, nous siffle au passage toutes sortes de turlutaines; des singes nous jouent la pantomime, pendant que des écureuils font de la gymnastique transcendante.

En résumé, cette vie sur un terrain vierge et au grand air, à laquelle nous étions appelés, nous semblait préférable à celle du bagne national. Mes compagnons se livraient à des débauches de manioc et de tortues que les marins nous rapportaient par douzaines à chaque halte du bâtiment.

Ce fut au village des Hattes, situé à l'embouchure de la rivière, que l'on stoppa pour la première fois : un pays de pâturages qui deviendra très-productif lorsque le drainage l'aura transformé, ce qui ne saura tarder, car plusieurs centaines de transportés sont employés aux travaux de desséchement et d'irrigation.

Des Hattes à Saint-Laurent, où le capitaine avait ordre de nous déposer, on compte vingt milles maritimes. Toujours la même richesse de

végétation, cris des bêtes, ironie des singes, turbulences des écureuils. Nous approchions de la station expiatoire.

On nous fit ranger sur le pont, et un enseigne commença l'appel des noms. La triste compagnie était au complet. Avant de nous livrer aux autorités locales, le commandant, qui n'était point un ogre, malgré ses apparences ébouriffées, nous fit verser une tournée de rhum et nous encouragea au repentir et au travail. Il finit en nous faisant espérer que nous reverrions la France. Il était ému, ce brave officier, et les plus coriaces de nous autres sentaient eux-mêmes quelque chose qui leur remuait en dedans.

Dix minutes après, nous étions tassés dans un canot sous la surveillance des plus vieux grognards du bâtiment. Notre arrivée avait été signalée par le canon. Un détachement nous attendait sur la jetée.

— Par file, en avant, marche!

Nous sommes au pénitencier.

Ce n'était pas absolument princier, l'installation qu'on nous offrit là. Mais enfin on faisait de son mieux, et les employés nous épargnaient surtout la grossièreté de langage et de façons

qui rend si poignant le séjour des bagnes. Un gardien-chef nous renseigna sur les travaux qui nous attendaient, et nous prêcha le courage et l'obéissance aux supérieurs, — et pour le jour d'arrivée on nous donna congé.

Le lendemain, inspection du directeur à la première heure du matin, encore quelques bonnes paroles, et l'on nous questionne sur les professions que nous exercions avant la condamnation. Celui-là était charpentier, on l'envoie débiter du bois dans la forêt. Cet autre est un ancien soldat de l'armée de saint Crépin, il battra la semelle pour ses compagnons d'infortune. Celui qui donna le plus de tablature fut un ancien professeur de piano : on l'éleva au grade de laveur d'écuelles, parce qu'il n'avait pas les épaules assez solides pour travailler à l'abattage des forêts. Moi, j'eus les honneurs de la séance, en ma qualité de maçon. Tout était à construire ou du moins à solidifier, à ressouder, à recrépir,

Une heure plus tard, j'étais à la besogne, et, ma fois, j'y allais de bon cœur. Le travail n'a rien d'absolument répugnant dans les pénitenciers de Cayenne : la surveillance y est sérieusement exercée, comme de juste, mais sans bru-

talités inutiles, sans paroles blessantes. C'est une liberté relative.

Les transportés se divisent en deux classes sociales : ils ont leur aristocratie, aristocratie bien gagnée! c'est celle de la persévérance dans l'honnêteté, les bonnes mœurs et le bon exemple. C'est l'aristocratie du champ de bataille, car c'est un combat de toutes les minutes contre la nature tempétueuse et révoltée que le moindre établissement à fonder à Cayenne.

Lorsque, pendant une année au moins, — quelquefois deux, trois ou quatre, — un de ces malheureux a fait preuve de courage au travail et de douceur vis-à-vis de tout le monde, lorsqu'enfin cette conviction peut s'imposer à l'esprit des administrateurs, que l'être flétri peut redevenir un homme utile et un homme libre, on lui accorde une concession.

La concession peut s'obtenir aux environs mêmes du siége de la colonie ou plus loin dans la campagne, selon que le postulant est artisan ou cultivateur. C'est ainsi que la ville de Saint-Laurent se fonde petit à petit et que sa banlieue se prépare.

Mon rêve, vous l'avez deviné, c'était la concession.

Avoir une maisonnette à soi! Avec quel cœur je l'aurais bâtie pierre à pierre! Un jardinet, où les fleurs et les fruits qui poussent sont à vous; un toit qui vous connaît, qui vous protége, qui vous aime! N'est-ce pas, en petit ou en grand, le but final de l'activité humaine?

Mais nous sommes bien loin de la réalisation de ces beaux projets!

La première année se passa sans trop de souffrance et de regrets. Je ne songeais pas à la terre natale. Est-ce que les pauvres gens ont une patrie? Parfois, quand le soleil tombait et que les mâts des vaisseaux s'effilaient sur le ciel transparent, il m'arrivait bien de songer aux deux flèches élancées de notre cathédrale du pays chartrain; mais le travail auquel je me livrais avec emportement apaisait bien vite ces remous de la pensée. J'avais perfectionné mes études; — le directeur nous prêtait obligeamment quelques livres à notre portée; — le maçon s'était doublé d'un charpentier, et dans les cas d'urgence il se triplait d'un serrurier; nécessité n'a pas de loi.

Au fond, j'étais presque libre. J'allais et venais où mes travaux très-variés m'appelaient, sans être l'objet d'aucune surveillance.

Un matin même, l'économe m'apprit que j'étais presque riche.

Qui fut bien étonné? Ce fut moi, je vous l'atteste.

Voici comment j'étais devenu capitaliste à mon insu :

En dehors du travail que les transportés doivent à l'État, il leur est accordé deux heures de repos dans la journée, dont ils disposent à leur gré.

S'il leur convient de s'occuper au lieu de dormir pendant ce temps, le produit de leur travail leur est intégralement acquis.

Moi, je n'y songeais même pas.

J'avais employé mes moments de repos à confectionner des loquets de bois pour les portes qui ne fermaient pas; j'avais même installé des cadrans solaires sur deux ou trois maisonnettes, en m'aidant des renseignements puisés dans les volumes de notre excellent directeur? Qu'est-ce encore? J'avais organisé des tuyaux mobiles qui tournaient au vent et empêchaient les cheminées de fumer les jours de bourrasques, sans compter des moulins qui faisaient la joie des petits enfants.

Que m'importait d'ailleurs cette *masse* ines-

pérée. Je ne pouvais l'appliquer à rien qui me fût personnel. J'eus bien l'envie de l'envoyer à mon pauvre Saturnin; mais le temps, mais les naufrages? Et puis, quelle sécurité qu'il n'eût pas changé d'adresse et de chantier?

A la fin du premier trimestre de ma seconde année, je fus mandé chez le directeur.

— Pierre, me dit-il, voilà quinze mois que je tiens bonne note de votre conduite exemplaire. Je suis content de vous et j'ai sollicité votre grâce. Mais les formalités des ministères sont longues, et je ne suis pas là-bas, mon ami. Que puis-je faire pour alléger votre dure position?

— Ah! monsieur, monsieur! que Dieu vous bénissé. Je ne veux rien qu'une petite maisonnette à moi... Si vous saviez comme je la ferais belle et coquette!

Et je me traînais à genoux.

Il me releva doucement.

— Bien difficile, ce que vous me demandez, mon pauvre Pierre. Il nous faut des groupes de vingt individus pour autoriser de nouvelles installations de villages... et je ne sache pas dix-neuf autres gaillards dans la corporation qui suivent votre exemple. Nous allons voir pourtant...

Il sonna.

Un employé parut.

— Y a-t-il des décès, cette nuit, parmi les concessionnaires?

— A la minute même, monsieur le directeur, on m'apporte à signer l'extrait mortuaire de Louis Faucheux; les fièvres l'ont emporté en une nuit.

Il me désigna à l'employé :

— Conduisez Surypère à la maison de Louis Faucheux. Vous jetterez un coup d'œil et vous me rendrez compte de ce qui peut manquer au mobilier. Je continuerai à veiller sur vous, Pierre; continuez à redevenir un honnête homme.

Je restais là, inerte, confondu, incapable de mettre un pied devant l'autre, inondé de joie intérieure. L'employé me fit signe de le suivre et me conduisit dans ma propriété.

Ma propriété!

Chez moi! J'étais chez moi!

C'était une chétive bicoque qui me parut un palais. La construction s'étayait sur quatre bases en maçonnerie formant portes ouvertes à tous les vents, et qui distançaient de plus d'un mètre l'habitation du sol humide. On entrait dans la

maison par un escalier à claire-voie. Deux pièces bien éclairées et séparées par une cloison en treillis de bois des îles : à l'extérieur, dans un angle de la cour, une cuisine : les enrichis se construisent des étables à leurs frais! Chacune de ces propriétés, éloignées d'une distance de cinquante mètres l'une de l'autre, a pour domaine un champ de cent mètres de large sur deux cents mètres de profondeur. Selon l'activité des détenteurs, le champ devient petite ferme, ou jardin, ou jardin et ferme simultanément. Certaines habitations prenaient même des airs combinés de parterre et de jardin anglais. On devinait la présence d'une femme dans celles-là.

L'administration encourage le mariage entre les condamnés des deux sexes. Les femmes transportées restent sous la surveillance des dames d'un couvent voisin qui s'appelle Notre-Dame-de-Chartres, jusqu'au jour où le mariage les émancipe. Il est d'ailleurs loisible aux pensionnaires du pénitencier de se pourvoir au dehors s'ils trouvent occasion. Le cas se présente rarement.

En moins de quinze jours, j'avais métamorphosé cette espèce de grange. Les meubles de

mon prédécesseur m'étaient abandonnés, sur estimation d'experts, pour une somme insignifiante. Je nettoyai, je rabotai, je changeai bien vite ce nid d'araignées et de scorpions en un petit paradis. Mes fenêtres, protégées en dehors par des toiles à voiles, bouchèrent le chemin à la guêpe et à la mouche omnivore. Je visitai en détail les fondations qui servent de refuge à la yule, aux charançons, aux scolopendres et quelquefois à l'araignée-crabe. Je me sentais heureux... heureux? oui, mais avec ce vide dans l'âme qui suit partout l'homme qui vit seul.

Ce qui redoublait ma tristesse, c'est que les jours de fête et de repos les gamins des alentours faisaient irruption dans ma cour. Il fallait leur fabriquer des sifflets avec des branches en séve et des serpents de paroisse avec des tuyaux d'oignons montés en graine. Mes moulins à vent surtout m'avaient rendu populaire chez ce petit monde.

L'idée me vint d'adopter un de ces jeunes vagabonds. J'avais jeté mon dévolu sur un blondin de trois ans tout frisé d'or. La mère, une forte Cauchoise, avait en six ans de séjour donné six citoyens à la patrie, et c'était lourde charge pour le pauvre ménage, car le gouver-

nement mesure économiquement la ration des colons de l'avenir. Je fis mes offres certain dimanche aux parents réunis.

Le père hochait la tête sans répondre.

Pour la Normande, quand elle eut compris le but de ma visite, elle se campa le poing sur les hanches et m'apostropha dans les tons aigus du langage de Vire :

— C'est cela! on prendra la peine de porter cela neuf mois pour vous les donner? Venez-y voir!

Un fait à noter, c'est que la plupart de ces femmes ont été condamnées pour infanticide, ce qui n'empêche pas l'instinct maternel de se réveiller avec toutes ses énergies et toutes ses vaillances aussitôt que ces malheureuses se sentent appuyées par la légalité.

C'est par de semblables alliances de condamnés que les Anglais ont fondé leur riche colonie de Sidney. A l'heure présente, dans cette ville qui rivalise pour le luxe et la magnificence avec les plus grandes capitales de l'Europe, les fonctions publiques, la banque, l'administration, la magistrature sont dans les mains des petits-fils de Botany-Bay.

Je mâchonnais en mon for intérieur toutes

ces réflexions et bien d'autres, mais les réflexions ne peuplent pas la solitude ou la peuplent mal.

L'entretien de mon jardin et l'amour que j'y dépensai calma pour quelques mois mon appétit de paternité. C'était plaisir sans cesse nouveau pour moi d'assister aux escalades de mes barbadines par les treilles, et de voir le maïs changer ses tons verts en tons fauves. Les giromons ventrus rampaient sur le sol, et le manioc — ce froment du pays — donnait les plus belles espérances.

Le manioc est un capricieux qu'il ne suffit pas de recueillir et d'engranger comme le blé de notre Beauce. Il est à la fois l'aliment le plus substantiel et le poison le plus violent. Il faut séparer habilement et soigneusement les parties vénéneuses des parties nutritives. Bien que le procédé soit des plus simples, encore fallait-il préparer mes graines de latanier pour comprimer mes racines râpées et me précautionner de plaques de métal pour obtenir mon gluten.

L'hiver s'annonçait mal. Les vents du nord soufflaient à dérâper les palmistes. On parlait de naufrages sur l'Oyapock.

Le soir on se réunissait dans les cabanes;

chacun apportait son travail et sa lumière, comme dans les veillées de province, et l'on causait.

Nous étions sept ou huit chez Hermann, le Vosgien prolifique dont j'avais voulu adopter le dernier blondin, et l'on causait de la mauvaise saison. Les dernières nouvelles de Cayenne n'étaient point rassurantes, Hermann le tenait du propre cocher de M. le gouverneur, lequel le tenait des journaux de son maître, peut-être bien aussi de ses lettres.

Les femmes levaient les bras au ciel : les petits enfants se pelotonnaient de peur jusque dans les cendres du foyer. On baissait la voix comme dans les calamités publiques.

Le vent gémissait au dehors.

Brusquement, un infirmier de la maison centrale, — ils venaient de temps en temps fumer leur pipe au coin du feu chez les concessionnaires bien notés, — l'infirmier Raulin en personne, je me souviens de son nom, entre sans frapper :

— Du grabuge! mes enfants, du grabuge! dit-il en s'essuyant le front.

Vingt questions à la fois :

— Ah! mon Dieu! quoi? qu'est-ce? qu'arrive-t-il?

— Mauvaises nouvelles! mes enfants, mauvaises nouvelles!

— Mais dites donc! criaient les femmes.

— Laissez-moi souffler. Là, j'y suis. — Eh bien, il arrive que le bâtiment *le Jean-Bart* qui nous était signalé avant-hier avec une cargaison...

Il s'arrêta et porta la main à ses grosses lèvres rouges.

— Voyons, achevez!...

— Ah! de la concurrence qui vous menaçait, mesdames! mais il y a trêve. Une cargaison de soixante-dix femmes, là, vous voilà renseignées! — *Le Jean-Bart* donc n'a pu dépasser les îles du Salut, et tout porte à croire qu'il a subi de fortes avaries. M. le directeur a reçu dépêches sur dépêches et paraît dans tous ses états.

— Pauvres créatures! dirent les hommes.

Le côté féminin garda le silence.

— Mais enfin, rien de plus précis? demandai-je. A-t-on pu descendre les passagères, au moins?

— Rien d'affirmatif à ce sujet.

L'infirmier s'assit au coin de la cheminée, et

la conversation ne tarda pas à dévoyer. La tristesse de la saison portait aux histoires lugubres. On en raconta, particulièrement celle du nègre Dehimbo, dont l'exécution approchait.

Pendant près de deux années consécutives, il avait terrifié, par ses meurtres et ses déprédations, les populations rurales des environs de Cayenne, et même tenu en échec toute la police de la ville. Le récit de ses aventures tournait à la légende : on le représentait ubiquiste, invisible, insaisissable, velu comme un taureau et nu jusqu'à la ceinture. Les communications entre la ville et les campagnes étaient interrompues; plus de fruits, ni de légumes au marché. Cayenne allait périr d'inanition par la volonté d'un nègre.

Ce monstre, que toute une armée de police n'avait pu dépister, se laissa prendre comme un renard dans un poulailler. Un matin qu'il dévalisait une habitation isolée, deux domestiques de sa race l'aperçoivent. L'un d'eux lui tire un coup de fusil. Il tombe, se redresse, court sur l'ennemi à coups de sabre. — Mais le camarade l'étourdit d'un coup de crosse en plein crâne. Le bandit est terrassé, lié et livré à la justice.

A la fin des débats, qui révélèrent d'effroyables combinaisons d'atrocité, le président, qui cherchait en vain une excuse à ce sauvage, lui demanda :

— Quelle est la loi de votre pays? Celui qui vole et qui tue, qu'en fait-on?

— On le tue! repartit le nègre en grinçant des dents.

Effectivement, Dehimbo fut exécuté au mois de janvier 1862.

D'autres racontaient leurs combats avec des tigres au milieu des forêts inexplorées, leurs rencontres avec des serpents, leurs pêches aux caïmans; toute une série d'aventures à faire peur aux enfants. Heureusement, les enfants dormaient, et toute la compagnie semblait prendre plaisir à ces terreurs-là.

Moi, je fus de l'avis des enfants, et j'allai me coucher. Mais toute la nuit mon imagination surexcitée m'emporta sur l'immense Atlantique. J'étais sur une petite barque qui tourbillonnait sur les vagues. Je m'approchais du navire *Jean-Bart* que je voyais échoué dans mon rêve, et je sauvais les soixante-dix femmes, toutes, l'une après l'autre, avec ma coquille de noix.

Le matin, au réveil, je pensai que *le Jean-*

Bart pourrait sans doute aborder bientôt, et que, s'il y avait dans le nombre une transportée à mon goût, on ne me refuserait peut-être pas sa main...

XVI

RETOUR A LA MAISONNETTE

A cet endroit du récit, un domestique entra. Surypère interrompit sa confession.

— Qu'est-ce? demanda Trelauney.

— Mylord, c'est cette paysanne que vous avez envoyé chercher...

Trelauney se leva, en proie à une vive émotion.

— Madeleine! ma seconde mère! murmura-t-il.

Et se tournant vers Surypère :

— Repose-toi, lui dit-il, je te demanderai demain la suite de ton récit.

Madeleine attendait, assise sur une chaise dans la salle à manger. La pauvre femme avait bien vieilli.

Ses cheveux entièrement blancs, ses rides

profondes, son regard plein de douleur, son attitude entière disaient tout ce qu'elle avait dû souffrir.

En apercevant Trelauney, elle se leva.

— On est venu me chercher de votre part, monsieur, et comme votre domestique m'a dit qu'il s'agissait d'une jeune fille que j'ai vainement cherchée depuis plusieurs mois, je suis accourue aussitôt. Avez-vous de ses nouvelles, monsieur? Elle se nomme Louise.

— Oui, madame, répondit Trelauney; mais avant de vous mettre en présence de la jeune fille que vous avez pleurée...

Madeleine joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— En sa présence! s'écria-t-elle. Louise est donc ici?

— Elle n'est pas loin... mais vous ne pouvez la voir encore.

— Oh! monsieur, le plus tôt possible, je vous en prie.

Des larmes abondantes sillonnèrent le visage de la vieille femme.

— Écoutez-moi, madame, dit avec douceur Trelauney. Je puis vous rendre Louise, mais je ne puis vous la rendre tout entière. Son âme

est enveloppée de nuages, sa raison est obscurcie...

Madeleine étendit les bras :

— Je la ramènerai à la maisonnette, dit-elle; peut-être, au milieu des arbres qui l'ont vue grandir, entourée de mes soins, reviendra-t-elle à elle-même.

En se mettant à genoux, le soir, devant le petit crucifix d'ivoire que je lui avais acheté lors de sa première communion, elle retrouvera ses prières d'autrefois, et, quand on prie, monsieur, il descend du ciel quelque chose qui nous éclaire... Ce brouillard se dissipera... et je retrouverai mon enfant...

Trelauney prit la main de Madeleine et la serra vivement.

Alors la vieille femme leva les yeux sur lui.

Elle contempla longuement cet étranger aux cheveux ras, aux favoris blonds, au visage pâle...

Et elle s'écria :

— C'est toi, Jean!

Trelauney mit un doigt sur ses lèvres.

— Silence! lui dit-il.

Et, la prenant dans ses bras, il embrassa Madeleine avec effusion.

Mais celle-ci, après s'être laissée aller à ce premier mouvement, se dégagea tout à coup :

— Pourquoi ce déguisement? demanda-t-elle. Quel drame joues-tu donc? Comment es-tu riche? Tu peux te montrer dans le pays puisque les messieurs de Villepont, craignant le scandale, n'ont pas déposé de plainte contre toi? Je veux savoir tout cela, entends-tu, Jean?

— Mère, répondit celui-ci, je vous dirai tout, un jour qui n'est pas loin, je l'espère... Si j'avais un crime ou une faute à me reprocher, vous savez que je ne vous mentirais pas. Eh bien! croyez-moi, vous pouvez me serrer sur votre cœur...

Il y eut un instant de silence.

— Je te crois, reprit enfin Madeleine, je veux te croire... Tu ne seras jamais le complice de ceux qui ont tué mon pauvre Pierre...

— Je sais, reprit Trelauney, qu'il y a sur ma naissance un mystère de sang...

— A ton tour, tais-toi! dit Madeleine épouvantée. Ces hommes sont partout...

Trelauney ouvrit une porte.

— Venez voir Louise...

A l'étage supérieur, Louise dormait...

Sa respiration était saccadée; de temps à

autre, une expression de terreur passait sur ses traits...

Madeleine s'agenouilla au pied du lit : l'émotion brisait ce pauvre cœur.

Puis elle se leva, et, se penchant au-dessus du lit, elle posa ses lèvres sur le front de la pauvre folle.

— Il faut la transporter chez vous, dit Jean. Quatre hommes attendent à la porte avec une civière garnie de rideaux. Demain, Louise se réveillera dans sa petite chambre de la maisonnette, et vous serez à ses côtés...

— Mais comment la transporter sans interrompre son sommeil?

Jean prit un flacon sur la cheminée, et imbiba une éponge du liquide qu'il contenait.

— Faites-lui respirer ceci de minute en minute pendant le trajet.

C'eût été un curieux tableau que celui de ces hommes traversant la forêt et portant sur leurs épaules ce précieux fardeau.

Madeleine cheminait à côté de la civière, et un domestique du château marchait devant avec une lanterne.

De distance en distance, le cortége s'arrêtait pour se reposer, et Madeleine approchait des

lèvres de Louise l'éponge imbibée de chloroforme.

Une heure après, la jeune fille, toujours endormie, était couchée dans la chambre où s'étaient écoulés ses jeunes ans.

Tandis que s'accomplissait ce trajet, Trelauney et le Magyar étaient assis dans un petit salon du château.

Sur un guéridon, une théière et deux tasses, une coupe chargée de cigares étaient les seuls accessoires de la scène.

— Voici, disait Trelauney, les dernières notes que j'ai reçues...

« L'enfant enlevé par le poëte et la chiffonnière, d'après les ordres de M. Raoul de Villepont... ordre que M. Combalou s'était chargé de faire exécuter, l'enfant de Louise Deslions enfin, doit être resté au cloître Saint-Jean-de-Latran... C'est la chiffonnière qui garde ce petit être... »

— Comment se nomme cette femme?

— La mère l'Helvétie.

Le Magyar se retourna vivement.

— L'Helvétie! mais c'est ainsi que j'ai entendu nommer la malheureuse dont l'enfant a été assassiné par Robert Kodom.

— Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, dit Trelauney. C'est sans doute l'homme d'affaires Combalou qui avait été chargé de la première négociation... Après avoir pris un enfant à cette femme, il lui en a rendu un autre.

— Quand irons-nous retirer de ses griffes le pauvre petit être qui paye la dette d'un autre?

— Dès demain, répondit Trelauney. Surypère ne me sera pas inutile dans mes recherches... Je pense qu'il sera rétabli, et nous passerons la nuit au cloître Saint-Jean-de-Latran.

— Que deviennent les Villepont?

Trelauney sourit :

— M. de Villepont, dit-il, sera déclaré en faillite à la fin de la semaine.

Le Magyar sembla méditer...

— Quand viendra mon tour? demanda-t-il enfin.

— Mon ami, répondit Trelauney, je vous donne ma parole que, dans trois mois, j'aurai remis Wanda entre vos mains...

XVII

MARTINE FERRAND

... Au petit jour, Trelauney se retrouvait au chevet de Surypère.

La nuit avait été bonne, et il put continuer le récit de ses malheurs...

— L'île de Cayenne est soumise, — particulièrement pendant les premiers mois de l'hiver, — à la température la plus variable et la plus désordonnée qu'il soit possible d'imaginer. Toute la colonie s'était couchée dans des transes mortelles ; le vent mugissait au dehors ; on entendait à travers les rafales les notes aiguës du *quinquin*, espèce de vanneau dont le nom imitatif rend par à peu près le cri sinistre ; les grands arbres qui bordent le fleuve avaient des lamentations à glacer le sang, puis tous ces tumultes se confondaient en des craquements

épouvantables. Les fiers palmistes, après avoir tenu tête à la bourrasque, se brisaient d'un coup sec, subit, inattendu.

Quand je me levai, le ciel était calme et d'un bleu translucide. Les insectes volaient au soleil. Plus un nuage à l'horizon.

Du bâtiment en péril, pas de nouvelles encore. J'avais décidé d'employer ma journée dans la forêt. Il me manquait un hangar, et cette rude besogne de l'abattage, qui prend toutes les forces, me donnait l'espoir que mon sang et ma tête finiraient par se calmer. Ce n'est pas chose prévue et réglementée, comme dans nos forêts de l'État, de jeter un arbre par terre.

Il faut tailler à coups de hache à travers ces obstacles et recommencer vingt fois avant d'arriver à un tronc droit, ferme et franc qui se puisse utiliser pour la charpente.

Les insectes venimeux vous bourdonnent aux oreilles; des bataillons compactes de maringouins, un ennemi incessant, insaisissable et presque imperceptible, vous assaillent sans trêve ni répit.

Des armées de fourmis jonchent le sol. On les appelle *fourmis de feu*, car leur venin brûle

comme un fer rouge à l'instant de la morsure. J'ai dit des armées, c'est qu'en effet ces voraces s'avancent en ordre régulier, on sent que les envahisseurs obéissent à une discipline et qu'ils sont dirigés par un général très-compétent à grouper ses régiments pour l'assaut.

Il faut encore se garer du scorpion, qui gîte dans les troncs d'arbres; il n'est point agressif, mais il donne son coup de lancette lorsqu'on le dérange. Ce n'est pas lui qui commence, seulement il est prudent de le laisser en paix.

Le plus horrible de tous ces insectes repoussants est une araignée qui arrive à des proportions de géant. On l'appelle l'araignée-crabe. J'en ai tué plusieurs dont le ventre noirâtre et poilu dépassait en grosseur l'ovale d'un œuf de dinde. Ce monstre fait sa toile comme nos araignées de jardin, — en proportions comparativement plus restreintes, mais nouée et tissée comme un véritable filet de pêche et résistant sans peine aux efforts des victimes de la plus grande taille. — Je ne vous parlerai pas aujourd'hui des jaguars et des serpents, n'en ayant pas encore vu jusqu'alors.

J'eus quelque bonheur, dès mon entrée en

forêt. Quatre grands palétuviers, francs de jet et dans toute leur vigueur, se présentèrent comme d'eux-mêmes à mes coups de hache. Des cassiques répétaient aux alentours l'air que je sifflais pour m'encourager au travail; l'oiseau-mouche et le colibri fendaient le feuillage avec des éclairs de pierres précieuses et des vivacités d'écureuils ailés.

J'ébranchai soigneusement mes arbres pour faciliter l'extraction à travers le pêle-mêle des ronces et des plantes grimpantes; enfin je les amenai, à bras tendus, jusqu'au bord du sentier, et je vous garantis que je respirai joyeusement.

J'avais un bon quart de lieue à faire pour regagner ma maisonnette, et je n'étais pas au bout de mes peines.

Je liai mes palétuviers par une forte corde que je m'attachai aux épaules, et je me mis à tirer à travers les terres marécageuses qui fonçaient sous les pieds. Enfin il fallait bien donner son coup d'épaule. Je le donnai de mon mieux. La morale était d'arriver, j'arrivai.

La petite bourgade était en allégresse. Nous allions avoir des nouvelles du pays. Le bâtiment avait repris la mer, sa présence était signalée

dans le Maroni. On allait donc parler de la France!

Les questions se croisaient, et je dois déclarer que les hommes ne se montraient pas moins bavards que les femmes.

— On les attend! c'était l'exclamation générale.

— Quand cela?

— Ce soir...

— Non, demain seulement.

— Ce soir, vous dis-je, et j'en suis bien sûr; c'est une sœur du pénitencier des femmes qui m'a donné l'ordre de préparer des civières pour les bagages.

— Ah! s'il en est ainsi!

Et les conversations continuaient, contradictoires, turbulentes et joyeuses au fond. On se figurait que ces malheureuses nous apportaient un peu d'air de la patrie dans leurs jupes.

Je me sentais exténué. J'avais besoin de donner mon coup de dents. Je n'avais pas mangé depuis le matin. J'arc-boutai l'épaule par un dernier effort, et dans les cinq minutes qui suivirent, mes quatre palétuviers étaient étendus dans mon enclos au soleil levant qui fait la

bonne sécheresse des bois de construction.

J'avais les dents aiguisées par l'appétit et je me disposais à me mettre à table, lorsque le bruit du canon me fit relever en sursaut. Je courus jusqu'au rivage...

C'était le navire... il n'était plus qu'à cent mètres environ de Saint-Laurent. Toute la colonie accourait sur les bords du fleuve. Le directeur et les sœurs se groupèrent devant nous, et c'était un frémissement dans la foule qui trahissait autant de curiosité que d'émotion.

Le bâtiment nous faisait face. Stop !

Une à une, les pauvres créatures montèrent de la cale et jetèrent sur leur futur asile le morne coup d'œil de l'abattement apathique et bestial. Elles se rangeaient sur le pont comme des brebis dont on enlève les claies, attendant, résignées, passives. On jeta le pont mobile qui reliait le pont au quai, et le lugubre défilé commença.

La misère, la faim et l'habitude de la honte avaient déposé leurs traces sur presque toutes les physionomies. Des yeux morts, des fronts sans pensée, et ces terribles bras osseux et décharnés qui ressemblent plus à des emmanchements de gorille qu'à des membres humains, ajoutez les vêtements sordides traînés pendant

une longue traversée dans toutes les fanges de la cale... et vous conviendrez que ce n'était pas matière à griser les imaginations les plus altérées. Trois ou quatre pourtant avaient conservé quelques fraîcheurs de la jeunesse. Un sang lourd et violacé leur marbrait les joues par plaques, et les cheveux emmêlés avaient toute leur séve. Mais, sur toute la ligne, le même regard sans lueur et le même accablement d'attitude.

On croyait le bâtiment déchargé, et le capitaine avait remis les dossiers des déportées au directeur, qui commençait l'appel.

Au nom de Martine Ferrand, répété trois fois sans réponse et pour la quatrième fois glapi par le chœur de toutes les mégères, une forme humaine se détacha de derrière le grand mât, encombré de bagages, et vint lentement et gravement rejoindre le groupe des condamnées.

— Vous êtes bien Martine Ferrand? demanda le greffier qui lisait les noms.

Elle répondit par une inclinaison de tête.

— Est-ce qu'elle serait muette? demandaient les plaisants en se haussant, pour mieux voir, sur la pointe des pieds.

— Ce serait dommage, en vérité! pensai-je à part moi.

Martine Ferrand était, en effet, une admirable personne dans toute la force de l'âge. Pas un de ses traits, réguliers et mélancoliques, n'accusait la perversité ni l'habitude du vice. Les tempes, taillées largement, trahissaient seules les émotions intérieures de la femme par leur mobilité inquiète et fébrile. Elle avait sous le costume pénitentiaire une dignité d'attitude qui la distinguait absolument des natures triviales et grossières au milieu desquelles elle allait vivre désormais.

On entassait les colis sordides sur le quai, et chacun reconnaissait ses loques. Des mouchoirs troués et des tabliers graisseux faisaient, en général, l'office de malles et de sacs de voyage. Les harpies se disputaient leur proie respective, et ce fut long.

Martine demeurait droite et fixe comme une statue, sans prêter la moindre attention aux propos interminables de ses voisines.

Quand chacune des belligérantes eut trié son butin, et que le champ de bataille fut resté libre, elle chercha du regard son petit bagage, que les mégères avaient fortement disloqué dans le premier feu de la lutte. Une chemise traînait dans la poussière, une paire de bas à dix

pas plus loin, les mouchoirs un peu partout.

Je m'élançai avec la pétulance d'un jeune homme. Je ramassai précieusement tous les objets épars, puis j'enveloppai le tout avec soin et, — dernière précaution bien méritoire ! — je raffermis mon modeste édifice au moyen d'une solide ficelle, comme j'avais la précaution d'en avoir toujours dans mes poches. C'était presque coquet, et je me sentais l'amour-propre de mon œuvre.

Elle me regardait... Ah ! qu'il était beau cet œil bleu ! J'avais vu des yeux bleus dans ma vie, mais de ce bleu profond et tendre, jamais ! Il n'y avait que l'œil bleu de Martine ! Un sourire discret et demi-honteux me paya de mon obligeance quand je lui tendis ses nippes.

— Voici qui sera mieux que dans la poussière, mademoiselle Martine Ferrand.

J'accentuai fortement ; je voulais qu'elle sût que je n'avais pas oublié son nom.

— Merci, monsieur...

Elle s'arrêta. J'achevai bravement :

— Surypère, pour vous servir.

— Alors mille remerciements, monsieur Surypère.

Ce n'était pas une voix, c'était une musique, et j'en avais plein les oreilles de ces quatre mots seulement. Telle fut ma première et très-honnête entrevue avec Martine Ferrand.

XVIII

UN MARIAGE A CAYENNE

J'eus beau me débattre, il fallut bien à la fin me rendre à l'évidence. J'avais le cœur pris. Toute la nuit, je rêvai de Martine. Je revoyais ses grands yeux bleus, sa bouche rose et bien dentée. Je revoyais tout, jusqu'à sa petite mèche rebelle qui s'ébouriffait de chaque côté de la nuque.

Le malheur est que l'amour ne pouvait pas aller du même train que partout ailleurs, dans notre colonie de Saint-Laurent. Je jouissais, pour mon compte, d'une liberté relative, mais la pauvre Martine ne devait pas sortir de son couvent : ses journées se passaient en exercices relgieux et en travaux de couture. Une fois, vers la fin du premier mois de son installation, je l'aperçus à travers la grille. Cette plante des

champs vivace et robuste encore à la descente du vaisseau, s'étiolait entre les quatre murs froids de l'hôpital.

Je me dis à part moi :

— Maître Pierre, il ne serait point chagrinant de passer sa vie à côté de cette fille-là, et je crois qu'elle s'en porterait mieux elle-même. Il faudrait voir à arranger ça.

Je ne demandais pas mieux que d'avancer la besogne, mais comment? Il était de toute nécessité d'avoir, avant tout, l'assentiment de Martine; or les sœurs de la communauté n'envoyaient point leurs pensionnaires promener au clair de la lune avec la jeunesse de l'endroit. On ne dansait point le dimanche, et pas moyen d'engager une liaison autrement que par signes, comme les singes de la forêt.

Encore eût-il fallu se rencontrer pour essayer de la pantomime.

Une idée m'illumina. Nous étions tenus d'aller à la messe, et parqués dans notre coin, à distance morale des recluses pendant l'office. Donc, pas un mot à échanger : la pantomime à distance ne saurait tout exprimer.

Les hommes n'avaient d'obligatoire que la grand'messe; toutefois, ceux qui s'étaient fait

remarquer par leur bonne conduite et leur assiduité au travail obtenaient facilement l'autorisation d'assister à tous les services religieux qui se succédaient le dimanche dans la chapelle : c'était matines, c'était laudes, c'était l'exposition du saint-sacrement, c'était les vêpres, c'était les cantiques. Comme les pétitionnaires de pareilles faveurs n'étaient pas nombreux, il était loisible de se placer à son gré. C'était bien inutile de déranger un surveillant pour trois ou quatre chrétiens animés d'un si beau zèle de piété. J'avais préparé mes plans pour la fête de Noël.

Dans la journée, je m'introduisis dans la chapelle. J'avais bien remarqué la place de Martine à la gauche d'un pilier; sa chaise était la dernière de la rangée. Je me précautionnai d'un petit banc très-bas que je plaçai discrètement de l'autre côté du pilier protecteur.

Pendant toute la messe de minuit, je me glissai à ma place de réserve sans éveiller la moindre attention, et je m'agenouillai en me dissimulant dans l'ombre.

La sonnette de l'enfant de chœur annonça le salut, et toutes les femmes se levèrent. Martine, en les imitant, m'aperçut, — car j'avançais la

tête avec intention. Elle fit un faux mouvement de surprise, porta les mains de côté pour retrouver son équilibre. Je n'avais que le bras à étendre pour la soutenir ; je n'y manquai point, et je trouvai même l'audace de porter à mes lèvres le poignet que j'avais saisi. Elle laissa sa main dans la mienne pendant tout le temps que ses compagnes demeuraient prosternées en adoration.

— Une minute, une seconde, le temps de dire deux mots sérieux, Martine ; il faut que je vous parle ce soir, lui dis-je au moment où la sonnette annonçait la fin de l'adoration.

Au milieu du tumulte des chaises remuées, elle put me répondre fermement et nettement :

— A la sortie, restez là.

L'office touchait à sa fin, et je n'eus pas longtemps à attendre la joie de sa présence. Des sœurs faisaient ranger leurs pénitentes, deux par deux, et sur un geste de la supérieure, toute la file se mit à marcher. J'échangeai un dernier regard avec Martine, et son coup d'œil résolu ne me laissait pas de doute qu'elle revînt. En effet, elle ne se fit pas attendre.

— Une minute, me dit-elle, une seule ! J'ai oublié mon livre de prières.

— Martine, je vous aime. Voulez-vous être ma femme?

Son regard voilé s'illumina d'un éclat soudain. Une voix acariâtre criait du porche :

— Eh bien ! et ce livre ?

Martine n'eut que le temps de me serrer la main avec une énergie d'homme.

J'avais compris. Cette pression de main était un engagement.

Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Dès le jour qui suivit notre entrevue à l'église, je demandai par lettre une audience à notre directeur, qui me reçut avec sa bienveillance ordinaire.

— Eh bien ! mon garçon, il s'agit donc d'affaires d'État, que nous avons mis la main à la plume? Voyons, est-ce que l'ambition vous prend ? Je parie que c'est une nouvelle concession que vous venez me demander?

— Une concession, en effet, monsieur le directeur, mais qui n'engagera personne, et qui n'exigera ni correspondances ni démarches. Je viens tout simplement vous demander votre consentement à mon mariage.

— Oh! tout simplement. Mais ce n'est pas aussi simple que vous imaginez, cela ! Il vous

faut d'abord un état civil très-bien établi et parfaitement authentique, la preuve que vous n'avez pas laissé de veuve dans quelque paroisse du pays natal. Ah! *simplement;* c'est bientôt dit! Toutefois, nous allons voir.

Il sonna. Un domestique parut.

— Demandez au secrétariat le dossier de Surypère. Faites vite.

L'excellent homme continua avec une gaieté à la fois narquoise et communicative :

— Vous savez que les pensionnaires de notre couvent ont toutes plus ou moins leur petit péché. Il faut plus qu'un péché mignon pour que la justice leur impose une traversée aussi pénible...

Le domestique revenait avec un cahier volumineux à la main. Après lecture :

— Je ne vois rien qui fasse obstacle de votre côté, me dit le directeur en se levant. Tous les détails intéressants pour l'acte auquel vous vous disposez, je les ai là, sinon avec pièces régulières à l'appui, tout au moins à titre de renseignements qui dégagent ma responsabilité. D'ailleurs, depuis le temps que je suis témoin de vos efforts et de votre courage, j'ai su vous apprécier. Vous êtes libre de tout

engagement antérieur, votre affirmation me suffit.

— Je suis libre.

— C'est entendu. Maintenant, arrivons aux nom, prénoms et qualités de la fiancée.

— Elle s'appelle Martine Ferrand : elle est arrivée par le dernier convoi de femmes.

— Oui, je sais... une brune bien bâtie et sur le compte de laquelle je n'ai reçu que de bons rapports jusqu'à ce moment.

Il se dirigea une seconde fois vers la sonnette. Le valet accourut.

— Le dossier de Martine Ferrand ?

Le domestique ne fit qu'aller et revenir.

Le directeur se plaça devant son bureau en me faisant signe de m'asseoir. Il ouvrit le cahier et lut attentivement feuille à feuille. Par instants, ses doigts fripaient les pages par des mouvements nerveux et saccadés qui trahissaient une véritable agitation intérieure. Quand il eut achevé jusqu'à la dernière ligne, il resta pensif la tête dans ses mains. Puis se détournant brusquement de mon côté :

— Ce sera long, toutes ces négociations-là, fit-il en se résumant, très-long. Et puis, quelle mouche vous a piqué ce matin? Bien utile de

se marier ici, pour le peu de temps que vous avez à faire encore! Sans compter que j'ai demandé votre grâce...

— Mais j'aime cette femme, monsieur, je l'aime!

— Voilà parler.

Il s'assit devant moi, et me frappant fraternellement sur l'épaule, il me dit en me fixant :

— Notre rôle, à nous, chefs et maîtres absolus des établissements pénitentiaires, est doublé de délicatesses comme celui d'un confesseur. Le jugement rendu, le condamné ne nous doit rien de plus que la soumission à la peine prononcée. Les fautes ou les crimes qui ont exigé les sévères applications de la loi, il ne nous appartient point de les divulguer. Encore est-il que je me crois le droit et le devoir de vous répéter : « Ne vous mariez pas chez nous! »

Je sentais bien, à l'accent convaincu du directeur qu'il me disait toute sa pensée; mais l'amour invincible bouillonnait dans ma poitrine, et j'avais des révoltes à trouver un obstacle imprévu entre Martine et moi.

— Je me levai à mon tour :

— Eh! que voulez-vous que nous fassions,

nous autres, m'écriai-je, une fois que la loi nous a marqués au front ! Croyez-vous, en vérité, que les mères de famille du pays attendent tout exprès notre sortie de cet enfer de bagne pour le placement de leurs petites demoiselles ? Les existences flétries ne peuvent se relever qu'en s'étayant sur d'autres existences flétries. Deux faiblesses peuvent se combiner en une énergie. Et puis, monsieur, je vous l'ai dit : j'aime ! J'aime avec une tenacité, un aveuglement, si vous préférez, j'aime avec une ardeur qui me domine à ce point que, si vous me vouliez contraindre à écouter le récit de la faute de Martine, je sauterais par cette fenêtre pour ne pas entendre le premier mot. J'aime à ce point, — et j'en fais ici le serment devant vous, — que jamais de ma vie je n'adresserai une question sur le passé à celle qui aura consenti à lier son existence dégradée à mon existence misérable.

Mon interlocuteur, les yeux toujours fixés sur les miens, me laissa parler jusqu'au bout.

— J'ai compris, dit-il simplement. Il sera fait selon votre désir. Il m'est pénible de vous répéter que tous les renseignements préalables

prendront du temps. C'est affaire de six mois avec toute la célérité désirable.

— J'attendrai ! répondis-je résolûment.

Et je me dirigeai vers la porte.

— Eh bien ! au premier courrier, mon pauvre Pierre !

En me détournant au bout du corridor, j'aperçus le regard cordial et sympathique du directeur qui me suivait encore.

Les six mois de l'attente, lesquels en durèrent plus de neuf, par suite de je ne sais quelle avarie du courier, compteront parmi les plus douloureux que j'aie inscrits dans ma mémoire, laquelle n'est pas absolument peuplée de gaietés.

Les trois premiers surtout furent un épouvantable martyre.

Le courage m'abandonnait, et je sentais l'heure où mes forces allaient me trahir tout à fait. Le directeur vint à la maisonnette. A voir « son pauvre Pierre » étendu sur le grabat, insensible à toutes les consolations, inerte, abattu, il eut une bonne pensée, le cher homme !

— Mon ami, me dit-il, maintenant qu'il est entendu et bien arrêté que vous persistez dans vos projets, je vais vous chercher un reconfor-

tant. Vous me demandez formellement la main de Martine Ferrand ?

— Comme une grâce ! comme un bienfait ! comme une bénédiction ! comme le salut !

— Eh bien ! il faut la lui demander à elle-même. Les meilleures choses ont une fin, il faut bien qu'elles aient un commencement.

— Est-ce qu'il m'est permis de la voir seulement ?

— Voilà qui est de ma compétence. Tenez, faites un effort et prenez votre courage à deux mains, je vais vous présenter moi-même.

Je sautai à bas du lit, sans souci du respect que je devais à mon protecteur. En deux temps, j'étais habillé.

Il m'introduisit au parloir et fit mander Martine. Quand elle m'aperçut, elle pâlit affreusement, et je crus qu'elle allait s'évanouir. Moi, je ne me sentais plus vivre. Le directeur s'était discrètement retiré après la présentation.

Ce que nous dîmes, le sais-je ? Elle me tenait les mains dans les siennes, et je m'en sentais inondé de joie. La clef qui criait dans la serrure nous avertit qu'il était temps de nous séparer, mais la sœur qui venait prendre Martine nous donna avis que l'autorisation nous était

accordée de nous voir tous les dimanches.

Ce n'était guère, et pourtant c'était trop de bonheur à porter pour moi.

Enfin ! enfin ! enfin !

Il arriva, le paquebot damné !

Le directeur avait fait diligence selon sa promesse, et les pièces nécessaires au mariage étaient bien au complet.

Huit jours plus tard, nous étions unis.

En quatre tours de main, un coup de plumeau ici, un coup aux rideaux plus loin, Martine avait fait un paradis de ma cahute.

Nous voilà deux !

C'était une vigoureuse créature, aux yeux bleus remplis de douceur, avec un front bombé qui indiquait, à défaut d'intelligence, la ténacité dans l'idée fixe. Elle était née dans une bonne famille de vignerons, en Bourgogne. Tous ces détails, je ne les obtins que dans les premières effusions qui suivirent le mariage. Sa mère, autant que je le compris à ses explications nécessairement restrictives, résumait le type de la paysanne coquette, ambitieuse et volontaire. Elle aimait ses enfants, mais comme une propriété. Elle eût poursuivi à coups de fourche qui se fût permis de leur tirer l'oreille

en passant, mais cette protection vigilante et jalouse ne leur évitait point la fessée maternelle, les jours où ils rentraient au gîte les coudes percés.

De cette éducation à coups de claques et de caresses exagérées, Martine avait conservé tous les côtés craintifs de l'enfant avec des obstinations dolentes, quand une idée s'était une fois ancrée dans sa cervelle. Elle acceptait toutes les raisons qu'on lui présentait, mais avec son regard bienveillant et calme, elle n'en faisait qu'à sa tête. Point méchante, du reste, et vraiment courageuse.

Elle me témoigna des gratitudes exagérées de tout ce que j'avais fait pour elle ; elle partageait volontiers nos travaux, et maniait la bêche et le râteau avec la vaillance d'un homme. Mais, le soir, la journée finie, quand je m'approchais de la table commune et que je cherchais, les pieds dans les cendres, à me reposer par la pensée d'une meilleure existence à venir, elle secouait la tête sans désespoir comme sans enthousiasme et répondait uniformément :

— On est bien où l'on vit.

XIX

L'ENFANT

Nous vivions sans préoccupations et sans secousses.

Donc, elle était heureuse.

De sa jeunesse et de sa faute qui l'avait conduite au pénitencier, je n'avais jamais rien voulu demander. Toute ma tranquillité était sagement basée sur mon ignorance. Du reste, ses confidences ne dépassaient jamais les souvenirs du village natif. Je savais que, vu l'accroissement de sa famille, elle s'était vue contrainte d'entrer en condition à Dijon. Depuis lors, rien de plus. Elle n'ouvrait jamais la bouche de son séjour à la ville, et je ne suis point questionneur de nature. Je vous ai dit que je ne l'étais pas, en plus, par sagesse et pour la sécurité du ménage.

C'est toujours un coin béni que le coin de la famille! Toutefois, il manquait encore cette gaieté et cette bénédiction qui s'appelle l'enfant.

Moi, je ne doutais de rien.

J'avais déjà fabriqué la barcelonnette et trouvé son enclavement, à l'abri des rayons trop vifs du soleil, dans un angle de la chambre. Ces attentions, dont je l'eusse souhaitée émue, la laissaient indifférente et parfois comme effrayée.

Elle suivait tous mes mouvements de son regard limpide et bleu, mais sans m'encourager d'une bonne parole. Parfois son front proéminent se plissait, et si je m'inquiétais de la pensée qui la rendait songeuse, elle venait à moi et me disait de sa voix sonore :

— Ce n'est rien. Tu es bon, mon Pierre, et je t'aime.

Je me prenais à reclouer, rabotter, épousseter, balayer jusqu'à ce que les bras m'en tombassent.

Alors elle me tendait un petit verre d'esprit de manioc et m'embrassait avec des airs de me demander pardon.

Pardon! de quoi? pourquoi?

Je ne la poussais pas aux confidences, vous le savez.

Ce n'était pas tout que préparer le nid du chérubin attendu et tant désiré. Il fallait en faire un citoyen libre. A Cayenne, comme partout ailleurs, la fortune ne nuit point à la liberté. L'idée me prit de devenir riche.

Martine, à qui je confiais mes plans de spéculation, me répondit avec son éternel sourire :

— A quoi bon ?

Je sentais au fond de cette nature passive et pourtant opiniâtre je ne sais quelle plaie inguérissable. Souffrait-elle du passé? C'est à croire. L'avenir, en effet, n'avait rien que de rassurant pour nous. Je gagnais mes bonnes journées à travailler de mon état de maçon.

A deux lieues environ de Saint-Laurent, et non loin de l'Océan, l'administration m'avait consenti une location de deux hectares de terrain argileux, où je tentai la culture du coton, non sans succès.

J'avais de l'argent. Je ne demeurais plus indifférent à l'argent. L'argent dans la vie à deux représentait les aises et même un certain confortable. Nous étions meublés en acajou,



comme de vrais bourgeois! Seulement l'acajou était taillé à coups de serpe et manquait de vernis. Luxe inappréciable, auquel je n'aurais jamais songé tout seul; j'avais troqué une glace d'un marin contre une demi-douzaine de brocs d'eau-de-vie de manioc. Martine avait souri plus joyeusement ce jour-là.

Fut-ce l'effet du miroir, — qui sait? — un matin elle se réveilla toute envermillonnée de belles couleurs sur les deux joues, et m'attirant dans un coin, elle m'embrassa avec une effusion que je ne lui avais jamais vue.

Je pressentis un grand événement.

Elle se cachait la tête dans ma poitrine; je la lui pris entre mes deux mains et la lui redressai bien en face de moi pour lui rendre son baiser sur le front.

Tout à coup, elle devint pâle comme une morte, et je dus la soutenir pour la faire asseoir sur une chaise.

— Pierre, fit-elle avec effort...

Puis elle s'arrêta sans achever, la voix lui manquait.

— Remets-toi, Martine, et tu me feras plus tard cette grande confidence qui semble t'oppresser.

Elle se leva, et deux grosses larmes, — que je vois encore, — filtrèrent sous ses cils épais.

— Pierre, nous avons un enfant!

Et elle retomba sur son siége plus pâle qu'auparavant et comme inanimée.

La joie me remplissait tellement le cœur que j'oubliais le reste. J'eus envie de danser! Moi, père! J'allais donc enfin l'avoir, la toucher, la posséder, cette salutaire bénédiction d'un petit être qui fût à moi! — à moi tout seul! Non, à nous deux!

Martine demeurait toujours affaissée et les yeux éteints.

Je m'agenouillai à ses pieds, et, sans savoir au juste pourquoi, je me mis à pleurer sur ses mains.

Elle se redressa frémissante :

— Tu l'aimeras de toute ton âme et tu le défendras contre tous, n'est-ce pas?

— Peux-tu bien le demander, Martine?

Elle fixa dans ma direction un regard d'une intensité étrange :

— Dis : contre tous!

— Voyons, remets-toi; la joie te rend folle.

— Soit! mais dis : CONTRE TOUS!

Je dus obéir, et, mes yeux dans ses yeux à mon tour, je prononçai résolûment :

— Contre tous !

— C'est bien, dit-elle, je me sens forte à présent ! Déjeunons, mon Pierre ! et vite à la besogne ! qu'on lui gagne un beau baptême à ce petit garnement qui nous fait pleurer avant qu'on le connaisse. Maintenant, j'ai du courage, va, sois tranquille ! Et comment l'appellerons-nous ?

— Cécile, si c'est une fille.

— Et Martin, si c'est un garçon.

Elle battait des mains comme une gamine de douze ans qui vient d'avoir son premier prix et va partir en vacances.

Oh ! la bonne journée !

Elle s'appela Pierrette-Cécile, car Dieu me fit cette joie de me donner une fille. C'est bien plus délicat à dorloter une petite fille, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je vous dis donc là ? Quand j'entendis le premier cri de ce pauvre être chétif, je crus que j'allais pleurer. Chétif, non ! C'est qu'elle était grosse et forte au contraire et bien conformée, et des fossettes partout où nous avons des angles. Un chérubin, quoi !

La mère, alanguie et pâle comme une cire,

guettait toutes mes caresses sous l'ombre de ses grands cils baissés. Ah ! quelle reconnaissance et quel saint amour de la femme vous maîtrise et vous secoue la chair à ces heures-là !

Elle était d'une nature vigoureuse, de celles-là qui se dépensent entièrement dans l'œuvre de la maternité, mais qui se redressent avec des forces nouvelles pour élever le nouveau-né. Je ne lui voyais point les attendrissements profonds que je sentais au dedans de moi rien qu'à manier la petite créature. Mais elle avait des soins persévérants, une patience admirable, et je vous jure que c'était un groupe à faire tomber sur les deux genoux vos Parisiens gangrenés quand elle accrochait le poupon à son large sein veiné de bleu sombre, — de la couleur de ses yeux ! Toujours et partout ses yeux ! — C'était la persévérance et je ne sais quoi de viril dans l'exercice de ses fonctions maternelles qui me donnait des frissons et m'imposait une admiration respectueuse.

La semaine de l'accouchement touchait à peine à sa fin qu'elle était déjà debout et remuante comme si rien ne se fût passé.

Elle reçut la visite des sœurs hospitalières et du chapelain : il fut très-question du baptême. C'était trop juste qu'on fît une chrétienne de ma

fille. Je n'y songeais seulement pas. On ne saurait penser à tout dans le flot d'orgueil qui m'envahissait.

Pour un rien, j'eusse joué naïvement au naturel, sans même y penser, la comédie de nos voisins les nègres galibes à chaque fois que leur femme augmente la lignée.

Ils s'étendent dans l'unique lit de la hutte et poussent des gémissements à attendrir les rochers. La mère est déjà partie vers le fleuve, où elle lave à grande eau la nouvelle petite peau bise. Quand elle rentre, le chef de la communauté persiste à jeter ses gémissements aux échos. Si quelque étranger, ignorant de leurs lubies, survient, qui l'interroge, il répond avec des contorsions de damné :

— J'ai un enfant !

Nous voici bien loin du baptême, qui était la question dominante. Un sous-lieutenant de la garnison s'offrit pour parrain. Vous jugez de l'empressement qu'on mit à remercier cet officier complaisant. C'est le fond des bonnes actions humaines. Il faisait la cour à la fille d'un marchand de bois très-riche et très-considéré. La jeune fille n'était point insensible aux séductions de l'épaulette d'or.

Il est de bon ton à la Guyane d'aider les déportés à se relever dans leur propre estime : il n'est point rare que des millionnaires consentent à tenir l'enfant d'un couple de condamnés sur les fonds baptismaux. C'est une bonne note vis-à-vis de l'administration et un bon exemple à donner.

La petite personne fut donc enchantée de la proposition de l'élégant militaire. La mère rayonnait à voir la chaumière encombrée de si beau monde. On fut à l'église bien gravement et en bon ordre.

Le chapelain crut devoir, à la distinction des tenants, de risquer un bout de sermon. Pierrette, habillée comme une marquise, — sa marraine n'avait rien épargné! — ne paraissait pas se familiariser au latin de M. le curé ; elle accompagnait les exhortations du saint homme de cris perçants qui remplissaient la nef. Au moment du sel sur les lèvres, elle tira même la langue avec irrévérence.

Le parrain, de son côté, s'était précautionné de crus divers du Bordelais et de la Bourgogne. On dîna gaiement. Martine ne boudait point vis-à-vis des vins capiteux de son terroir ; moi, je trinquais avec tout le monde. Et tant et si fort

on trinqua que la demoiselle affirma que c'était une réjouissance bien douce à l'âme que le spectacle d'un baptême. A quoi le sous-lieutenant répondit par une politesse que je n'entendis pas et qui la fit rougir.

Il fallait bien se résoudre à se quitter, — mais la séparation n'eut lieu que sur des protestations d'amitié réciproques.

Je n'ai jamais revu de ma vie ni le parrain ni la marraine, et j'ignore s'ils ont profité des conseils bien sentis de notre digne chapelain.

Au petit jour, je m'éveillai le front cerclé et la tête lourde. Pierrette reposait d'un sommeil égal dans son berceau. Je la regardai longuement, longuement... Rien au monde n'a son éloquence comme ces chères petites bouches qui n'ont jamais parlé. Tout mon sang-froid me revint pendant cette contemplation.

La vie n'a plus de nuances arrêtées ni de dates qui fassent saillie dans ce bonheur régulier et continu.

XX

TERRIBLE RÉVÉLATION

Les mois s'écoulaient en embellissant l'enfant. Martine, levée la première et couchée la dernière, entretenait son petit royaume dans l'ordre, la propreté et l'économie. Aux premières risettes de la petite surgirent d'interminables discussions. Ce rire dessiné de telle façon signifiait qu'elle voulait boire, cet autre plus impératif, qu'elle voulait quitter la couchette et se faire porter à bras, cette autre encore, plus absolument exigeant, déclarait... tout ce que vous voudrez.

Tous ces détails des premières années, faits des trivialités et des exigences quotidiennes, laissent de profondes racines dans le cœur des parents qui n'ont à leur portée d'autre affection, d'autre ambition, d'autre distraction que la barcelonnette de l'enfant.

Au commencement de son onzième mois, Pierrette déclara qu'elle voulait marcher toute seule. Elle le déclara par la démonstration tout d'abord. Debout sur ses grosses courtes jambes où l'on ne sentait ni les os ni les articulations, elle se lançait bravement à travers la pièce. Il arrivait que le centre, plus lourd que la tête, l'emportait. Elle ne se troublait point pour si peu, et semblait enchantée de se trouver assise sans avoir travaillé pour arriver à ce but. L'enchantement ne durait pas longtemps d'habitude.

Ces petits êtres remuants et curieux ne peuvent demeurer en place. Elle criait pour qu'on la remît sur sa base. Quand elle avait bien crié et qu'elle voyait qu'on ne l'écoutait pas, elle se tirait de sa position à l'aide des bras, qu'elle utilisait en manière d'une seconde paire de jambes. Elle partait à quatre pattes et faisait concurrence à une grosse tortue qui vagabondait en ruminant par la chambre. La petite se démenait davantage, mais la bête à carapace ne se piquait pas d'amour-propre.

Nous étions affligés, Martine et moi, de la folie de tous les parents. Nous entendions que notre fille devînt riche et se mariât dans la belle

société, et qu'elle ignorât toujours quelles misères et quelles turpitudes nous avions traversées pour lui faire un sort meilleur et la vie honorée.

J'étais sous le coup d'une activité que rien n'effrayait. Je louais des terrains, j'affermais des abattis d'arbre et des cantons de pêche. J'achetais, je revendais, je faisais flèche de tout bois, et le magot grossissait à la satisfaction grande de Martine, qui pourtant n'avait ni les instincts de l'argent ni les goûts de luxe.

Mais quelle vaillance puisée tous les matins dans ces trois mots échangés :

— C'est pour notre enfant !

A plusieurs reprises, néanmoins, j'avais surpris ma femme préoccupée et presque sombre. Quand je la questionnais sur ces tristesses subites, elle détournait la tête sans répondre, et, s'il m'arrivait d'insister, elle se prenait à éclater en sanglots.

Je la consolais de mon mieux, mais elle gardait sa préoccupation pour elle seule. Parfois, me sentant troublé et comme gagné par le chagrin qu'elle me causait, elle me prenait la tête dans ses bonnes mains fortes et courageuses, en s'écriant :

— Ne fais pas attention à moi. Je suis folle! Que veux-tu? J'ai peur! Nous sommes trop heureux...

Nous étions trop heureux en effet.

Les occupations multiples qui me prenaient toutes mes journées à l'extérieur et qui, presque constamment se trouvaient fructueuses, nous donnaient aussi, à ma rentrée au logis, quelques bonnes soirées en contraste. C'étaient alors de chaleureuses effusions et des plans d'avenir dont le bonheur futur de Pierrette était le thème invariable.

Alors, je la prenais sous l'épaule et, la guidant jusqu'au berceau, je lui détaillais une à une toutes les grâces délicates et toutes les fraîcheurs éblouissantes de l'enfant endormie. Nul détail ne m'échappait. C'étaient les cheveux blonds qui brunissaient comme les siens, les paupières qui se garnissaient, les petits ongles roses qui se formaient. Tout, je voyais tout et je constatais jour par jour, heure par heure, les progrès de la créature adorée.

Martine me remerciait de mes admirations par des pressions de bras sympathiques et caressantes; mais je ne la sentais pas enamourée comme moi-même de tous ces infiniments petits

de l'enfance. Elle avait plus d'austérité que moi, et ne s'abandonnait jamais entièrement aux premières impressions.

Somme toute, elle était dévouée, vigilante, attentive et véritable maîtresse de maison. Pierrette était tenue avec les soins d'une petite princesse, et ses vivacités turbulentes suffisaient à la gaieté de toute la maisonnée.

— Dieu sait bien ce qu'il fait! pensais-je.

Et je m'endormais heureux, en homme bien sûr de l'avenir.

C'était la saison des semailles, et mes agrandissements successifs de culture avaient bien vite épuisé ma provision ordinaire.

Les marchands de Saint-Laurent nous tenaient la dragée haute, par la raison toute simple qu'ils ne redoutaient aucune concurrence; il fallait bien en passer par leur volonté. J'obtins la permission de me rendre au village des Hattes, où les Indiens, moins expérimentés que les grainetiers nos compatriotes, abandonnaient les produits de leurs terres à meilleur compte. Ils sont d'autant plus coulants dans les transactions commerciales, que la culture ne leur coûte aucun effort. La terre leur tend ses fruits et ses grains,

ils les cueillent, et rien de plus. Toute espèce de travail leur paraît incompatible avec la dignité humaine.

C'est un rude et pénible voyage, celui de Saint-Laurent aux Hattes, surtout pour le retour. Par terre, il serait impossible d'y songer : des terrains marécageux qui s'effondrent sous le pied, puis des lacets de broussailles impénétrables, et plus loin des lacs qu'il faudrait tourner. Nous descendîmes le Maroni sur une petite barque bien gréée que le pénitencier nous avait prêtée.

Un surveillant nous accompagnait, — car nous étions partis six ou sept à la fois, — et l'on se remplaçait toutes les demi-heures à la rame. On compte une distance d'environ vingt milles du pénitencier au village des Hattes. Nous descendions le fleuve en fournissant sans efforts une course de sept milles à l'heure.

Une fois débarqués dans la bourgade, le surveillant, qui ne nous accompagnait que pour la forme, s'assit au premier cabaret venu et nous donna quatre heures pour vaquer à nos affaires. Ces permissions ne s'accordent qu'aux transportés établis et propriétaires qui sont retenus par des intérêts assez graves dans la colonie

pour qu'il n'y ait aucune tentative d'évasion à redouter.

Je trouvai facilement mes approvisionnements et à bon prix ; en moins de deux heures j'étais de retour, chargé de sacs comme un mulet, auprès du surveillant, qui charmait les ennuis de l'attente en sirotant de l'esprit de manioc. On trinqua, les camarades arrivaient un à un, on retrinquait à chaque entrée. Comme je voulais rentrer avec toute ma dignité de père au domicile, j'imaginai une excuse pour éviter les libations trop redoublées. Je demandai quelque répit à la compagnie pour aller chercher quelques friandises et faire une surprise à ma petite fille.

— Allez, maman Surypère, me dit le surveillant avec un gros rire à casser les vitres.

Car, j'oubliais, les farceurs m'avaient surnommé maman Surypère.

Le manioc fait le fond de la cuisine et de la pâtisserie sur les bords du Maroni et un peu partout dans l'île de Cayenne. Il s'agissait de Pierrette, et dans ce cas je ne marchandais plus. C'étaient des croquettes, c'étaient des gaufres, c'étaient des pâtes grillées, que sais-je? toute une cargaison enfin. Quand vint le moment d'empaqueter ma pacotille, grand embarras!

Les sacs ordinaires en papier n'étaient pas de taille. On fureta dans tous les coins.

On finit par déterrer tout un paquet de journaux français qu'un matelot insolvable avait déposés en règlement de compte, jurant ses grands dieux qu'il ne manquerait pas de venir les reprendre à la première occasion. On n'épargnait pas les enveloppes, la marchandise ayant été laissée à bon compte. Mon nouveau colis avait des aspects de monument, tant il était de taille et solidement édifié. Je me le plantai sur l'épaule et courus au cabaret, lieu du rendez-vous général. Une espèce de cave, ce cabaret, où il était nécessaire d'avoir de la lumière à midi pour s'y voir le bout du nez.

Joli tumulte quand j'entrai. J'eus beau représenter que l'heure s'avançait, que la nuit allait tomber brusquement, et que ce n'était pas métier facile de remonter le Maroni à rebrousse-poil, entre les brisants et les rochers, l'opinion générale était qu'il fallait s'arroser la dalle du cou.

D'adjurations las, je m'assis dans un coin, sous la lumière vacillante d'une chandelle de résine ; je posai mes graines à mes environs. — Mais le paquet de friandises, je ne le quittais

pas du regard : il était devant moi, sur la table, bien en vue.

Machinalement, mes yeux tombèrent sur les caractères imprimés. Je lus sans conscience de ce que je lisais : des annonces de moutardes progressives et de chocolats adaptés à la longévité du consommateur. Par impatience de tous ces vacarmes et des retards qu'ils comportaient, je retournai le paquet et continuai ma lecture de l'autre côté.

En grosses lettres bien espacées, un en-tête me sauta aux yeux :

COUR D'ASSISES DE DIJON

Affaire Martine Ferrand. — Assassinats consécutifs sur trois enfants. — Monstrueux détails.

Je sentis tout le sang de mon corps refluer au cœur, impétueux à m'étouffer. J'eus la féroce énergie de dompter mon émotion et de la dissimuler aux regards de mes compagnons. Ah! l'épouvantable supplice!

XXI

DÉFIANCE

Cette femme, que j'avais entourée de respects et d'adorations, était un monstre de scélératesse, de dissimulation, d'hypocrisie, de lâcheté. Elle avait imaginé des raffinements dans la cruauté, et c'est sur des êtres sans défense, confiés à ses soins, qu'elle avait exercé ses tortures, graduellement, petit à petit, pour bien se repaître de la souffrance des innocents et jouir de leur longue agonie sans en perdre un frémissement. Elle leur introduisait un couteau dans la gorge, un demi-pouce le premier jour, puis le pouce entier le lendemain, puis deux, puis trois, puis toute la lame. Les malheureux n'avaient pas encore l'usage de la parole. Ils ne pouvaient se plaindre, ils mouraient! Trois fois elle se reprit à cette œuvre farouche dans trois familles

différentes. TROIS FOIS ! vous dis-je !... C'était une horrible folie.

Le tourbillon de pensées monstrueuses qui s'entrechoquaient dans mon cerveau, personne ne le saura jamais, je ne les sais plus moi-même.

J'avais besoin d'air. J'étouffais...

Heureusement notre surveillant se souvint qu'il avait charge d'âmes, ou du moins un total de têtes à représenter au contrôle. Il se leva en criant d'une voix de stentor :

— En route ! En voilà suffisamment pour un jour.

La petite bande, habituée à la passivité militaire, se groupa presque en bon ordre, et l'on se mit en marche vers l'embarcation.

La nuit tombait, une nuit opaque et chargée de brumes épaisses. Pas la moindre brise d'ailleurs et nulle possibilité de se diriger à la voile. Je me cramponnai aux avirons et je lançai la barque en plein milieu du fleuve par un seul élan formidable qui me calma. L'impatience me rongeait. Je n'osai pas néanmoins ramer de toute la force que je me sentais au bout des bras : il fallait éviter les écueils, et je ne connaissais pas la route, ne l'ayant faite qu'une ou deux fois et

jamais de nuit. Le surveillant s'était érigé en capitaine de navire ; il commandait les mouvements, et j'obéissais de mon mieux. Au bout d'une heure, je sentis tous mes nerfs se détendre, et je tombai sans connaissance sous le banc que j'occupais.

On me remplaça sur l'instant ; et sous les pieds de mes successeurs, je cherchais à me diriger à travers les ombres de ma pensée. Parfois un éclair de lucidité, et l'horrible drame se déroulait devant moi sanglant, odieux, ignoble et lâche !

On approchait de Saint-Laurent. Les cloches du pénitencier sonnaient le coucher. Des lueurs sillonnaient les rues, les volets des maisons se fermaient ; on entendait le bruit sec des battants l'un contre l'autre. Quelques fenêtres demeuraient éclairées comme un œil de curieux. C'était probablement la veillée qui se préparait. La barque n'avait pas touché la rive que je m'élançai d'un bond et pris ma course...

Les voix des camarades me rappelaient :

— Hé ! l'ami Pierrot, et tes paquets?

J'avais tout oublié. Force fut bien de rétrograder. On me chargea du mieux qu'on put et je repartis sans songer à remercier personne.

Enfin, je la touchais des mains la petite haie de clôture. C'était là! Que faisait-elle à cette heure, la tueuse d'enfants?

Et ma fille? et ma fille?

J'ouvris brutalement la porte et j'entrai comme un fou.

Pierrette se réveilla, me tendit ses bras potelés et reposa sa tête mutine sur l'oreiller.

Pour la mère, elle tricotait des petits bas de laine en balançant le berceau d'un mouvement régulier du pied.

Toutes les opinions les plus contraires se heurtaient rapidement dans ma tête. Était-ce donc une tortionnaire, cette créature au regard franc et doux qui travaillait, paisible et recueillie, attendant le père et couvrant la fille d'une protection vigilante jusque pendant son sommeil?

— Ce n'est pas elle! il n'est pas possible que ce soit elle! me criait ma conscience...

— Et pourtant... c'est bien son nom, répliquait l'impitoyable raison. Et je répétais syllabe par syllabe : Mar-tine-Ferrand! Je comptais les lettres et je restais hébété.

Un sommeil de plomb et presque instantané, suivit ces fatigues du corps et ces tourments de



l'esprit. Aux premières lueurs de l'aube, je me levai en prenant bien garde à n'éveiller personne. Ma femme dormait d'un sommeil paisible. A coup sûr le remords ne pouvait avoir ses racines dans cette poitrine que soulevait seulement un souffle franc et tout empreint de bonne santé. Pas une ride sur ce front, pas une nervosité furtive dans ce corps bien équilibré. Si le calme et la tranquillité existent sur la terre, je les avais devant les yeux. Je cherchais à me rassurer, mais la logique se redressait, tous ses aiguillons dehors.

— Enfin, elle a été condamnée, argumentait-elle.

— Et toi-même! ripostait ma conscience révoltée, de quel droit soulever les voiles du passé d'autrui quand tu n'as pas reculé devant la profanation de la mort?

J'avais beau résister, la défiance me ravageait âprement et sourdement, quelque résistance que je voulusse apporter à ses progrès. Mon cas de condamnation ne tenait qu'à mon silence, — et c'est une exception certainement qui ne se produit guère dans les sessions de cour d'assises. Et puis, ce nom imprimé... c'était le sien...

Je brisai les ficelles du paquet et dépliai la

feuille dans toute son ampleur. Les détails que je n'avais pas lus dans leur ensemble étaient épouvantables.

Martine dormait toujours.

J'approchai la feuille maudite qui venait de dévaster ma vie à jamais de la veilleuse qui chauffait toute la nuit le lait de l'enfant. La page s'enflamma par l'extrémité, et les langues de feu léchaient le récit du crime, comme des flammes de l'enfer, avant de le dévorer tout à fait. Puis, plus rien, il ne restait plus rien qu'un fragment de la marge entre mes doigts.

J'eus une minute la pensée consolante que tout était fini et que ce morceau de papier brûlé allait emporter toutes mes souffrance en détruisant la preuve matérielle de l'atrocité sous laquelle je me débattais. Je tendais ma volonté dans l'intention de me figurer que c'était un rêve et que j'étais mal éveillé.

En vain! La flamme n'avait pas détruit le germe envahissant du Doute. Et quand je dis le Doute, c'est une concession que je fais en ce moment à la mémoire de la malheureuse, car il m'était impossible de fermer les yeux à des évidences irrécusables.

Pendant huit jours, — plus longs qu'un siècle,

— je fus obsédé de la tentation de tout avouer à Martine. C'eût peut-être été le parti le plus rationnel et le plus concluant. Toutefois, puisque j'avais refusé jusqu'alors des confidences, avais-je le droit de me constituer si tard accusateur et juge? Et puis, la conclusion? Une séparation sans doute.

Quelle que fût ma certitude du crime, je ne pouvais refuser à la compagne de ma vie journalière, depuis bientôt deux ans, certaines délicatesses d'âme que j'avais eu cent fois l'occasion d'observer. Mon mépris, elle pouvait s'y exposer avant le mariage, mais maintenant courberait-elle le front sous la honte pendant toute la durée d'une existence commune? Je croyais bien la connaître. Elle fuirait le domicile conjugal pour encourir une aggravation de peine et s'éviter le poids accablant de ma présence qui ne pourrait plus être qu'un éternel reproche.

Et Pierrette, que deviendrait-elle, la chère petite, au milieu de ces cruelles divisions? Est-ce qu'un homme à mains rudes comme nous autres s'entend à manier ces chérubins tout en lait?

Dieu vint à mon secours. Il laissa tomber de là-haut jusqu'à moi la seule pensée cordiale et

consolante à laquelle je pusse me rattacher. La planche de salut du naufragé! Cette pensée, qui me sauva du suicide ou de l'assassinat, c'est que Martine n'était pas coupable. Il était inniable qu'elle eût commis le crime; il y a plus : elle l'avait recommencé à trois reprises. Mais elle obéissait à cette force fatale qui pousse les convulsionnaires et les épileptiques. Elle n'était pas coupable, non! La lumière se faisait dans mon esprit... C'était ce que nos curés de village appellent une possédée à intervalles. C'était une malade à guérir, une âme à fortifier, une cure de dévouement et d'affection sous laquelle j'étais sûr que mes reins ne plieraient pas.

Ma conviction était établie parce qu'elle reposait sur une consolation.

Mon parti fut pris aussitôt, et bien pris. J'aurais à l'avenir deux enfants au lieu d'un et je me sacrifierais à ces deux êtres. Sur cette résolution, je me sentis inondé d'un bien-être intérieur que je n'avais jamais connu jusqu'alors. J'étais fort, déterminé, prêt à tout. Je n'avais pas la force de dissimuler, pendant tout le cours de cette semaine, les combats que ma raison livrait sans relâche à mon cœur.

Martine avait remarqué mes allures boule-

versées et mes airs égarés. Elle avait trouvé de bonnes paroles et cherché à partager mes chagrins : devant mon silence obstiné, elle avait craint de se montrer indiscrète et n'avait plus insisté. J'étais en train de sarcler un espalier de barbadines qui s'annonçait à merveille, lorsque cet éclair de mansuétude et de pardon m'illumina soudainement.

Je laissai dans le champ râteaux et pelles, et fourches, et j'accourus à la maison comme un jeune marié qui craint de manquer le premier quadrille. Je soulevai le rideau de toile que j'avais tendu devant la fenêtre pour protéger Pierrette contre les baisers trop ardents du soleil. L'enfant, assise au milieu de la chambre, et grave comme une présidente, emmaillottait, les jambes en l'air, une poupée de bois que je lui avais taillée à coups de serpette. Martine, éclairée par un rayon lumineux qui partait de la fenêtre opposée, semblait une sainte auréolée sur sa chaise de bois.

Non, le crime n'habitait pas ma maison !

Ce calme béni, ce recueillement, cette grâce suprême de l'ordre et du travail ne pouvaient rien avoir de commun avec les mauvaises suggestions.

J'entrai sur la pointe des pieds.

Je me glissai doucement jusqu'à la petite, qui, tout entière à la toilette de sa poupée, ne m'entendit ni ne m'aperçut. Quand elle tourna sa tête de mon côté, ce furent des exclamations de joie et des trépignements de pieds et des battements de mains. Martine avait rougi, puis pâli presque sans transition : j'avais remarqué plus d'une fois déjà cette impressionnabilité trop vive.

— Je ne t'attendais qu'à la tombée de la nuit, dit-elle en me tendant son front... tu avais emporté ton dîner !

— Il s'agit bien de mon dîner ; il s'agit que le désir m'a pris comme cela de vous embrasser toutes les deux et de vous faire une surprise. Chemin faisant, le soleil m'a glissé dans l'entendement toutes sortes de mauvais conseils : par exemple, que l'air est doux, le sentier du bord de l'eau tout fraîchement sablé à neuf; les écureuils font des gambades et les catacoës prêchent les cassiques, qui les sifflent. Profitons de cette bonne après-midi pour faire une promenade. La saison ne nous en garde plus à la douzaine. Allons, un bout de toilette, et pied gauche en avant !

XXII

L'ÉPIDÉMIE

Je retrouvai mes vingt ans pendant toute cette délicieuse journée. C'est si bon de mettre instantanément à exécution une bonne pensée qui vous vient à l'improviste! A chaque pas c'étaient des disputes amicales à qui porterait la petite; quand on rencontrait un insecte ou une fleurette, à qui ramasserait l'insecte ou cueillerait la fleurette pour l'offrir à l'autre. Tout le bonheur humain est fait de ces bêtises-là! Pour la première fois, je sentis ma femme réellement heureuse, confiante, expansive, et comme je m'applaudissais d'avoir eu cette pensée de clémence!

On revint le soir au logis, au pas alourdi de cette bonne lassitude qui courbe le corps en donnant des ailes à l'âme. Pierrette dormait dans les bras de sa mère.

Mais que vous dis-je là? un rayon de soleil, un bouquet de fleurs ramassées le long du chemin, une femme qui s'appuie à votre bras avec une langueur communicative, un enfant qui pépie au milieu de tout cela! mon Dieu, oui! tel est le résumé de la meilleure journée de ma vie!

Elles ne devaient plus revenir jamais, plus jamais! ces quelques heures d'effusion et de mains entrelacées dans une bouffée d'air tiède.

L'hiver était arrivé avec ses rafales, ses ouragans, ses bourrasques et ses rudesses. On avait bien calfeutré le nid, la cheminée s'égayait à la journée d'un feu clair et bavard, mes deux enfants étaient bien abrités et bien acoquinés dans leur coin paisible et clos comme un sanctuaire.

Malgré la rigueur de la saison, mes travaux m'appelaient au dehors. Il fallait préparer la récolte du printemps, car nous avions deux récoltes par année. J'avais sous mes ordres six grands gaillards bien carrés des épaules, mais qui ne demandaient pas mieux que de ne pas s'exposer aux échauffements, — une surveillance de tous les instants. Mais, par compensation, je voyais les tiges de mes plantes se fortifier et les pousses chercher le soleil; nos semis germaient

bien, et je faisais d'avance les comptes de nos bénéfices en avril.

Il arriva à son heure ce mois d'avril tant souhaité. Mais il ramenait derrière lui la terrible fièvre qui ravage périodiquement la Guyane.

Tous les cinq ans, affirment les vieillards, la fièvre rend sa visite. Quand elle a fait défaut pendant une période de vingt années, par exemple, elle a ses livres bien tenus et s'installe quatre ans de suite pour régler son arriéré. Nous étions dans une de ces périodes.

C'étaient des gémissements dans toute la colonie. Une simple colique était immédiatement élevée à la hauteur d'un choléra qui ne pardonne pas. Le médecin du pénitencier et deux officiers de santé qui lui servaient d'aides étaient littéralement sur les dents. Les commères d'un certain âge préféraient les drogues des sorciers indiens; elles avalaient le *piaye*, avec force grimaces sans doute, mais aussi avec la foi qui sauve.

Le *piaye* est une médecine universelle qui s'applique à toutes les maladies, ni plus ni moins que la poudre de perlimpinpin de nos marchands forains. A cette différence près, néanmoins, que les poudres et les onguents de

nos charlatans sont composés de matières absolument anodines, tandis que le piaye n'admet pour base que les plantes qui procèdent par action sur la volonté et sur la pensée, celles qui tuent presque toujours ou qui guérissent par miracle.

La mortalité n'était pas terrible à Saint-Laurent, mais il nous arrivait des Hattes et de la capitale des bouffées de terreur qui n'étaient point rassurantes.

On sentait dans l'atmosphère que l'épidémie n'avait pas encore pris ses quartiers, mais elle avait pris la précaution d'envoyer sa carte de visite.

Le climat de la Guyane, particulièrement celui de la Guyane française, n'est pas d'une insalubrité aussi menaçante que l'imagination des déportés de la grande Révolution l'a dépeint. Les fièvres pernicieuses, prises à temps, sont même rarement mortelles. Il y a lieu de se prémunir, sans doute, contre les brusques variations de l'atmosphère. Il arrive que des mois de pluies torrentielles soient suivies sans transition, d'un jour à l'autre, de chaleurs caniculaires, et ces contrastes peuvent provoquer, de la veille au lendemain, les accidents les plus

dissemblables, comme la fluxion de poitrine et l'insolation. Mais en vue de garantir la population contre ces heurts de température, toutes les précautions ont été prises depuis une dizaine d'années.

La moindre case de concessionnaire est mieux entendue au point de vue hygiénique que les deux tiers des maisons des quartiers populeux de Paris. La statistique a constaté que les cas de mortalité, chez la population européenne, chez celle-là seulement, sont moins fréquents que dans la plupart des grands centres manufacturiers. Le fléau trouve un auxiliaire redoutable dans la race indienne. Indolente, insoucieuse des premières notions de la propreté, insoucieuse d'ailleurs de la mort tout autant, elle accepte le mal que lui envoie le Grand-Être et ne se défend point. La sépulture s'opère au hasard et selon des rites religieux qui varient pour chaque tribu : dans le premier coin venu, avec quelques pouces de terre jetée à la hâte sur le cadavre ou, plus simplement, au grand air dans les arbres de la forêt voisine. La putréfaction voyage sur l'aile des vents et va vite par les temps d'orage.

On avait déjà signalé quelques cas morbides

au pénitencier de Saint-Louis, situé à trois milles du nôtre en remontant le Maroni. Nos médecins avaient été mandés à la hâte et nous avaient rapporté des physionomies qui n'étaient qu'à demi rassurantes. Toutefois, le printemps s'annonçant bien, les premières semaines avaient été clémentes, sans excès de chaleur, et l'on avait espoir, si le beau temps persistait, de voir prochainement disparaître les dernières traces du fléau.

A l'hôpital des femmes, on n'avait signalé qu'un seul cas jusqu'alors. C'était une vieille Bretonne, presque septuagénaire, condamnée à perpétuité, et qui vivait depuis vingt ans dans la colonie. Elle s'était attachée à Martine pendant son séjour à la maison des sœurs, et, sentant la mort approcher, elle avait exprimé le désir que ce fût ma femme qui lui fermât les yeux.

Il était bien difficile de se refuser à cette dernière volonté de mourant. Un officier de santé, qui se trouvait de passage, donna à Martine toutes sortes de prescriptions hygiéniques, auxquelles elle promit de se conformer, et quelque pressentiment funeste que j'eusse de cette visite, je dus céder aux prières de ma femme.

Elle considérait comme une dette sacrée de se rendre à cet appel de l'agonie. Je voulus l'accompagner... elle s'y refusa.

— Et qui garderait notre fille? dit-elle en me repoussant du geste.

Elle me posa l'enfant dans mes bras et s'enfuit en me jurant de ne pas rester plus d'une heure.

Effectivement, elle ne se fit pas attendre. La mère Kardec avait rendu le dernier soupir cinq minutes après son arrivée. On eût dit qu'elle n'attendait que sa présence pour partir. Martine avait rapporté de ce spectacle de mort une impression de tristesse que les caresses de l'enfant parvinrent à dissiper un instant, puis qui l'assaillirent de nouveau et ne lui laissèrent plus de trêve de la journée.

Elle serrait sa fille sur sa poitrine, l'embrassait convulsivement et murmurait en la fixant d'un regard égaré :

— C'est horrible, la mort!

Elle s'agenouilla dans un coin de la chambre et pria longuement pour la pauvre âme envolée. Elle baisait ardemment un scapulaire que la morte lui avait donné dans une dernière étreinte; puis, se relevant et comme fortifiée,

elle se fit une petite chapelle sur le mur de différents objets qu'elle tira de ses poches.

C'était l'héritage de la dure Bretonne : un chapelet à grains noirs, un paroissien du diocèse de Quimper, d'où tombèrent cinq ou six dessins de piété grossièrement enluminés, puis un de ces couteaux de bois qui se ferment par une virole pivotant sur elle-même, et que tous les pêcheurs de la Manche portent précieusement pendus à une forte lanière de cuir.

La nuit tombait. Martine proposa le souper avec sa douceur ordinaire, et nous nous mîmes à table. La fillette battait avec sa cuiller le rappel de la soupe. Mais, quels que fussent nos efforts, à Martine et à moi-même, pour dissimuler nos impressions, l'idée de la mort était assise à ce repas de famille.

La soirée se passa dans de sombres préoccupations. Elle avait à peine connu cette vieille femme ; elle ne savait rien de sa vie, rien de son crime, — mais elle ne pouvait chasser de sa pensée cette tête ravagée par le délire, ni surtout ce dernier regard désespéré des âmes qui s'en vont dans le grand voyage. Je lisais ses pensées dans ses traits, car je respectais son silence, et nous n'échangeâmes pas une parole.

Elle se déshabilla lentement et me tendit les bras en me disant :

— J'ai froid !

Rien n'indiquait autre chose qu'un malaise passager : le pouls était régulier, le teint calme, l'haleine fraîche, mais je la sentais frissonner.

Je la portai sur le lit, et presque tout à coup, comme un enfant, je la vis clore ses grands yeux et s'endormir.

Le lendemain matin, elle se réveilla aux sons de la cloche. Elle était pâle et légèrement fiévreuse. C'était la messe de la morte qui sonnait. Elle tressaillit et se leva :

— Je veux y aller, dit-elle résolûment ; il n'y aura que moi peut-être à dire un *Ave* pour cette pauvre âme.

Je voulus la retenir, je la voyais énervée, et le temps était au brouillard épais et malsain.

— Je me couvrirai bien, reprit-elle, laisse-moi, mon Pierre, et passe-moi cette volonté-là. Après la goutte d'eau bénite jetée sur la fosse, je reviendrai bien obéissante, tu verras.

Et elle essaya un pâle sourire pour me rassurer. J'étais ému et navré ; quelque chose de douloureux et de grave s'éveillait en moi. Je

voulus l'accompagner jusqu'à la porte de la chapelle.

— C'est l'affaire d'une demi-heure, dit-elle en me quittant; on va vite en besogne avec les vieilles réprouvées comme ma Bretonne. Tiens le feu bien allumé pour que nous déjeunions chaudement au retour. Je reviens.

Elle ne revint pas. On la rapporta.

Elle avait éprouvé une crise nerveuse au bord de la fosse, et s'était évanouie au moment de donner l'adieu du buis bénit. Le médecin avait été prévenu, il entra derrière les porteurs.

— Vite, qu'on la déshabille! de la chaleur! Bon! la cheminée marche... et des frictions maintenant, dit-il en la voyant étendue sur le lit, pâle et secouée de frémissements nerveux.

Les femmes qui l'avaient rapportée exposèrent à la flamme des morceaux de laine qu'elles promenèrent sur la poitrine et sur l'estomac. Martine rouvrit les yeux, et m'apercevant :

— Ce ne sera rien, mon Pierre, fit-elle en me tendant la main, que j'embrassai avec de grosses larmes dans les yeux.

Les femmes continuaient leurs frictions. Le médecin me prit à part et me questionna sur

les premiers symptômes de la maladie. Je lui racontai ce que j'en savais, et ce n'était guère : la visite de Martine à l'hospice, la fébrilité qu'elle en avait rapportée, sa ferme volonté à assister à l'enterrement de la Bretonne.

— Mais cette Kardec, — c'était le nom de la morte, — a succombé à la fièvre épidémique. Ah ! misère ! j'avais pourtant bien défendu de laisser approcher personne.

Il revint au lit, consulta le pouls de la malade, releva les paupières, respira pour ainsi dire son haleine... puis, me ramenant dans le coin, assez loin des assistants pour que personne n'entendît :

— Vous êtes un homme, vous, Pierre, et je vous dois la vérité. Votre femme est une créature robuste, et nous triompherons de la maladie, j'en ai la certitude, mais il ne faut pas la quitter d'une seconde. Je vais donner des ordres à la pharmacie et vous envoyer une garde de l'hospice.

Il n'avait pas achevé sa phrase que Martine se levait sur son séant frémissante, l'écume aux lèvres, l'œil farouche, les bras tendus comme des barres de fer, terrible à voir.

Je m'approchai pour la contenir.

— Laissez, dit le docteur, il est bon que ses nerfs se détendent : ils arriveront plus vite à la fatigue... et ce sera dans les répits d'abattement et de lassitude que nous pourrons médicamenter.

La crise dura cinq mortelles minutes. Elle repoussait des êtres imaginaires, parlait de Dieu et du petit Jésus; puis elle retomba comme une masse sur l'oreiller.

Un infirmier arrivait de la pharmacie avec ses potions préparées.

Le docteur introduisit une cuiller d'argent qu'il avait dans sa trousse entre les lèvres décolorées de ma pauvre Martine.

Elle avala douloureusement, et sa poitrine se soulevait sous des hoquets épouvantables. Une prostration complète suivit l'absorption. Le docteur renvoya les curieux d'un geste, et s'asseyant à la tête du lit :

— Maintenant, observons, dit-il.

La maladie de Martine me tint une quinzaine durant en des alternatives de reconnaissance et d'abattements subits, des violences de nerfs impossibles à contenir et suivies de prostrations qui se prolongeaient des journées entières.

Martine était en proie à une fièvre ardente.

Pendant le délire, il lui remontait aux lèvres une chanson où mon nom reparaissait par intervalles et qu'elle n'avait jamais chantée aux meilleures heures d'expansion.

C'était une espèce de ronde bourguignonne, franche d'allure, qu'elle attaquait avec la bravoure de son pays, — mais elle ne pouvait la mener plus loin que les quatre premiers vers. Aussitôt qu'elle attaquait le cinquième, elle s'arrêtait au premier mot, ses lèvres pâlissaient et se couvraient d'écume. Elle cachait tout à coup son front sous les couvertures et continuait dolemment sur un air de cantique.

Rien de plus lamentable que cette gaieté du début qui passait brusquement aux tristesses du plain-chant de la messe des morts.

Notre médecin me donnait d'ailleurs autant d'espoir que la science en tient en réserve pour les affligés difficiles à consoler comme je l'étais. Il me garantissait la résurrection absolue de ce corps terrassé par les secousses de la fièvre ; toutefois il n'osait s'engager jusqu'à me donner l'assurance du retour de la raison ébranlée.

Les commères affluaient au logis.

Tous les soirs, la Faculté en jupons et en cornettes ne manquait pas d'envahir la chambre ;

c'était à qui se grouperait le plus près possible de la malade.

Le rétablissement se faisait bien attendre, et quelle que fût ma confiance en notre excellent docteur, les côtés merveilleux des cures qu'on racontait devant moi, tout en répugnant à mon raisonnement, répondaient à mes impatiences.

A s'en rapporter à ces prophétesses, le *lavage* n'était rien moins que la médecine universelle. Souverain contre les fièvres intermittentes, il guérissait les morsures des reptiles les plus venimeux, et je me souviens même qu'on citait des exemples de guérisons de pendus qui ne s'étaient jamais mieux portés qu'à la suite de leur grand saut de trappe.

Martine, fatiguée des potions noires, sentait son cœur se lever aussitôt qu'on lui présentait la tasse. Elle n'avait plus l'entendement assez net pour m'expliquer ses désirs. En vain je la questionnais comme un enfant, en lui répétant dix fois les mêmes paroles, elle me répondait de son grand œil terne et souriait; de temps à autre, elle revenait à son refrain favori et s'endormait à cette musique dolente.

Un matin que l'on m'avait, plus encore que

de coutume, rebattu les oreilles à propos du lavage :

— Essayons-en! dis-je, las de discussions et de potions sans résultat.

Je confiai Martine aux soins de la femme d'Hermann, que je savais bien entendue et bien complaisante aux exigences des malades, et je recommençai, sur permission, le voyage des Hattes, tout seul et sans gardien cette fois. On ne me traitait plus en prisonnier.

Je descendis rapidement le fleuve, on m'avait prêté une barque très-légère, et comme elle n'était pas surchargée, j'abattis mes cinq milles à l'heure sans trop d'efforts. J'eus la chance assez rare de trouver dans le hameau même le guérisseur galibi, — c'est le nom de cette race d'Indiens, — que j'aurais pu aller chercher beaucoup plus loin ; car ce sont des natures nomades qui se refusent à toute espèce d'habitation fixe. Là où ils trouvent le fruit aux arbres et la pêche suffisante, ils s'installent et demeurent jusqu'à complète absorption des produits. Quand c'est fini, on va plus loin. De bétail et d'élevage, ils ne veulent point entendre parler. Se faire le domestique d'un bœuf ou d'un mouton, jamais.

— Quelle idée les Européens ont-ils donc de la noblesse humaine? demandent-ils avec étonnement.

Le temps de rompre un morceau, d'avaler un verre, et nous étions remontés dans la petite embarcation. Malgré ses principes de respect humain, le galibi me donna vaillamment son coup de main dans le maniement des avirons. Ce n'est pas déchéance de ramer, paraît-il. Sept heures après le départ, nous étions installés dans la maisonnette, et Martine regardait le nouveau venu sans comprendre. Je pris la main de Martine, qui me l'abandonna sans résistance; mais quand elle eut senti la piqûre de l'inoculation, elle poussa une exclamation de surprise et se rejeta dans le coin du lit sans qu'il fût possible de rien obtenir d'elle. Il fallut procéder par insinuation. Je me déchaussai et livrai mes pieds au manipulateur. Martine regardait avec une curiosité sauvage.

L'application finie, elle tira, par imitation, ses pieds des couvertures et supporta le coup de lancette sans une plainte. A la suite des pieds, ce furent les poignets. Même passivité machinale. Mais la thérapeutique indienne ne se borne pas à l'inoculation : il faut avaler un

breuvage pour que le traitement soit complet. Le breuvage en question dépasse, comme âcreté d'odeur, comme malpropreté glaireuse, tous les juleps de nos pharmaciens d'Europe, qui sont pourtant des gens très-forts et remplis d'imaginative. Je m'assis à son chevet, et je répétai mon absorption les yeux dans ses yeux. Elle sembla se piquer d'honneur et ne fit qu'une gorgée de la terrible tasse.

La potion était évidemment composée de soporifiques qui ont beaucoup d'action. Martine dormait déjà et je sentais le sommeil m'envahir, quelques efforts que je fisse pour résister. Il me restait assez de lucidité d'esprit pour comprendre qu'il fallait céder et que le plus tôt serait le mieux. Je payai le sorcier, qui s'en alla en exprimant par gambades qu'il était satisfait de ma générosité. Je remis la clef de la maison à la femme d'Hermann ; elle avait toute une nichée de marmots qui la réveillaient à chaque minute de la nuit, et comme je redoutais que l'anéantissement du narcotique me tînt longtemps, je la priai de venir donner un coup d'œil pendant la nuit, ce que la bonne créature me promit.

Nous nous réveillâmes, Martine au bout de

quatre jours, et moi seulement à la fin de la cinquième soirée. J'avais été secoué pendant tout ce temps par une fièvre ardente à laquelle avait soudainement succédé un inexprimable bien-être. Martine fredonnait sa ronde dijonnaise d'une voix mieux affermie, et la mémoire semblait revenir, car elle allait au bout du couplet :

Au printemps, quand nous échangeâmes
Nos cœurs, Pierre était un beau gas,
Rude au travail, l'œil plein de flammes
Comme on n'en trouve guère au tas.
O Bourgogne! la Braie aux aulnes!
La mare verte où les canards
Sur le soir lustraient leurs becs jaunes
Dans les joncs et les nénuphars...

— Merci, Dieu bon! m'écriai-je dans une première effusion. Je croyais qu'elle était guérie.

Au son de ma voix, elle se retourna de mon côté. L'œil avait repris sa limpidité, mais je ne sais quel reflet dur et froid comme un métal le traversait par intervalles. Le corps avait retrouvé sa vigueur, mais c'était tout.

Elle se leva et reprit machinalement ses occupations ordinaires. Au bout du mois, la maisonnette dévastée était redevenue coquette et aussi luisante qu'aux meilleurs jours. Mais je n'avais

plus une âme à côté de la mienne. Elle avait des expansions furieuses parfois, à serrer l'enfant dans ses bras, puis elle le reposait à terre comme si rien d'insolite ne lui était arrivé, et se reprenait à vaquer aux soins du ménage avec la même impassibilité régulière.

XXIII

LE CERCUEIL

Cette longue maladie avait bien retardé mes travaux du dehors. Les biens de la terre n'attendent pas. Il me venait fréquemment l'idée de laisser les biens de la terre aux caprices du ciel, à l'instar des sauvages. Puis, ma fille me souriait, et je songeais qu'il fallait préparer une meilleure existence à ce petit ange, et je partais aux champs, où je travaillais comme un bœuf, sans souci du soleil et de la pluie. Il fallait rattraper le temps perdu.

Une après-midi, à la fin du goûter, — j'avais emporté mon repas pour ne pas perdre un instant, — je me pris à méditer sur la triste existence que l'avenir me préparait. Une femme à demi égarée, une enfant qui resterait encore longtemps avant de comprendre mon affection...

Une triste destinée que la mienne! Le soleil me tombait d'aplomb sur la tête, et je me sentais de lourdes gouttes de sueur couler de mon front jusque dans ma poitrine.

— Allons! au travail, et songe à ta Cécile, me dis-je pour me réconforter.

Mais j'avais prononcé le nom de mon enfant. Un désir irrésistible me prit de la voir à l'instant même, tout de suite, et je courus comme un fou vers le logis. Je m'arrêtai contre la haie pour respirer.

La voix de Martine arrivait jusqu'à moi vibrante, résolue et forte. Elle chantait.

Je ne sais pourquoi, j'eus froid au cœur.

Il y avait dans ces accents quelque chose de formidable comme un hurlement dans une solitude.

Je jetai ma bêche et je courus vers la maison.

Là, soulevant un tapis de paille que j'avais ajusté à la fenêtre pour combattre le soleil, je jetai les yeux à l'intérieur...

Cécile dormait dans son berceau... Elle dormait de ce sommeil calme et souriant de l'enfance, ce sommeil qui fait qu'on marche sur la pointe du pied et qu'on élève son regard là-haut comme pour appeler une bénédiction sur le

petit être qui ne connaît pas encore le mal... Martine s'était approchée du berceau. Elle ne chantait plus!

Tout à coup, et comme prise d'une résolution subite, elle alla ouvrir un tiroir, prit un grand couteau pointu et revint se placer devant le berceau de son enfant...

Alors tous les horribles détails que j'avais lus dans les comptes rendus de la cour d'assises me revinrent à l'esprit.

C'était bien cette Martine Ferrand qui avait égorgé trois petits enfants!

Encore une fois, la monstrueuse monomanie s'était emparée d'elle...

Cécile avait la bouche entr'ouverte...

La folle approcha la pointe du couteau de ces petites lèvres rosées...

Je bondis dans la chambre, et arrachant le couteau des mains de Martine, je le lui plongeai deux fois dans le cœur.

Elle tomba, — et les gouttes de sang de la mère rejaillirent sur la couchette de l'enfant!

... Surypère interrompit un instant son récit et se prit à sangloter.

Au bout de quelques minutes :

— Vous sentez-vous raffermi? demanda Tre-

launey. Nous pourrions remettre à plus tard la fin de vos malheurs?

— J'ai commencé, j'irai jusqu'au bout. On a besoin de se confesser dans la vie et je me confesse à vous comme à Dieu, qui sait tout. La plus grosse douleur est passée... Et puis nous ne parlerons plus que de Cécile maintenant.

Il raffermit son épaule fracturée sur un coussin et continua :

— La position était vraiment féroce. Un cadavre à terre, une enfant endormie ; ajoutez la nuit qui commençait à tomber et ne me permettait plus la rapidité dans la fuite. Je ramassai le corps de Martine en fermant les yeux et le déposai dans le lit. Je recouvris la victime de notre linge le plus blanc, je cachai la tête contre le mur : elle me faisait peur dans le crépuscule.

Puis je m'assis auprès de la morte et méditai longuement.

L'enfant reposait toujours. Il fallait fuir, mais par où, comment, dans quelle direction à travers ces contrées inconnues? M'aventurer dans les terres pour regagner l'Atlantique, c'était m'exposer à tomber dans les possessions fran-

çaises, bien gardées et bien surveillées. Descendre le fleuve Maroni et attendre une occasion d'embarquement dans les villages indiens, c'était me livrer moi-même. En effet, le crime constaté, toutes les recherches se porteraient dans cette direction, la plus simple et la plus rationnelle. Il me restait à remonter le fleuve, qui prend sa source à 120 milles de Saint-Laurent, sur le territoire des Indiens Aramichaux. Je tenais tous ces renseignements d'un vieux nègre, attaché au pénitencier, qui s'était échappé de la Guyane hollandaise.

Le cadavre, qui me maudissait là, implacable et sinistre, demandait sa sépulture. La sépulture impliquait tous les détails de l'ensevelissement, et je voyais le pauvre cercueil et les quatre cierges aux coins.

Le cercueil ! un frisson brutal me jeta sur les genoux quand j'amassai les misérables planches, le dernier abri de cette malheureuse qui avait été ma femme et la mère de mon enfant.

Puis je me redressai soudain.

Il circule dans la colonie un récit de l'évasion d'un forçat nommé Bournisien, qui me revenait à la mémoire comme un encouragement et un exemple. Il est vrai que Bournisien ne

réussit qu'à demi, mais il avait mal pris ses précautions, et malgré les imperfections de sa barque improvisée, il avait gagné plus de vingt lieues en mer, lorsqu'il fut ramassé par une goëlette qui le réintégra à son domicile trop légal : au pénitencier. Or l'embarcation de Bournisien n'était autre chose qu'un cercueil.

Dans la précipitation de sa fuite et très-probablement dans son ignorance des lois de l'équilibre en matière de navigation, il avait lancé la boîte à la mer, lui dedans, telle qu'il l'avait trouvée, plate, instable. Toutefois, en conservant autant que possible l'immobilité, il était resté quatre jours sur cette étrange embarcation qui naviguait au gré des brises.

Précisément, l'épidémie, promptement apaisée, avait forcé l'administration à se prémunir de cercueils des dimensions les plus variées. Ils étaient déposés dans un grenier qui régnait au-dessus de la sacristie, et je savais une lucarne par laquelle il était facile de s'introduire... Des échelles, on en trouvait au coin de chaque mur, car on construisait à chaque pas dans Saint-Laurent. En dix minutes, j'avais apposé une échelle légère contre le toit, cinq minutes de plus et j'étais sous les combles.

Je ramenai l'échelle à moi pour ne pas laisser de trace de mon escalade, et grâce à une lanterne dont je m'étais précautionné, je pouvais fixer mon choix avec réflexion entre une douzaine de boîtes lugubres qui bâillaient ironiquement devant moi. Mon choix ne fut pas long; c'était la plus grande qui s'appropriait le mieux à l'installation que je méditais.

Je rentrai, en me traînant sur les genoux et chargé de mon cercueil, sous le hangar que j'avais eu la bonne précaution de construire quelques semaines avant mon mariage. Je verrouillai les portes et calfeutrai les fenêtres pour ne laisser échapper aucun indice de lumière, et là, à coups de scie, à coups de rabot, à coups de poings, à coups de genoux, à coups de tête, à coups de dents, j'évasai le fond du cercueil en manière de cône, en respectant, autant que mes instincts pouvaient me guider, les lois d'équilibre appliquées à la navigation.

Toutes les rainures furent soigneusement enduites de suifs et de corps gras, dont j'avais toujours provision. J'ajustai des deux côtés deux petites palettes mobiles en bois résistant et léger, que je maintins par une forte tringle de cuivre recourbée et fixée solidement aux deux

planches latérales. Les cercueils sont en bois du pays, qui vaut le fer. Au fond, — la cale! — j'étendis deux peaux de mouton; puis, mon travail terminé, je me coiffai du cercueil, ainsi que font les portefaix de leur sac de farine ou de charbon, et courus d'une haleine au rivage, où je le cachai bien soigneusement au milieu des broussailles.

Dix heures sonnaient à la grande horloge de l'hospice quand, ma Cécile endormie sur un bras où j'avais passé en bandoulière une vieille canardière achetée d'occasion avec des munitions de chasse, l'autre main occupée par un sac de gâteaux secs et de boisson de canne, j'arrivai à ma cachette.

Je m'agenouillai sur le sable et j'eus une dernière prière de miséricorde en souvenir de la morte. J'installai la petite, bien chaudement enveloppée de couvertures, au centre du misérable bateau qui se tenait très-bravement sur le fleuve.

Enfin je me glissai à mon tour, encadrant avec précaution l'enfant entre mes jambes; je donnai un coup de poignet sur le bord pour lancer l'embarcation.

Et nous voilà voguant à la grâce de Dieu.

XXIV

LE FLEUVE MARONI

Les reins courbés sur mes frêles avirons, je fendais la mer avec la seule précaution de ne pas m'écarter de la rive droite.

Le chenal des grands navires se trouve du côté de la rive française, mais ma coquille de noix n'avait pas tant d'exigences; où je la dirigeais, elle allait, pourvu qu'elle trouvât deux pieds de liquide. D'instants en instants, je ressentais de brusques secousses que j'attribuais à la présence de rochers à fleur d'eau. J'avais dépassé Saint-Louis sans incident. Il était onze heures. On distinguait encore des lumières dans le village, parfois une voix de sentinelle qui criait : Qui vive! et ne me rassurait qu'à demi. Le fleuve Maroni présente des facilités rares à la navigation.

La brise de terre et la brise de large ont des alternatives qu'un marinier plus exercé que moi eût promptement fait tourner à son profit. Je me promis bien d'improviser une voile au premier moment d'arrêt. L'important était pour l'heure de gagner du terrain, et je ramais de toutes mes forces d'un mouvement bien régulier et bien cadencé pour ne pas troubler le sommeil de la petite. Comment allait-elle supporter cette dure existence, elle qui avait été habituée relativement à toutes les douceurs de l'enfance? C'est à ces heures sombres qu'il fait bon se réfugier en Dieu. Je songeai que c'était la saison des nids; je n'avais point oublié le briquet sur la pierre, et je me sentais déjà plus joyeux en songeant aux œufs à la coque dont je lui ferais la surprise à son réveil.

Puis, que dirait-elle en se voyant sur le grand fleuve, elle qui n'avait jamais été plus loin que la haie du clos. Et sa mère! Si elle allait la *demander?*

Ah! sa mère!...

J'accélérai la marche pour chasser ce tourbillon de pensées.

La nuit touchait à sa fin : de pâles lueurs phosphorescentes annonçaient déjà l'aube; les

pépiements des oiseaux s'interrogeaient, se répondaient parmi les broussailles.

Le ciel, ordinairement d'un bleu cru, s'argentait de vapeurs laiteuses vers les horizons. La végétation du bord s'agitait et s'étirait comme un dormeur qui tend les bras avant le réveil. Ma Cécile dormait toujours! On eût dit qu'elle voulait m'épargner les étonnements et les terreurs de l'heure où elle ouvrirait la paupière.

La petite barque rasait, mais comme une hirondelle. Brusquement le jour éclata, vif et rayonnant comme une bombe de feu d'artifice. Les oscillations qui avaient dérangé par instant la marche régulière de la chétive embarcation redoublèrent. Ce fut un grouillement menaçant, qui me fut bientôt expliqué. Une famille de requins, — très-probablement affamée, — nous faisait cortége. Je détachai mon aviron et je portai au chef de la bande un coup en pleine tête. Le bois glissa sur la peau visqueuse du monstre, qui ne parut même pas s'apercevoir de mon agression.

Je résolus de fausser la compagnie, quelque obstination qu'elle mît à me suivre, et je me dirigeai vers le bord du fleuve par de petites



anfractuosités creusées irrégulièrement entre les rochers, où le général en chef ne trouva pas de place pour ses nageoires. J'abordai en laissant ma suite à quelque cinquante mètres.

J'enlevai à deux bras l'équipage et la cargaison, et je cherchai un coin bien garanti contre les rayons du soleil où établir mon camp du jour. J'avais emporté la barque pour ne laisser aucune trace de mon passage. Je l'eus bientôt trouvé. Quand la végétation n'est plus soumise aux variations des marées, elle prend des élans merveilleux. En moins d'un jour, toute une contrée se trouve transformée.

Les richesses tropicales se confondent et s'enlacent. Ce sont les palmiers et toutes sortes d'arbres sans nom, chargés de fleurs capricieuses, éclatantes, superbes. On se croirait dans le pays des contes. Aussi, quand Cécile ouvrit un œil, elle eut comme un éblouissement; mais quand elle eut ouvert les deux, elle frappa ses petites mains l'une contre l'autre.

— Beau! beau! fit-elle en m'envoyant un baiser.

Elle avait deux ans à peine et ne savait pas encore lier ses phrases, mais elle trouvait des

façons à elle d'exprimer ses joies et de vous contraindre à les partager.

— Beau! beau! beau! répétait-elle en ponctuant chaque mot de gestes expressifs.

Le cri que je redoutais lui vint aux lèvres :

— Maman! maman!

— Elle va venir — plus tard — balbutiai-je. Et pour lui faire distraction, je grimpai dans le fouillis d'arbres et lui cueillis un gros bouquet. Pendant qu'elle éparpillait ses fleurs, je m'inquiétais du déjeuner. Cette fois encore mes recherches réussirent à souhait. A quelques pas de notre oasis, je trouvais des nids de cassiques pendants comme des gourdes et par groupes aux branches qui pliaient sous leur poids. Les oiseaux ne se laissaient pas dévaliser sans protester; ils se formèrent en armée compacte sur les arbres voisins, et m'assaillirent de sifflets et d'injures. Ventre affamé n'a point d'oreilles; je poursuivis ma cueillette, avec discrétion d'ailleurs, la cale de mon paquebot n'admettant point ou guère de surcharge.

La journée se passa pour l'enfant dans une succession d'enchantements. C'était beau, beau, partout! encore plus beau! Pauvres charmants égoïstes! A peine si la pensée de la mère tra-

versa deux ou trois fois cette petite, enivrée des chaudes exhalaisons de la nature qu'elle ignorait jusqu'alors.

A la nuit tombante, ses paupières se fermaient sous le poids de la fatigue. Je n'avais pas oublié ma toile, que j'avais tendue sur des branchages flexibles et fixée de mon mieux à l'avant, avec ces fameuses cordes qui me suivaient partout, — les cordes qui m'avaient valu le premier sourire de Martine le jour de son arrivée à Saint-Laurent.

Ma Cécile était bien capitonnée à sa place, au centre. Le vent travaillait pour nous. Nous filions je ne sais combien de nœuds à l'heure.

Cette nuit-là, à deux jours du crime pourtant, j'osai recommencer ces rêves éternels d'avenir que le plus misérable ne peut jamais dompter. C'est trop juste, après tout, que la Providence nous laisse une seule consolation, à nous autres.

Le paysage semblait nous avoir suivi. De toutes parts, la même nature plantureuse, fleurs et feuillaisons, oiseaux dans l'air, soleil radieux au ciel. J'interrogeai la côte du regard pour choisir la petite crique du débarquement.

La gamine était déjà réveillée et promenait ses grands yeux étonnés aux environs. Le mou-

vement de la barque la ravissait. Je la ramenai aux réalités de ce monde par le don d'un œuf que j'avais pris la précaution de faire durcir la veille avant le moment du départ.

J'installai ma petite smalla en deux tours de main. C'était dans un interstice d'un fourré très-épais; il n'y avait de place que tout juste. Mais qu'il faisait beau dans ce coin-là, et que je me sentais heureux tout seul à côté de ce petit être désormais à l'abri du danger! Je battais le briquet et me disposais à allumer le feu de la cuisine, lorsqu'un coup de fusil, suivi de hourras formidables, retentit sur la hauteur. Une terrible prévision me traversa l'esprit : on était à ma recherche.

Ma première pensée fut de fuir. J'avais prestement ramassé mon fusil et pris Cécile sur mon bras, lorsque la pensée me vint que les possessions hollandaises ont un traité d'extradition avec la France, et qu'il me serait impossible de tenter le passage en Europe de ce côté. Il était de première et d'absolue nécessité de préserver d'abord le bateau sauveur. Il ne tenait guère de place. Je découvris une rigole desséchée à quelques pas dans la forêt, le bâtiment s'encaissait là comme chez lui. Je le couvris de ronces et

de plantes grimpantes que je disposai de mon mieux.

Cette disposition prise, je chargeai l'enfant sur mes épaules après lui avoir fait une sellette d'une planche et de la corde éternelle, elle me passa ses petites mains autour du cou, et je partis à travers les broussailles en tendant l'oreille comme un jaguar blessé.

Les rumeurs se rapprochaient. Je reconnaissais les voix familières des soldats de la troupe. C'était bien moi que l'on devait chercher. Je n'étais guère qu'à quarante milles environ de mon point de départ. Comment avait-on pu découvrir ma trace?

Les voix se rapprochaient en s'excitant à la battue. Je me tapis sous un massif inextricable de ronces et de lianes qui me couturaient la figure. L'enfant avait conscience du péril et se blotissait dans ma poitrine.

J'étais depuis combien de temps — Dieu le sait! — dans cette position atroce, face contre terre, les mains en sang, étouffant, déchiré par les épines, dévoré par les moustiques, et redoutant surtout les reptiles du sol humide pour ma fille, lorsque je sentis tout à coup le sol plier sous le poids de mon corps.

Le terrain s'éboulait, et je roulai, en serrant l'enfant de toutes mes forces, au fond d'un ravin où je demeurai évanoui.

Lorsque je revins à moi, Cécile que, par un hasard providentiel, j'avais préservée dans ma chute, bâtissait des fortifications avec la boue saumâtre dans laquelle j'étais étendu. La lumière arrivait jusqu'à nous par d'étroites fissures qui ne permettaient pas le passage même à un homme de ma taille. Je me trouvais dans une excavation de quatre mètres carrés sur trois de hauteur environ. Nul jour d'en haut. Le trou s'était rebouché. Les parois grasses filtraient une eau lourde et crue qui glaçait au simple contact. Après avoir distendu vigoureusement les quatre membres pour constater que je n'avais aucune fracture, je me dépouillai du gros surcot dont je m'étais muni contre les brumes de la nuit; avec des mottes de la terre qui nous avait suivi dans l'éboulement et qui se trouvait moins humectée que celle de la grotte, je maçonnai une petite estrade où j'étendis le vêtement de laine, puis j'y posai bien doucement l'enfant.

— Maintenant, me dis-je avec résolution, il s'agit de se tirer de ce bouge.

De la pensée à l'exécution, il y avait bonne distance. Je n'avais à ma disposition aucun levier propre à élargir l'ouverture par où nous parvenait le mince filet de lumière qui nous éclairait. Cependant, je détachai le canon de mon fusil, et j'entamai délibérément un côté de la fissure. La glaise, rongée par les infiltrations de l'humidité, cédait sans trop de résistance.

J'avais déjà conquis sur l'ennemi plus de la longueur de mon corps, lorsque je sentis sous ma main un corps velu, rond et visqueux, dont le contact me donna le frisson; je crus avoir touché un serpent d'eau. Je ne pouvais demeurer des heures dans l'irrésolution, il y avait nécessité de faire diligence; je portai de nouveau la main sur l'obstacle, et j'eus promptement reconnu que ma terreur était bien exagérée : ce n'était pas autre chose qu'une forte racine qui se trouvait sous mes doigts.

Je me crispai sur ce câble ligneux, et, comme par miracle, une bouffée d'air respirable m'avait réchauffé le visage. Un second éboulement venait d'avoir lieu dans ces terrains détrempés provoqué par les secousses que j'imprimais à la racine. Au-dessus de ma tête des feuilles, un

pan d'azur, l'air libre! Il suffisait de grimper en quatre coups de genoux sur la racine noueuse comme une corde de gymnase, et j'étais sauvé!

Ma première curiosité — elle était bien naturelle — fut de visiter l'endroit de ma chute. C'était à peine à une distance de cinquante pas. Il me fut facile de m'expliquer, par la déclivité progressive de la pente, comment j'avais pu tomber d'une hauteur de plus de vingt mètres sans blesser mon enfant et sans éprouver moi-même autre chose qu'un évanouissement qui provenait plutôt de la rareté de l'air salubre que du choc subi.

Je me remis en route vers le fleuve, et je trouvai mon canot coquettement caché, tel que je l'avais laissé sous sa couverture de feuilles et de végétations. Nul bruit aux alentours qui pût éveiller ma circonspection. Mes limiers devaient avoir changé de piste; assurément ils avaient abandonné le quartier. Selon le plan arrêté dans ma tête, je dus attendre la nuit. Je fis la dînette à Cécile, et je dévastai toutes les baies, à sa grande satisfaction. J'avais besoin de repos à la suite de ces secousses.

Ce fut des deux côtés un bon somme jusqu'à

la nuit. La fraîcheur seule me réveilla. Je me glissai jusqu'à la rive pour sonder le terrain par dernière précaution. Une pagaye indienne montée par des officiers en partie de chasse descendait lentement le fleuve. C'étaient des chasseurs d'agoutis que j'avais pris pour des chasseurs d'homme. Ils rentraient probablement à Saint-Louis. Je remis la barque à flot aussitôt que j'eus perdu la pagaye de vue. A mon estimation, il me restait près de quatre-vingts milles à remonter avant de me sentir à l'abri de toutes poursuites. C'était encore de douze à quinze jours d'anxiétés, de précautions et de navigation nocturne.

Le sol se montrait moins prodigue à mesure que j'avançais. Pas de trace de culture, et les oiseaux ont des préférences pour les champs ensemencés. Donc, rareté d'oiseaux, par contre, absence de nids et disette d'œufs. Voilà qui ne rentrait pas dans les comptes de Cécile. Faute de grives, on mange des merles; faute d'œufs à la coque, je voulus habituer mon affamée au poisson.

Cette fois encore, ma corde fit merveille quand je l'eus munie d'un hameçon. Les amorces abondaient de tous côtés : vers de vase, sauterelles,

mouches, insectes variés. Il y en avait pour tous les goûts, et Cécile s'habituait à ce nouveau menu.

Je posais mes lignes pour la nuit et ne les levais qu'au petit jour. Un soir que je vaquais à cette importante besogne, toujours dissimulé derrière les arbustes ou les roseaux, je vis apparaître un train de bois, monté par deux conducteurs qui parlaient français. Il se fait un peu partout dans la colonie, et même à Saint-Laurent, un commerce considérable de ces bois, et c'est bénéfice d'aller en chercher au loin, car les marins les cèdent pour quelques litres d'eau-de-vie, et les frais de transport par voie d'eau sont à peu près nuls. Il n'était donc pas étonnant de trouver deux compatriotes sur le Maroni.

Sur le Maroni — comme ailleurs — les compatriotes ne savent rien garder pour eux, et mes deux gaillards échangeaient des gorges chaudes sur un village qu'ils avaient quitté la veille et dont l'hospitalité ne les avait pas charmés.

Le village s'appelait Tapanoni et ne leur avait pas donné dans l'œil, s'il fallait s'en rapporter à leurs appréciations hostiles.

Le train descendait, et leur voix se perdit dans le brouillard, bien que j'eusse remarqué

qu'ils avaient soin de la raffermir à coups de gourde. Toutefois, j'avais puisé dans les confidences qu'ils se renvoyaient de l'avant à l'arrière la certitude peu rassurante qu'il me restait une bourgade à traverser avant d'arriver à la fin de mon voyage par eau.

Deux jours entiers se passèrent comme d'habitude. Pas apparence de huttes, ni de maisons; je commençais à me rassurer, lorsque, le matin de la troisième journée, je distinguai dans un coude du fleuve des fumées espacées et régulières qui signalaient l'approche de l'habitation humaine. C'était Tapanoni. A cet endroit le Maroni se bifurque, et sa bifurcation forme la limite des possessions hollandaises.

Au-delà du village, le fleuve change son nom pour celui d'Awa, et les deux rives redeviennent françaises. J'avais pris tous ces détails dans la bibliothèque du pénitencier à mes heures perdues. J'avais même suivi le cours du fleuve sur un atlas dressé en 1674 par les Pères jésuites. Mais je croyais que Tapanoni était allé rejoindre toutes les installations provisoires des Indiens, qui ne durent jamais que quelques saisons.

Ce village m'inquiétait. Je n'aurais pas eu crainte des sauvages; mais un village en rela-

tions de commerce avec les villes de la Guyane, c'était à éviter le plus possible. Je remisai soigneusement ma barque, avec la résolution de ne dépasser Tapanoni que par une belle nuit bien noire.

A deux jours de distance, j'étais chez les nègres Bonis, qui se trouvent soumis à la France sans en avoir le moindre soupçon.

Je crois, sans orgueil, que si je me fusse senti quelques prédispositions pour l'exercice de la souveraineté, le chef des Bonis m'eût volontiers adopté pour successeur, tant il prenait goût à ma cuisine. Par exemple, il m'eût gardé comme maître coq jusqu'à son dernier soupir, et cela ne rentrait pas dans mon compte. Je voulais bien faire de Cécile une princesse, mais tout de suite, sans attendre et sous des zones plus habituées au confortable, autant que possible.

Le bon nègre apprit avec une véritable douleur que je ne pouvais reculer mon départ jusqu'à son décès. Il déploya toutes ses séductions sans arriver à me fléchir, ce que voyant, il m'embrassa comme pain frais à pleine bouche, riant et pleurant. Tout au fond, je n'étais point rassuré devant l'éclat de son formidable dentier de caïman. Il détacha de sa panoplie une bague

en fer forgé et me la tendit. J'avais lu des récits de voyages évidemment erronés, et j'eus la crainte un instant que l'étiquette ne m'obligeât à porter ce royal présent en travers du nez. J'en fus quitte pour la peur : c'est au doigt qu'il me passa son anneau en me disant :

— Le cercle sauve !

Je compris qu'il me donnait un talisman contre les mauvaises rencontres et une recommandation pour les chefs des différentes tribus que j'aurais à traverser pour arriver à ce cap Nord tant souhaité.

XXV

LES MONSTRES

Je me mis en marche par une belle matinée de soleil et fus reconduit par tous les habitants du village — hommes et femmes — jusqu'à l'entrée d'une plaine immense. Les femmes me firent des signes sur le front et sur les lèvres, de même à ma fillette, le chef m'indiqua du doigt la direction que je devais suivre invariablement, et je partis, sans détourner la tête, comme un brave.

La vérité est que je me sentais ému et que je n'avais pas de temps à donner à l'émotion. Donc, je brusquai forcément les politesses.

Huit jours consécutifs je marchai sans m'arrêter, sauf quatre ou cinq heures de nuit, pour laisser reposer l'enfant, qui, d'ailleurs, avait pris, dès le lendemain du départ, l'habitude de

sommeiller sur mes épaules. C'était une suite de sables marécageux qui menaçait de n'avoir jamais de fin. Disette de fruits, de racines et d'oiseaux, par conséquent pas d'œufs pour Pierrette-Cécile. Heureusement les tortues abondaient, et Pierrette-Cécile ne boudait point sur la tortue grillée. Petites dents devenaient grandes... J'eus toute une après-midi une terreur singulière; je ne retrouvais plus ma mémoire, au milieu de ce désert de sable où nulle végétation ne surgissait qui pût servir à fixer un fait, un incident, un souvenir. Je fus obligé, pour ne pas perdre le compte des journées, de faire chaque soir une taille sur un morceau de bois, à la façon des boulangers.

A la fin de cette cruelle semaine, la verdure reparut vers l'horizon; mais s'y diriger n'était point chose aussi facile que d'aller de Paris à Pantin par l'omnibus.

Le sable se laissait envahir par le marécage, qui devenait souverain absolu et despotique de la contrée. Des fosses bourbeuses et profondes se succédaient à intervalles très-rapprochés, et il fallait prendre son élan et sauter d'une excavation à l'autre, ce qui dérangeait gravement Pierrette, accoutumée à mon pas régulier et

méthodique. Et puis je n'étais pas rassuré dans l'exécution de cette gymnastique incessante; un pied de plus ou de moins, l'enfant et moi, nous dégringolions dans les bourbes, ce dont je ne me sentais point friand, et la petite moins encore. Des bourbes visqueuses remuées par des grouillements magnétiques qui indiquaient la présence de l'anguille-gymnote, bain des plus désagréables !

Ces exercices durèrent jusqu'à la tombée de la nuit; mais enfin, je pus m'asseoir sur l'herbe, et mon premier mouvement fut une envie de manger. Pierrette semblait disposée à brouter comme moi-même. Je disposai le feu qui flamba comme un feu de Saint-Jean, et je préparai la grillade habituelle de tortue.

La nuit tomba brusquement comme un décor de théâtre, et, pendant que le rôti fumait sur les charbons, je disposai à l'avance le lit de mon affamée, que l'appétit seul tenait encore les yeux ouverts.

Tout à coup, deux grandes bouches énormes, démesurément dentées, se présentèrent à deux pas du foyer avec l'intention bien évidente de donner un coup de dent au dîner — pour s'ouvrir l'appétit avant de croquer les dîneurs.

C'était un ménage de caïmans qui prenait l'air du soir.

L'air du soir parfumé de grillade les avait attirés de notre côté, et je lus bien vite, dans leurs yeux fixes et ronds, qu'ils ne demandaient qu'à pousser la connaissance jusqu'à l'intimité, sans autre espèce de présentation. Je ramassai à la hâte l'enfant et le souper d'un tour de main et déguerpis au plus vite à travers le bois pour dérouter mes deux visiteurs, qui ne m'eussent point perdu de vue dans le marécage. Dans le marécage, ils sont chez eux, et ils ont leurs façons personnelles d'abréger les distances : ils dirigent toujours tout droit leurs terribles pattes cuirassées, et, lentement, pesamment, ils gagnent du terrain.

En forêt, nous étions protégés par le lacis inextricable de lianes et de plantes grimpantes, — protégés sans doute, mais bien empêtrés aussi. Les deux époux nous firent l'honneur de nous accompagner un bout de chemin; j'entendais le bruissement de leurs écailles contre les branches sèches. Au bout d'un quart d'heure environ, ils se rebutèrent de leur politesse, — à mon grand soulagement. Le voyage manquait d'agrément et de facilité; mais il fallait bien

aller de l'avant et découvrir un abri où passer la nuit. Ce fut long et pénible; enfin, je découvris un banc de roches d'un grain sec et résistant qui formait rempart contre le vent.

J'installai l'enfant dans une encoignure, le plus chaudement qu'il me fut possible; mais je résistai à l'envie d'allumer une flambée, en souvenir de la visite des caïmans. La lumière attire les reptiles de même que les insectes. Nous étions brisés de lassitude, exténués, courbaturés; la petite reposait déjà. Je m'étendis à ses côtés et ne tardai pas à l'imiter. L'horrible nuit! Une bise aiguë nous mordait les chairs et ne nous permettait qu'un sommeil agité, nerveux, presque convulsif. J'eus la pensée de me lever et de continuer à marcher jusqu'au lever du soleil, mais la fatigue me clouait au sol.

Aux premières lueurs de l'aube, je fus brusquement réveillé par un cri poignant de ma fille. Elle me montra du doigt sa joue gauche tout en sang; elle sanglotait et paraissait cruellement souffrir.

Je débarrassai la plaie du sang qui la cachait et ne vis qu'une blessure sans profondeur, comme celle qu'aurait pu faire une grosse épine sur laquelle elle se serait couchée. Je cherchai

aux abords de son petit lit, pas apparence d'épine, mais à ses pieds un petit ver frétillait, long d'une dizaine de centimètres au plus, et d'un rouge repoussant à voir. Je l'écrasai d'un coup de talon.

C'était le serpent corail!

Je pris la chère petite créature entre mes bras, et, n'ayant pas le choix des moyens, je pressai la blessure entre mes lèvres et j'aspirai jusqu'à perte d'haleine. Je répétai plusieurs fois l'opération, en ayant soin de cracher les mucosités que j'obtenais par la succion. La boursouflure qui bordait la plaie diminuait à vue d'œil, et la douleur se calmait. J'enveloppai la joue malade dans ma cravate, en protégeant de mon mieux la partie blessée contre les atteintes de l'air.

Au bout de deux heures de marche, j'apercevais les feux d'un village indien. J'étais chez les Palenques.

Je me dirigeai sans hésitation vers la principale habitation, que je jugeai celle du chef, et l'anneau-talisman que je portais au doigt fit merveilles. Une vieille femme qui remuait les cendres se leva respectueusement et courut chercher le chef de la famille, qui accourut,

entouré d'une vingtaine d'enfants. On se passa l'anneau de main en main avec tous les signes du plus profond respect, on me fit asseoir à la place d'honneur, et, pendant huit jours, il me fut impossible d'obtenir de mes hôtes qu'ils me laissassent continuer mon voyage. On choyait Cécile à l'envi.

Je racontai aux bons Palenques la morsure du serpent-corail et j'expliquai à quel procédé énergique j'avais eu recours pour extirper le redoutable venin. Le sorcier de la bourgade voulut à toute force la laver à nouveau; mais, devant ma résistance, il dut se borner à des infusions de plantes, qui furent d'une très-grande action sur l'enfant.

Nous étions robustes et forts, remis à neuf tous les deux; je fis connaître à mes hôtes réunis ma résolution de poursuivre ma route. Ce fut une véritable consternation. Le grand chef voulut absolument me garder. Il ne m'offrait pas le partage du pouvoir comme celui des Donis; mieux que cela! je crois qu'il m'eût commandé un piédestal et fait adorer par ses sujets. Je refusai nettement la divinité comme j'avais refusé la royauté.

Quand il fut bien évident que ni dignités, ni

prières, ni supplications ne pourraient me retenir, le chef me donna un guide et me reconduisit jusqu'à la frontière. Là, il me baisa la main en dessinant sur ses tempes des signes avec l'index, que je tâchai poliment d'imiter.

A la fin du sixième jour de marche, l'âpre odeur saline venait jusqu'à moi. Je la respirais avec ivresse. C'était l'Atlantique. Tout là-bas, là-bas, l'Europe.

Il m'était difficile d'arriver au bord de l'eau. Un entassement de rochers en défendait l'approche...

J'avais beau regarder au loin, je ne voyais aucun passage.

O ma fuite dans la forêt! la solitude avec mon enfant! souvenir plein de douceur, malgré les périls et les angoisses que j'ai traversés!

Comme je serrais Cécile sur mon cœur! Comme j'aimais l'abandon de ce petit être qui ne vivait que par moi, ses caresses, ses sourires!

J'ai bien souffert pendant ces trois semaines... Eh bien! c'est le moment le plus heureux de ma vie.

Je découvris enfin une crevasse dans le rocher.

Il y avait une étroite ouverture, puis une sorte de galerie qui descendait à la plage, car j'apercevais le jour.

Je m'avançai prudemment dans ce passage...

Tout à coup, je me sentis pris comme dans un filet; la petite m'échappa des mains, et resta comme suspendue...

Plus je me débattais, et plus les fils s'emmêlaient autour de moi.

Alors, je ne sais quoi de noir et de velu se mit en mouvement...

J'étais tombé dans la toile d'une araignée-crabe.

Ce monstre quitte rarement la forêt.

Il faut croire qu'il avait trouvé une proie abondante dans ce passage conduisant à la mer, — puisqu'il y avait fixé sa résidence.

En effet, j'aperçus sur le sol des squelettes d'oiseaux marins dont il avait fait sa proie.

Le corps noir et luisant de l'araignée était large comme une assiette: ses pattes nerveuses et couvertes de poils lui donnaient des dimensions effrayantes.

Saisi d'épouvante et d'horreur, je pus à peine m'emparer du couteau passé à ma ceinture.

Je fendais les fils et je tâchais de fuir vers la plage.

Le monstre accourut sur moi...

Par l'ouverture qui aboutissait au sable fin, je voyais la mer tranquille et bleue, le ciel resplendissant...

L'air était doux et clément — et j'allais mourir avec ma Cécile. Ce pauvre petit ange agitait ses bras et m'appelait : Papa!...

Un navire de commerce était en rade, voiles carguées, dormant sur ses ancres.

Trois pas de plus... et j'étais sauvé!...

Je fis un dernier effort, et, au moment où l'araignée appuyait sur mon cou sa patte velue et garnie d'une ventouse, je lui plongeai le couteau dans le côté...

Une sérosité verdâtre rejaillit jusque sur mon visage.

Le dégoût l'emporta sur l'énergie, je tombai à moitié évanoui...

Surypère interrompit son récit et passa la main sur son front couvert de sueur.

— Alors, ajouta Trelauney, passait dans un canot un des matelots du navire que tu avais aperçu en rade. Ce matelot, qui venait de battre

le rivage pour y chercher des œufs, entendit un grand cri...

Il fit échouer son canot sur le sable, et, armé d'un aviron, il accourut à ton secours...

Il écrasa l'araignée-crabe de trois coups d'aviron, et, une demi-heure après, tu étais à bord avec ta petite Cécile.

Le capitaine consentit à fermer les yeux, et c'est ainsi que tu revins en France...

— Oui, maître, s'écria Surypère. Ce matelot se nommait Jean Deslions, c'était vous!

— Et que s'est-il passé à Cayenne, après ta fuite?

— On a pensé que, comme tant d'autres fugitifs, j'étais mort dans la forêt ou dans les vases du Maroni. Et j'ai pu dépister toutes les recherches à Paris, grâce à la protection du Fourgat.

— Providence! s'écria Trelauney, tu n'as donc pas voulu que ceux qui ont péché malgré leur volonté fussent traités comme les vrais coupables!

. . . .

L'état de Surypère s'améliora rapidement.

Cette nature énergique eut bientôt raison des contusions reçues à la rencontre des deux trains.



XXVI

LOUISE

Trelauney se rendit à la maisonnette où Louise avait été transportée la veille.

— Eh bien? demanda-t-il à Madeleine, comment s'est passée la nuit?

— Louise dort toujours, répliqua la bonne femme.

— C'est l'effet du chloroforme... Allons voir la pauvre malade...

Madeleine s'arrêta un instant :

— Jean, dit-elle, je ne sais ce qui se passe autour de toi; mais pourquoi ce déguisement? Pourquoi es-tu devenu un autre homme? Jure-moi qu'il n'y a pas de crime dans tout cela!

— Mère, je te le jure, répondit Jean. Je suis revenu pour punir le crime et non pour le commettre!

— Viens donc, dit Madeleine. Tout cela est au-dessus de moi, et j'aime mieux te croire que t'accuser.

Tous deux entrèrent à pas muets dans la chambre où reposait Louise.

Les rideaux blancs à fleurs bleues se détachaient sur les murs blanchis à la chaux.

Au chevet, un christ et une branche de buis bénit.

Madeleine souleva le rideau; Louise ouvrit les yeux.

Celle qui avait toujours été une mère pour elle lui tendit — comme autrefois — une tasse de lait.

La jeune fille prit la tasse et but machinalement.

— Te sens-tu mieux ce matin? demanda Madeleine.

— Mieux? fit Louise en regardant autour d'elle...

— Tu as fait un mauvais rêve sans doute, continua Madeleine, tu es pâle...; on dirait que tu as peur... Raconte-moi ce que tu as rêvé.

Louise prit sa tête à deux mains.

— Rêver! s'écria-t-elle, rêver! C'est beau, les rêves...; on y voit des anges dans les



nuages..., des fleurs et des oiseaux...; on respire l'encens, et on entend chanter des cantiques... Je n'ai pas rêvé.

— Reconnais-tu ta petite chambre? C'est ici que tu faisais ta prière tous les soirs...

— Ma prière? murmura Louise.

Et elle se mit à sangloter.

Jean se tenait caché derrière le rideau, au pied du lit; il craignait que sa présence ne rappelât à Louise la scène de la forêt, le jour où il avait tiré sur M. Raoul de Villepont.

Quand il vit couler les larmes de Louise, il murmura :

— Elle est sauvée!

XXVII

LE CLOITRE SAINT-JEAN DE LATRAN

Entre la place Cambrai et le collége de France, l'enclos de Saint-Jean de Latran a toujours enfermé un monde étrange et comme en dehors de la civilisation.

Parent-Duchâtelet a raconté ce que fut Saint-Jean de Latran, sa fondation, son histoire et ses priviléges jusqu'à la Révolution.

C'était l'asile parisien où se retiraient banqueroutiers et faussaires, ouvriers insoumis aux maîtrises et parjures de jurandes, débiteurs insolvables et libellistes poursuivis.

Les quatre cours figurant la croix se nomment la cour du Père, du Fils, du Saint-Esprit et de l'Ainsi-soit-il.

Privat d'Anglemont, écrivain qui a observé les cloaques de Paris, comme M. Leverrier a

observé les astres, a voulu passer plusieurs nuits dans ce dédale, dans cette cour des miracles du Paris moderne. Il a touché du doigt toutes les misères de ce repaire, il a monté les marches délabrées de l'*escalier noir*, et il a vu toutes les douleurs, toutes les souffrances, toutes les résignations.

Ce cloître, dit-il, est un repaire immonde; mais des hommes y vivent, des êtres humains y respirent l'infection et la peste.

C'est un vaste terrain, composé de plusieurs cours, des restes d'une vieille église, de jardins et d'une quantité innombrable de maisons qui semblent n'en former qu'une seule qui aurait cinquante escaliers; derrière chacun de ces escaliers se trouve un puisard ignoble, sordide, puant l'humidité, et qui est la cour du corps de logis.

Malgré les révolutions, Saint-Jean de Latran semble avoir conservé ses anciens priviléges, ses coutumes et ses franchises.

Les souvenirs du moyen âge et du droit d'asile s'y sont perpétués.

Il est toujours occupé par une population obéissant beaucoup plus aux lois du royaume de

Bohême et aux traditions égyptiennes qu'à celles du Code Napoléon.

Les garnis abritent toute la bohême vagabonde : musiciens ambulants, chanteurs des rues, avaleurs de sabres, équilibristes et mangeurs de feu.

Outre cette classe intéressante, on trouve dans l'enclos de Saint-Jean de Latran tous les petits métiers inconnus qui s'exercent sans patente.

On y rencontre des fabricants de choses fantastiques, incroyables.

Nous y avons vu, dit Privat d'Anglemont, des gens qui passent leur vie à couper du poil de lapin pour en faire des feutres ; des marchands de verre cassé, d'autres qui ne sont occupés qu'à décoller la soie des vieux chapeaux.

Ces ateliers d'habilleuses de poupées, ces laveurs de chiffons, tous ces mystères de l'industrie parisienne, ne sont rien auprès des mystères de l'industrie savoyarde.

Celle-ci est reléguée dans l'*escalier noir*.

En pénétrant dans l'allée sombre, on est saisi au nez, aux yeux, au cœur par des émanations infectes.

La pioche a eu raison de ces bouges, elle a

déblayé ce fumier; combien d'existences cette démolition a-t-elle sauvées!

On pourra s'en rendre compte en lisant le rapport publié par M. de Quatrefages sur l'état physique de l'ex-douzième arrondissement :

« La population compte un grand nombre de chiffonniers des deux sexes. Les malheureux vivent le plus souvent dans une chambre unique, qui sert en même temps de magasin.

« Or, depuis quelques années, les fabricants de papier n'achètent le chiffon que lorsqu'il a subi un premier nettoyage.

« Les chiffonniers sont obligés de laver et de sécher leur récolte journalière dans la pièce où ils couchent avec femmes et enfants; pour peu que la vente de leur marchandise s'arrête, cette même chambre s'encombre rapidement de chiffons entassés et humides.

« Une fermentation putride ne tarde pas à s'établir dans ces monceaux d'ordures, et ni les odeurs de l'amphithéâtre, ni celles de l'abattoir ou de la voirie, ne peuvent donner une idée des exhalaisons méphitiques au milieu desquelles vivent des familles entières... »

Les Savoyards exercent presque tous les mé-

tiers de ramoneurs, étameurs ou marchands de casseroles.

Quelques-uns sont marchands de peaux de lapins.

La suie et le noir de fumée constamment transportés par les ramoneurs ont valu son nom à l'*escalier noir*.

Les marches sont effondrées; les murs suent la misère et la moisissure.

De temps en temps, un trou avec une flaque d'eau. Les fosses sont en plein escalier, sans porte...

Il y a du monde jusque sous les tuiles.

C'est là qu'on relègue les pauvres petits ramoneurs qui parcourent les rues de Paris.

Une chambre se compose de sept à huit lits dans une même pièce; ces lits sont des espèces de boîtes carrées où couchent tout habillés trois ou quatre individus.

Ce que nous ne pouvons dire, c'est l'horrible pêle-mêle de femmes, d'hommes et d'enfants qui se rencontrent là; l'entassement étrange de ces petites créatures humaines, le vice éhonté, la débauche native coudoyant des misères imméritées...

Il était six heures du soir.

Dans un garni du troisième étage, deux individus, un mâle et une femelle étaient accoudés sur une table vermoulue.

Un grabat dans un coin, un coffre où grouillaient quelques guenilles, la table et les escabeaux, composaient tout l'ameublement.

Une étroite lucarne servait de croisée.

Cette chambre coûtait quarante centimes de loyer par jour.

C'était le domicile de la mère l'Helvétie qui, depuis le rapt de l'enfant de Louise, avait accordé l'hospitalité au poëte.

La mère l'Helvétie avait exercé pendant quelque temps la profession de chiffonnière; mais depuis que M. Combalou lui avait remis un capital de trois cents francs pour se charger de l'enfant que M. Raoul de Villepont n'avait pas voulu laisser à Louise, la mère l'Helvétie était devenue ambitieuse.

Elle avait placé les trois cents francs à la caisse d'épargne, et, abandonnant le *cachemire d'osier*, elle avait embrassé la profession de *réveilleuse.*

La réveilleuse se charge, moyennant cinq centimes par nuit, de prévenir et de secouer les

marchands de la halle et des marchés, quand l'heure du travail a sonné pour eux.

La mère l'Helvétie avait une trentaine de pratiques, ce qui lui faisait trente sous par nuit.

Elle s'amusait le jour à tresser des bouts de laine pour fabriquer des couronnes funéraires sur lesquelles on lisait : *Souvenir et regret!*

Cette situation avait tenté la cupidité du Poëte, qui ne put se dissimuler que c'était là un beau mariage à faire...

Une chandelle plantée dans un ignoble bougeoir en fer-blanc éclairait le garni de la *réveilleuse.*

Sur la table, une soupière de grès dans laquelle étaient plantées deux cuillers, exhalait une odeur de graisse et de choux.

Le Poëte buvait un affreux mélange d'esprit-de-vin, de poivre et d'absinthe.

— Tu te perdras avec ton *casse-poitrine*, lui dit avec humeur la mère l'Helvétie. Tu ne peux donc pas faire comme les autres?... Crois-tu qu'un litre à onze ne vaut pas mieux que toutes ces compositions?

Le Poëte haussa les épaules.

— Est-ce que ça se sent, ton litre? ton jus

de réglisse, ta tisane de campêche? Ça passe sans vous gratter, on n'a le goût de rien. Au moins, si on dépense de l'argent, faut avoir de la satisfaction. Le casse-poitrine me remue... Chaque fois que j'en avale un verre, j'éprouve une secousse... ça fait du bien.

— Oui, parlons-en, continua la mère l'Helvétie. Tu es dans un joli état, tous les soirs... Tu m'ôterais l'idée d'aller à la mairie!

Le Poëte eut un soubresaut.

— Pas de bêtises, là-bas, s'écria-t-il. Vous savez que je vous aime...

— Tu m'aimes parce que je te nourris.

— Quand cela serait? Il faut toujours une raison pour s'attacher aux personnes. En trouverais-tu beaucoup pour t'épouser? Je te donne mon nom... Et quand ton bras s'appuiera sur le mien, tu auras des satisfactions d'amour-propre qui ne sont pas à dédaigner.

La mère l'Helvétie prit une cuiller et remplit une assiette qu'elle tendit à son futur.

Il y avait un peu de tout dans ce ragoût : de la queue de bœuf, des pommes de terre, des fèves, du chou et une tête de merlan, le tout noirci de poivre et de girofle.

Le Poëte ouvrit les narines et aspira ce parfum avec satisfaction.

— Voilà donc du véritable bouillon ! s'écria-t-il ; on n'est vraiment bien que chez soi. Ce n'est pas dans les restaurants qu'on trouverait un arlequin soigné comme celui-là !

A ce moment, un cri plaintif se fit entendre. Ce cri sortait du coffre placé dans un coin de la pièce.

— Ah ! voilà le môme qui recommence, s'écria la mère l'Helvétie.

Le Poëte, déjà ivre, frappa du poing sur la table.

— On ne peut pas être tranquille un instant, fit-il avec colère. S'il ne se tait pas, je vais cogner dessus.

Le chiffon remua et un petit bras maigre sortit de ce fumier...

La tête se dégagea enfin.

Le petit se mit à pleurer...

Le Poëte ramassa un morceau de brique sur le sol et le jeta sur l'enfant.

La brique l'atteignit au-dessus de l'œil : le sang jaillit...

La mère l'Helvétie se leva, et, retirant du coffre l'enfant qui ressemblait à un squelette

plutôt qu'à une créature vivante, elle s'écria :

— Ce n'est pas étonnant qu'il braille, tu as jeté les bouteilles cassées dans le coffre!

— Où veux-tu que je les mette? grogna le Poëte.

La mère l'Helvétie continua :

— Il s'est roulé dessus... Le voilà tout déchiré, ce môme!

— Recouche-le, ça se recollera.

L'enfant était entièrement nu, couvert de sang; des ecchymoses, des plaques bleuâtres apparaissaient sur son pauvre petit corps dans les endroits que ne recouvraient pas de fétides ordures.

— Tu ne veux pas me croire, reprit le Poëte. Il n'y aura pas moyen d'élever ce môme... Si tu m'en crois, j'irai le mettre quelque part, ce soir, au pied d'un mur, à Grenelle ou à Vaugirard.

— Et si on le réclame?

— Nous dirons qu'il est mort..., et ça sera vrai.

— Pour nous faire pincer? merci!

— Tu n'aimes donc pas les enfants, toi?

Certes, l'état du misérable embryon répondait

éloquemment au Poëte; le doute n'était guère possible...

Cependant la mère l'Helvétie répondit d'une voix sombre :

— J'aurais peut-être aimé mon enfant à moi, celui qu'on m'a pris et qu'on a tué... mais les enfants des autres, je les exècre... Je voudrais les tuer tous, et quand je rencontre le soir une petite fille ou un petit garçon dans quelque coin, je tape dessus et je m'échappe. Je leur *lève* leurs boucles d'oreilles... tant pis si un morceau de la chair reste après. J'ai en même temps un bénéfice et une satisfaction.

La mégère prit un morceau de carotte bouillante dans l'écuelle et l'enfonça dans la bouche de l'enfant.

Celui-ci, pressé par la faim, dévora ce qu'on lui présentait; il se brûlait horriblement, mais il avalait avec gloutonnerie.

— C'est bon, ça? dit le Poëte. C'est du nanan. Veux-tu boire, à présent?

Et l'ivrogne approcha des lèvres du petit son verre rempli de l'ignoble et corrosive boisson dont il faisait ses délices.

Le petit se mit à tousser.

Il portait ses mains à sa bouche comme pour en enlever la douleur.

Il poussait des cris déchirants.

— Qu'est-ce qu'il a donc ce soir? reprit le Poëte.

La réveilleuse répondit tranquillement :

— C'est une dent qui lui fait mal.

— Si elle lui fait mal, il faut l'arracher, dit l'ivrogne.

Et, prenant une pince qui servait à tourner les fils de fer des couronnes funéraires, il ouvrit la bouche de l'enfant et saisit avec la pince une petite dent blanche...

Tout à coup, on heurta à la porte.

— N'ouvre pas, dit la réveilleuse.

— Des visites maintenant, fit le Poëte en rejetant la pince. Ah ça ! madame l'Helvétie, est-ce que vous auriez des intrigues?

On frappa plus fort.

— Qui est là? demanda la réveilleuse.

Une voix répondit :

— Ouvrez ou j'enfonce la porte !

Comme la porte n'était guère solide et que rien n'était plus facile que de passer de la menace à la réalisation, la réveilleuse ouvrit.

Deux hommes, ayant l'apparence d'ouvriers, entrèrent dans le *garni*.

C'étaient Jean et Surypère, vêtus l'un et l'autre d'une blouse bleue et coiffés d'une casquette.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda la réveilleuse.

— Nous voulons, dit Jean, l'enfant que tu tiens là...

— Pour quoi faire?

— Pour lui sauver la vie : il a assez souffert.

La mère l'Helvétie pensa qu'il y aurait peut-être un petit profit à tirer de la situation.

— On me l'a donné à garder, dit-elle, et je ne peux pas le laisser aller comme ça!

L'enfant, étonné de voir du *monde*, avait cessé de crier ; il ouvrait de grands yeux sur ces visiteurs inattendus.

— Vous comprenez, messieurs, reprit le Poëte, que la responsabilité de madame est engagée...

— Tais-toi! dit Jean avec dégoût, tu es à moitié mort, je t'achèverais d'un coup de pied.

La réveilleuse comprit qu'il n'y avait pas à lutter.

— Ce pauvre petit, s'écria-t-elle, moi qui l'aimais tant... Nous l'avons soigné comme s'il était à nous.

— Prends-lui l'enfant, dit Jean.

Surypère enleva le petit.

— Ça me connaît, murmura-t-il avec satisfaction.

Et remarquant avec horreur les traces de coups et les déchirures qui sillonnaient la peau du petit martyr :

— Les misérables! s'écria-t-il.

L'œil de Jean Deslions jeta un éclair de colère.

— Les plus coupables ne sont pas ici, dit-il, mais je dois commencer à punir.

Il approcha de la chandelle une moitié de journal; le papier s'enflamma, et il le passa devant la figure du Poëte.

A peine la flamme eut-elle approché des lèvres du misérable, qu'il poussa un cri et retomba sur l'escabeau.

Surypère descendait l'escalier noir, portant l'enfant dans ses bras.

Jean vit alors un feu follet courir sur les lèvres du Poëte...

Ce fait extraordinaire n'est cependant pas aussi rare qu'on le croit généralement.

L'abus de l'alcool et des liqueurs fortes a amené plusieurs fois la combustion spontanée dans certaines villes des États-Unis.

Il y a quelques années, les journaux ont fait mention d'un homme qui mourut après quatre jours d'incendie intérieur, au milieu des plus effroyables souffrances.

Jean descendit pour rejoindre Surypère.

Un fiacre les attendait au coin de la place Cambrai, et, dans le fiacre, Pierrette-Cécile, la fille de Surypère, alors âgée de dix-huit ans, et que nous avons déjà rencontrée dans la rue de la Lune, lorsque le père Joseph, le Carapata, alla raconter à Surypère le projet de Combalou et du chevalier de Floustignac sur mademoiselle Edwige.

Cécile enveloppa l'enfant dans un châle et lui fit boire un demi-verre de laid chaud qu'elle avait apporté dans une bouteille.

Le fiacre prit les quais et se mit en route pour Auteuil.

XXVIII

RAOUL DE VILLEPONT

Ce jour-là des bruits fâcheux avaient couru à la Bourse sur la situation de la maison Villepont et Cᵉ.

On parlait d'une faillite prochaine; et ceux-là mêmes qui devaient leur fortune au banquier de la Chaussée-d'Antin étaient les premiers à l'accuser et criaient plus fort que les autres.

Les membres du conseil d'administration de chacune des grandes affaires de la maison Villepont accusaient le gérant de malversations.

Il avait, disait-on, fourni des comptes fictifs;

Il prenait sur le capital pour payer les dividendes;

C'était un voleur, un faussaire, un bandit.

Le public se portait en foule dans les bureaux de Villepont.

Chacun réclamait ses fonds; on se battait à qui serait le premier remboursé.

A la fin de la journée, il ne restait plus à la caisse un franc de dépôt ou de compte-courant.

Le lendemain matin, la faillite fut déclarée.

L'actif était de quinze millions, le passif de cent vingt millions...

M. de Villepont était complétement ruiné.

Une plainte en escroquerie et abus de confiance avait été déposée contre lui par un certain Pierre Brunier, qui passait pour le fondé de pouvoirs de lord Trelauney.

Il faut croire que M. de Villepont ne se sentait pas la conscience bien tranquille, car il prit la fuite, emportant les diamants de sa défunte épouse et quelques milliers de francs qu'il avait réunis à la hâte.

On l'avait suivi jusqu'au Havre, où il s'était, disait-on, embarqué pour les États-Unis.

Raoul, habitué à ses aises, élevé mollement, se trouva tout à coup isolé, sans courage et sans énergie.

Ses voitures et ses chevaux furent saisis; il ne pouvait même rester que provisoirement dans le pavillon de l'hôtel où était installé son appartement de garçon.

Que faire?

Que devenir?

Un emploi, une occupation quelconque, il se sentait incapable de les remplir.

Se faire soldat, il était trop tard...

Après avoir dîné dans un petit café de la rue Saint-Lazare, M. Raoul revint tristement à l'hôtel muet et désert.

Il sonna doucement, avec humilité.

Le concierge daigna tirer le cordon.

Il y avait dans la loge deux ou trois domestiques sans place qui maudissaient M. de Villepont.

— C'est une indignité, disaient-ils, quand on sait qu'on va faire faillite, de ne pas prévenir ses domestiques huit jours à l'avance!

Raoul traversa la cour, monta les deux marches du perron, et, après avoir traversé la salle à manger où nous l'avons vu déjeunant avec Adrien de Saulles et lord Trelauney, il se renferma dans sa chambre à coucher.

Ce fut un regard de regret et d'adieu que Raoul laissa tomber sur ces meubles élégants qu'il avait choisis chez les marchands de curiosités.

Les bibelots lui souriaient sur les étagères.

Un portrait de Déborah, souvenir de quelques semaines d'amour, lui disait :

— Bonsoir, Raoul !

Et les miniatures de la Venucci, d'Yvonne Pen-Hoët, les minois souriants de quelques filles de théâtre, lui rappelaient les jours de fortune...

Il n'ira plus au lac, les lauriers sont coupés.

Les calèches et les victorias feront frissonner le sable sous leurs roues bleues et roses; le bois de Boulogne s'emplira de soleil, de femmes et de poussière; les amazones galoperont de l'avenue de l'Impératrice à la mare d'Auteuil, — et lui, Raoul, ne sera plus là.

Une redingote râpée, un chapeau retapé, pas de gants... pourra-t-il vivre ainsi, lui, l'élégant, le difficile, le recherché?

Plongé dans un fauteuil, abîmé dans ses douloureuses réflexions, Raoul s'attendrit sur lui-même...

Il pleure !

Il ose accuser le sort d'injustice... Enfin il semble avoir pris une résolution.

Il ouvre le secrétaire, en tire une boîte de pistolets et fait jouer la gachette.

L'arme est en bon état; elle fonctionne admirablement.

Raoul y met une cartouche, puis il prend une feuille de papier à lettre, sa plume... et il médite.

On ne peut guère se suicider sans écrire ses adieux.

Il n'y a pas d'exemple d'un suicidé qui ait quitté notre monde sans avoir sacrifié à une poésie quelconque...

Avant de se tuer, l'homme aime à jeter sur sa tombe quelques fleurs de rhétorique.

Raoul hésite, avons-nous dit.

A qui écrira-t-il?

Il n'a plus d'amis.

Sa lettre passerait de main en main au Club des mômes...

On en rirait à la Concorde.

Il y a là des gens qu'il se plaisait à écraser de son luxe et qui ne le plaindront point.

Il n'y a qu'un homme auquel il puisse écrire avec quelque chance de recueillir une sympathie...

Raoul vient de tracer son nom, c'est Adrien de Saulles.

« Je quitte ce monde, ami! Le malheur qui

me frappe est de ceux qui doivent nous trouver sans force...

« Il n'y a plus d'illusion possible pour moi.

« Le monde n'est qu'égoïsme et vanité... »

A ce passage de sa lettre d'adieux, Raoul entendit un éclat de rire ironique au-dessus de sa tête.

Il se retourna vivement, et aperçut lord Trelauney qui lisait par-dessus son épaule.

— Vous ici, monsieur? dit Raoul en se levant.

— Moi-même.

— Et comment êtes-vous entré?

— Par la porte, assurément.

— Qui donc vous a ouvert?

— Votre valet de chambre.

— Et vous avez épié me souffrance?

— Pourquoi parlez-vous tout haut?

— Mais quel intérêt prenez-vous donc à tout ceci?

— Un intérêt très-grand. J'étais là derrière ce rideau... Je vous ai vu armer un de vos pistolets.

— Eh bien! que vous importe?

Trelauney s'adossa à la cheminée.

— Il m'importe plus que vous ne croyez.

— Auriez-vous la prétention de m'empêcher de me tuer?

— J'ai cette prétention.

Raoul sourit tristement.

— Pourquoi voulez-vous que je vive? demanda-t-il.

— Avant de vous dire, répondit Trelauney, pourquoi je veux que vous viviez, il faut d'abord savoir pourquoi vous voulez mourir.

Rien ne vous attache ici-bas, je l'avoue. Vos amis n'aiment de vous que le plaisir d'être reçus dans vos salons, de tenir un banco contre vous; ils vous voyaient, parce qu'il faut bien que les gens du monde se voient entre eux, et que l'homme qui a des chevaux ne peut vraisemblablement être lié, sans déroger, avec un homme qui n'en a pas.

Votre père est en route pour l'Amérique; il ne vous a laissé qu'un nom contesté désormais.

Vous n'avez plus de mère, il n'y a personne qui s'intéresse à vous.

Il ne vous reste qu'une ressource, c'est de vous faire photographe ou professeur d'équitation.

« C'est dur quand on a été élevé au milieu des jouissances du luxe...

Les femmes qui vous recherchaient ne vous reconnaîtront même plus dans la rue; il faudra donner votre démission des trois clubs avant qu'on vous la demande...

La situation est pénible, douloureuse, nous sommes d'accord à cet égard.

— Alors, monsieur, interrompit Raoul, que venez-vous faire entre ce pistolet et moi?

Trelauney continua :

— Ah! si vous saviez ce que c'est que le devoir! Si vous aviez une femme et un enfant..., vous jetteriez cette arme loin de vous! On n'a pas le droit de se tuer quand on charge d'âmes. Vous trouveriez en vous une volonté, une énergie que vous ne soupçonnez pas!

— Une femme! un enfant! murmura Raoul.

Trelauney retira de sa poche un journal du soir, et, désignant un passage à Raoul, il lui dit :

— Lisez!

C'était dans les faits divers...

Voici ce que lut M. Raoul :

« Un fait extraordinaire, un cas de combustion spontanée s'est produit hier dans un taudis

du cloître Saint-Jean de Latran. Un individu, qui abusait depuis longtemps de liqueurs fortes, a pris feu et a brûlé sur lui-même pendant près de deux heures.

« Ce misérable vivait chez une chiffonnière qu'il devait, disait-on, épouser. Rendu furieux par la douleur, il a saisi cette créature, et lui soufflant la flamme au visage, il lui a brûlé les cheveux et les yeux.

« Vainement la femme a essayé de le repousser. Une lutte horrible s'est engagée entre eux.

« Ils ont roulé sur le carreau, se mordant et se déchirant...

« Les voisins, accourus sur le lieu, n'ont plus trouvé qu'un monceau de cendres et des ossements carbonisés.

« On ne sait ce qu'est devenue une malheureuse petite créature que des parents inconnus avaient confiée à la garde de ces misérables. »

— C'est affreux, dit M. Raoul en jetant le journal sur une table, mais je ne vois pas quel rapport il peut exister entre cet accident et la situation où je me trouve.

— Je vais vous mettre sur la voie... Cette petite créature dont parle le journal, c'est l'en-

fant de Louise Deslions... l'enfant que Combalou s'était chargé de faire disparaître... En un mot, c'est votre fils.

— Mon fils! fit Raoul avec épouvante.

— Oh! il n'y a pas à en douter, continua Trelauney; Louise était une fille sainte et pure... elle a cru vos paroles, elle vous a aimé... L'enfant a aujourd'hui deux ans. Il a souffert des tortures qui auraient tué des hommes... et vous, son père! vous allez vous brûler la cervelle parce que vous craignez de manquer d'argent... Oh!

Et Trelauney eut un rire tellement chargé de mépris et d'indignation, que Raoul baissa le front vers le parquet.

— Que voulez-vous que je fasse? balbutia-t-il.

— On ne sait ce qu'est devenu l'enfant, n'est-ce pas? Eh bien! je le sais, moi.

— Vous?

— Je l'ai pris, je l'ai emmené loin de ses bourreaux que Dieu s'est chargé de punir... Et je vous le rendrai quand vous aurez mérité qu'on vous confie une existence, vous qui alliez porter sur la vôtre une main sacrilége!

— Monsieur...

— Vous saurez alors les joies qu'il y a dans l'accomplissement du devoir, dans le renoncement, dans le sacrifice. Le courage qui vous manque, l'amour de votre femme saura vous le donner.

— Que voulez-vous dire?

— Louise est sauvée... Voulez-vous l'épouser?

— Mais de quoi vivrons-nous?

— J'ai acheté la terre de votre père...

— Je le sais.

— Vous en serez régisseur avec deux cents francs d'appointement par mois.

— Qui êtes-vous donc, monsieur? s'écria Raoul.

— Acceptez-vous? demanda Trelauney.

Raoul eut un instant d'hésitation.

— Louise vous aime... elle n'aimera jamais que vous. Vous l'avez trompée, elle vous pardonnera.

— J'accepte, dit Raoul.

— Maintenant, je puis vous dire qui je suis. Nous nous sommes déjà rencontrés; je portais un autre nom, — et, depuis, je me suis fait un autre visage... Je m'appelais autrefois Jean Deslions, et je suis le frère de Louise!

— Vous?

M. Raoul saisit la main que lui tendait Trelauney et la mouilla de ses larmes.

— A la bonne heure! s'écria Jean, vous avez versé tout à l'heure des larmes de lâche, voici enfin des larmes d'honnête homme!

XXIX

MADEMOISELLE DE CHARMENEY

... Tandis que Jean Deslions poursuivait son œuvre de justice et de vengeance, la société des Vingt-et-Un se débattait comme un serpent haché dont les tronçons cherchent à se réunir.

C'était le 15 octobre.

Une réunion devait avoir lieu cette nuit-là dans l'hôtel de la rue Saint-Louis.

Les affidés arrivèrent au rendez-vous, le visage couvert d'un masque noir.

— Cette fois encore, dit Robert Kodom en comptant les assistants, nous ne sommes que vingt! Il y a eu trahison, et je suis certain que les trésors sont dissipés...

— C'est impossible! murmurèrent les affidés.

Robert Kodom s'empara d'une torche.

— Nous pouvons nous en assurer, s'écria-t-il.

Il se mit en marche dans le souterrain, suivi de toute la bande.

— Voyez-vous, dit-il, la citerne est vide...

— Soulevons la pierre, fit un des membres.

La pierre fut soulevée, et les associés purent apercevoir sous l'eau leurs richesses qui étincelaient comme les cristaux sous une roche.

— Tout n'est pas là, murmura Robert. Voici bien l'or fauve dans ce coin, les lingots entassés... Mais, parmi les tonnes, il en est de vides. Le Fourgat est mort... et nous avons été volés! Vous savez que le comte de Navarran a disparu. A qui a-t-il laissé son secret, le nôtre?

Qui sait si quelque ennemi puissant n'est pas en ce moment même à nos trousses?.

Un des affidés s'avança.

Il ôta son masque et laissa voir à la bande ses traits fortement accusés.

Cet affidé n'était autre que Monseigneur.

— Le Fourgat, dit-il, a été assassiné. Par qui? Je crois le savoir. Un homme existe sur le bras duquel est gravé le signe du commandement.

— Vous l'avez vu? demanda Robert.

— Je l'ai vu.

— Son nom?

— Il se fait appeler lord Trelauney.

Robert serra les poings.

— Trelauney, dit-il, c'est bien cela ; l'homme qui sait le secret de Wanda... celui qui a délivré le Magyar et qui a osé se faire présenter dans l'hôtel de la rue de Ponthieu par Adrien de Saulles !

Je l'ai deviné dès que je l'ai vu... Mais où le prendre ? Comment le saisir ? Je m'y connais, en hommes, c'est un redoutable adversaire... N'importe ! nous lutterons ; la société des Vingt-et-Un en a vu bien d'autres.

Monseigneur crut le moment favorable pour se mettre en avant.

— Je vous ai montré mon visage, dit-il, vous savez maintenant qui je suis. Je me nomme Riazis-Bey. La société parisienne est accoutumée à compter avec moi. Ailleurs qu'ici, on me nomme prince... J'ai besoin de vous, voulez-vous de moi ?

— Messieurs, interrompit Robert Kodom, le prince Riazis est au-dessus du soupçon ; à ce titre, le commandement est bien placé entre ses mains. Il a, de plus, la haine de ceux qui n'ont pas craint d'entrer en hostilités avec nous. Il

faut avoir raison de ces hommes qui veulent nous disperser et nous anéantir.

Par le fer et par le poison, il faut en finir avec ces traîtres ; notre salut est à ce prix... Si vous m'en croyez, nous remettrons le soin de notre vengeance à Riazis, et si dans trois mois il nous a délivrés de lord Trelauney et du baron magyar, son complice, nous graverons sur le bras du défenseur de notre cause ce signe de la puissance — autrefois si redouté, presque oublié aujourd'hui.

Les poisons dorment dans le cabinet noir ; nos ennemis sont libres dans Paris, les couteaux se rouillent à la ceinture des fanandels. Notre trésor diminue au lieu d'augmenter. Encore un an de cette situation et les traites que vous tirez sur nos banquiers reviendront impayées. Prenez garde ! nous tomberons sous la loi commune... et qui sait ? la justice arrivera peut-être à se mêler de nos affaires...

Un frémissement parcourut l'auditoire.

— Mort aux ennemis ! cria-t-on d'une seule voix.

Riazis profita de la panique pour faire observer que le signe du commandement lui était indispensable pour arriver à son but.

— Je ne puis, dit-il, être un vulgaire assassin, ni courir les risques de cette situation. Il faut que je puisse donner des ordres et que ces ordres soient exécutés. J'ai besoin de tout notre monde; or, les hommes des buttes, ainsi que ceux de la Montagne-Sainte-Geneviève, n'obéiront qu'au Fourgat!

L'autorité que vous me conférez serait donc illusoire, si vous ne me mettiez à même dès à présent de l'exercer dans toute sa plénitude.

Les affiliés entrèrent en délibération...

Riazis reçut le signe du commandement; mais, sur l'avis de Robert Kodom, la tête de mort avec ses attributs ne fut pas gravée à la poudre.

On employa un acide qui devait s'effacer avant trois mois; de sorte que, en cas de trahison, Riazis se trouverait tout à coup sans armes.

Tandis que la société des Vingt-et-Un se mettait sur la défensive, Trelauney poursuivait son but d'un autre côté.

Le marquis de Charmeney était retiré sur ses terres, et mademoiselle Blanche avait repris ses promenades à cheval.

L'habitation du marquis était une de ces maisons nobles qui portent encore le titre de château,

quoique, dans le fait, elles n'y aient d'autre droit que la tradition locale, acquise immémorialement à l'emplacement qu'elles occupent.

Le château, qui comptait à peine un siècle, offrait un aspect de vétusté. Construit en pierres de taille, il se composait d'un corps de bâtiment à huit fenêtres de façade, avec un rez-de-chaussée et un étage au-dessus; des mansardes à pignons rappelaient les souvenirs d'un autre âge, et deux tours carrées semblaient donner au château quelque droit à ses prétentions.

Il était huit heures du soir.

Blanche de Charmeney était assise dans l'embrasure d'une croisée du salon.

Le piano était resté ouvert; quelques livres s'étalaient sur une table de chêne, et le marquis, qui sortait de table, s'était assoupi dans un large fauteuil.

Blanche songeait...

Il eût été difficile de définir les sentiments qui la tenaient ainsi mélancolique et immobile.

Blanche avait vingt-deux ans, et rien autour d'elle ne semblait devoir apporter à la monotonie de son existence un changement qu'elle désirait sans se l'avouer à elle-même.

Triste résidence pour une jeune fille que le château de Charmency !

C'était à peine si le marquis consentait à passer à Paris trois mois d'hiver.

Du reste, Blanche n'aimait guère les bals et les fêtes.

Ce qui amusait les autres et les entraînait semblait puéril et futile à l'orgueilleuse enfant.

Elle n'aimait point livrer sa taille à ces jeunes gens dont le regard tombait comme un charbon brûlant sur ses épaules.

Souvent elle avait repoussé avec colère un bras qui la serrait de trop près...

Regardant au loin par la fenêtre entr'ouverte, elle cherchait un point dans le paysage, je ne sais quoi qui ne s'y trouvait pas.

Dans les temps passés, en haut de la tour crénelée, ainsi devait se morfondre la châtelaine ennuyée.

Blanche jeta un triste regard sur son père endormi, et un pli se dessina sur son front.

Le seul être avec lequel elle pût causer, le seul qui eût pour elle une affection sincère, quoique machinale, celui-là dormait, respirant comme un soufflet.

Blanche reprit sa première position.

Sa tête était gracieusement inclinée, comme si elle eût cédé au poids de la pensée.

Ses traits n'avaient rien de l'enjouement de la jeunesse et respiraient, au contraire, cette vague tristesse qui naît de la méditation.

Soit par négligence, soit par un fait exprès, elle laissa tomber le livre qu'elle ne tenait que d'une main.

Le bruit, quoique léger, interrompit l'assoupissement de M. de Charmeney.

— Tu es là, Blanche? demanda-t-il.

— Oui, père.

— Tu devrais sonner pour qu'on apporte les lampes.

Blanche se leva et donna l'ordre d'éclairer le salon.

— Je pensais, dit le marquis, à ce pauvre M. de Villepont. Il manque à mes soirées. J'étais habitué à lui pour faire ma partie, et, quand le curé ne vient pas, je ne sais que devenir.

— Avez-vous rendu sa carte au nouveau propriétaire du Mesnil?

Le marquis haussa les épaules.

— Le chevalier de Pulnitz! s'écria-t il. Qu'est-ce que c'est que cela, le chevalier de Pulnitz? Je ne comprends pas qu'un étranger vienne se fixer

sans raison, sans un motif de famille dans une de nos campagnes. Que ne retourne-t-il dans son pays, s'il en a un? L'idée ne m'est jamais venue d'aller finir mes jours en Prusse ou en Pologne.

— Il est peut-être exilé?

— S'il est exilé, qu'il le dise! En attendant, lui et ses pareils m'inspirent une juste défiance...

— Vous voyez cependant que M. de Villepont pouvait être un hôte compromettant...

— Certes! Mais qui pouvait se douter que ce riche banquier finirait par lever le pied comme un petit spéculateur marron? Ç'a été un malheur, une série d'infortunes. Malgré tout, ce garde-chasse qui a tiré un coup de fusil sur ton prétendant nous a rendu un fier service.

Les joues de mademoiselle Blanche se couvrirent d'une teinte rose.

— Oh! dit-elle, laissons là ce souvenir.

Mais le marquis continua :

— Que peut-il être devenu ce brave garçon? Il avait du cœur. On dit qu'il s'est embarqué pour les colonies; si je savais où le trouver, je lui écrirais qu'il peut revenir. Il ignore sans doute que l'affaire n'a pas eu de suite, et le

voilà séparé pour toujours de sa pauvre vieille mère.

Blanche essuya une larme qu'elle n'avait pu retenir.

— M. Raoul ne doit pas être fier maintenant, continua le marquis. Il y a des gens qui ne valent que par la fortune. Il n'a certainement plus cinquante redingotes et deux cents gilets de rechange... Était-il ridicule avec ses cravates de toutes les couleurs!

— M. Raoul, dit Blanche, est revenu dans ce pays... Vous ne le savez donc pas?

— C'est la première nouvelle.

— Je l'ai vu hier. Il m'a saluée sans affectation.

— Et que fait-il ici?

— Il est régisseur de la terre que possédait son père.

— Chez ce riche Anglais?

— Lord Trelauney, oui, père.

Le marquis parut surpris.

— Mais il a du bon, cet Anglais! C'est très-bien de sa part d'avoir donné un asile et du pain à ce pauvre diable!

— Et qui sait? interrompit Blanche, M. Raoul a une faute à réparer...

— Maintenant qu'il est pauvre, il devrait épouser la sœur du garde-chasse... Ah! que je suis donc fâché de ne savoir où lui écrire! Il arrangerait tout cela.

M. de Charmeney affecta de rire avec ironie.

— A propos, fit-il, on m'a assuré que ce M. Jean avait conçu pour toi une violente passion.

— Croyez-vous, père? répondit Blanche avec un embarras mal dissimulé.

— Aurais-tu aimé à devenir madame Jean?

Blanche se mit au piano pour éviter de répondre.

Au même instant, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique annonça :

— Lord Trelauney.

— Faites entrer, dit le marquis.

Et se tournant vers Blanche, il ajouta :

— Cela nous fera toujours passer une demiheure...

XXX

LE REQUIN

Blanche s'était levée et regardait la porte...

Lord Trelauney entra.

— Bonsoir, marquis, excusez-moi de vous déranger...

Et s'inclinant profondément :

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

Blanche répondit par une légère inclinaison de tête, tandis que le marquis s'écriait :

— Me déranger? par exemple! Je suis tout heureux d'avoir avec qui causer. Vous ne pouvez vous figurer, mylord, combien ce pays est peu civilisé. On ne se voit pas. Chacun reste chez soi, c'est insupportable.

Le marquis avait approché un fauteuil; Trelauney s'assit.

— J'ai cependant une autre visite que la mienne à vous annoncer.

— Laquelle?

— Le duc de Laroche-Maubeuge est en partie de chasse aux environs de Houdan; il est venu avec quelques Parisiens, parmi lesquels se trouve un certain baron de Maucourt.

— Ah ça! dites-moi, mylord, s'écria M. de Charmeney, il court d'assez vilains bruits sur ce monsieur. Qu'y a-t-il au fond de tout cela?

— Je l'ignore, monsieur le marquis. On assure que M. de Maucourt vit aux dépens d'une femme...

— Et qu'après avoir volé des lettres à je ne sais qui, lettres compromettantes pour la marquise de Bryan-Forville, il a tenté de les lui vendre.

— Il faut croire que la marquise s'est exécutée, car l'affaire n'a pas été ébruitée.

— C'est que M. Robert Kodom, reprit M. de Charmeney, n'entend pas raillerie sur le point d'honneur. Il a fait de grands sacrifices pour faire de sa fille une marquise, et ni lui ni son gendre ne prendraient facilement leur parti d'un scandaleux éclat...

— Quoi qu'il en soit, ces messieurs ont l'in-

tention de vous rendre visite demain ; et, si mes informations sont complètes, il paraît que la présence de M. le duc de Laroche-Maubeuge aurait un but intéressé.

— Lequel ?

Trelauney regarda fixement mademoiselle de Charmeney, qui baissa aussitôt les yeux.

— On dit le duc fort épris de mademoiselle votre fille ?...

— Bah ?

— Et puisqu'on ne vous rencontre pas à Paris, on vient vous chercher jusque dans votre forêt.

— Tiens ! tiens ! fit le marquis, tu entends, Blanche ? voilà du nouveau.

— Oh ! s'écria Blanche, vous savez que je ne consentirai jamais à épouser une de ces prétentieuses marionnettes qu'on appelle à l'étranger des « articles-Paris. »

— Le duc a un beau nom...

— Mais il le porte mal !

— Une fortune assez considérable...

— Mais il en fait un usage odieux !

— C'est un élégant cavalier...

— Un esprit vulgaire et commun.

Trelauney assistait avec une visible satisfaction à ce débat assez vif entre le père et la fille.

Blanche se défendait comme un démon.

Quand le duc de Laroche-Maubeuge se présenta au château, M. de Charmeney prit un malin plaisir à donner avec empressement l'ordre de l'introduire dans le salon.

Blanche répondit froidement aux saluts qui lui étaient adressés.

Naturellement, le fameux baron de Maucourt n'avait pas laissé échapper l'occasion de se glisser chez le marquis de Charmeney.

Il ne put se méprendre au dédain qu'il inspirait. On ne lui offrit pas un siége ; il prit sur lui de s'asseoir. Quand il s'oubliait jusqu'à questionner, on ne répondait pas.

Le duc se montra fort empressé auprès de mademoiselle Blanche, dont il était fort épris, sans recueillir autre chose que des signes évidents d'impatience et de mauvaise humeur.

Il sortit, la mort dans l'âme.

Trelauney prit congé du marquis en même temps que les visiteurs.

Il demanda à mademoiselle Blanche si, le lendemain, elle comptait faire sa promenade à cheval.

— Certes, répondit Blanche, c'est ma seule distraction.

— J'aurai donc l'honneur de vous rencontrer, reprit Trelauney, car je vais en excursion dans la forêt.

— A demain, fit Blanche.

— A demain, reprit Trelauney en s'inclinant.

C'était presque un rendez-vous donné tout haut devant le marquis.

L'importance de ce détail n'échappa ni à M. de Laroche-Maubeuge, ni à M. de Maucourt.

Et on commença à causer dans les environs de la possibilité d'un mariage prochain entre mademoiselle de Charmeney et le gentleman qui avait pour père l'ami intime de lord Byron.

Ayant mis ses affaires en bonne voie de ce côté, Trelauney revint à Paris.

Il voulait en finir avec l'hôtel de la rue Saint-Louis et la bande mystérieuse.

Certes, il se rendait compte des difficultés de toutes sortes qu'il allait rencontrer; mais cette œuvre de vengeance, il devait l'accomplir avec ses propres forces.

Comment introduire la justice dans cette affaire?

Les affiliés échapperaient certainement à toutes les investigations.

Un seul nom payerait pour les autres, le nom de son père : le comte de Navarran.

Or Jean savait ce que le comte avait souffert; il ne pouvait se rappeler sans une profonde douleur la folie de sa mère.

Ce nom, enfin, Jean voulait le reprendre pur et sans tache pour sa sœur et pour lui.

Le meurtre presque involontaire du garde du bois de Vincennes, Jean le regardait comme une fatalité.

Réparer autant que possible le mal qui avait été fait, rendre aux pauvres les richesses volées, c'était la voie tout indiquée.

Le Magyar était un allié fidèle et sûr, un lutteur redoutable.

C'était un appui précieux que le ciel lui avait envoyé...

Jean et le Magyar, après s'être concertés, se rendirent à l'hôtel de la rue Saint-Louis.

Ils pénétrèrent dans la cour et se rendirent compte des lieux.

Comme nous l'avons dit, c'était une bâtisse à double fond comme la boîte d'un escamoteur.

Il y avait l'hôtel proprement dit; on y arrivait par la cour, l'escalier de pierre donnait accès à

tous les étages comme dans toutes les maisons possibles.

Puis l'hôtel mystérieux, où on pénétrait par le puits.

Là se trouvaient les ramifications souterraines et d'étroits degrés qui montaient et descendaient dans la muraille...

Jean se laissa glisser jusqu'au milieu du puits. Il tenait à la main une lanterne dont la lumière jetait un vif éclat ; le Magyar, penché sur l'ouverture, laissa tomber une grosse pierre.

Jean entendit un bruit sec, et la pierre, au lieu de s'enfoncer, resta au-dessus de l'eau comme un morceau de liége.

Jean pencha la lanterne, et il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour l'eau n'était qu'une glace ronde qui venait de s'érailler sous le choc.

Cette glace, ce large miroir faisait bascule et laissait arriver le visiteur sur le sol.

Quand Jean fut descendu, le Magyar l'eut bien vite rejoint.

Tous deux arrivèrent à la chambre des poisons.

Jean y prit plusieurs flacons, dont il pouvait avoir besoin, et brisa le reste.

— Nous prendrons les dossiers en même temps

que le trésor, dit-il au Hongrois. Dès demain, j'opérerai le déménagement.

Ils descendirent et prirent le chemin de la citerne.

Comme ils approchaient, une lueur frappa leurs regards.

— Nous ne sommes pas seuls, dit le Madgyar.

Jean éteignit sa lanterne.

Ils virent alors Monseigneur et Robert Kodom penchés sur le trou qui conduisait à la cave où étaient entassés les trésors de la société des Vingt-et-Un.

— Ce secret si bien gardé pendant tant d'années, disait Robert, le voici presque divulgué. D'autres que nous savent pénétrer ici. Il faut sauver notre puissance. C'est à peine s'il y a là un pied d'eau... Nous aviserons d'abord à sauver la fortune de l'association.

— Avez-vous fait ce dont nous sommes convenus? demanda Monseigneur.

— Oui, répondit Robert. J'ai acheté la maison de la place du Panthéon. La cave ouvre sur les catacombes. C'était un mur à percer... et le passage était fait. Nous avons là des gouffres plus muets et plus sourds que les oubliettes qui nous ont trahis...

Les aqueducs passent au-dessous des catacombes. De distance en distance, un regard est ouvert sur cette eau qui passe, silencieuse et obscure. Des chemins inextricables s'étendent au loin... On ne descend que deux fois par an dans les catacombes, et le public épouvanté trouvera dans l'ossuaire les cadavres encore frais de nos ennemis.

— C'est donc là-bas que nous nous réunirons désormais? demanda Monseigneur.

— Pas encore... C'est ici que nous nous retrouverons dans trois mois pour la dernière fois... puis nous abandonnerons cet asile violé à ceux qui en ont fait une souricière, si d'ici là le couteau de nos hommes n'a pas ouvert leur poitrine!

Robert et Monseigneur revinrent sur leurs pas...

Ils tournèrent le coin du corridor et disparurent.

— Allons! dit Jean, il n'y a pas de temps à perdre. Ces messieurs veulent sauver la caisse, il s'agit d'arriver avant eux.

Le lendemain, à sept heures du matin, les voisins virent avec étonnement plusieurs voi-

tures à déménagement s'arrêter devant la porte ordinairement si bien close de l'hôtel.

Les déménageurs n'étaient autre qu'une douzaine de fidèles que Surypère était allé chercher aux buttes Chaumont.

Six hommes repêchaient dans la cave les lingots d'or, les vases sacrés, les diamants qu'on jetait sur le gazon, dans le jardin de l'hôtel.

Tout cela s'empilait à mesure dans de vastes caisses.

Quand les voitures furent remplies, elles se mirent en marche vers le quai, et toutes les caisses furent transportées à bord du *Requin.*

Lord Trelauney faisait transporter son mobilier en Angleterre...

Seulement, le yacht une fois en mer, au lieu de traverser la Manche pour débarquer à l'un des ports de la côte, tourna vers l'Atlantique et alla jeter l'ancre au petit port de Saint-Martin, dans l'île de Ré.

. . . .

XXXI

FOLLE PAR RAISONNEMENT

Il était onze heures du matin.

Madame la baronne de Remency venait de se réveiller.

Elle tendit paresseusement la main et agita le cordon de la sonnette.

La femme de chambre entra, fit le jour en ouvrant les rideaux et les volets.

Elle déposa sur un plateau les journaux et les lettres.

La baronne saisit une lettre dont l'écriture lui était bien connue.

C'était Edwige qui donnait de ses nouvelles.

« Marraine, disait la jeune femme, je suis complétement heureuse. Nous voici à Rome, mon mari et moi. Adrien est le plus tendre et le plus aimable époux qu'on ait jamais rêvé.

« Nous nous installons ici pour six mois.

« C'est rester bien longtemps sans vous voir, mais ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'il fallait le plus possible rester éloignée de Paris ?

« Adrien n'a jamais fait allusion aux événements étranges qui ont précédé notre mariage.

« Ce magnétiseur qui nous a terrifiés, cette jeune fille qui s'est enfuie avec son enfant, enfin ce bandit qui voulait me réclamer comme s'il avait été mon père, et que Dieu a puni en lui envoyant une mort si horrible, tous ces faits me reviennent de temps à autre à l'esprit.

« Ah ! marraine ! pourquoi n'ai-je pas grandi comme les autres, entre un père et une mère que j'eusse adorés ?...

« Je sais bien que je vous fais de la peine, et que vous m'avez défendu de vous questionner jamais à cet égard.

« Mais ne saurai-je jamais la vérité ?

« Quand Adrien est pensif, quand je le trouve moins ouvert et moins riant qu'à l'ordinaire, j'ai peur... j'ai peur que son amour inquiet ne s'éloigne de cette fille sans parents, de cette enfant du hasard... je n'ose dire du crime, que

vous lui avez remise comme à un brave et digne soutien.

« Qui suis-je, marraine ?

« Qui est mon père ?

« Où est ma mère ?

« Je veux les serrer dans mes bras, je veux leur pardonner, s'ils ont été coupables, les aimer deux fois plus s'ils n'ont été que malheureux.

« Je vous en prie, répondez-moi.

« Le doute me tue.

« Recevez mille baisers, chère marraine,

« De votre dévouée,

« Edwige DE SAULLES. »

Wanda souffrait en lisant cette lettre.

Wanda, l'empoisonneuse et l'adultère, Wanda qui avait tout sacrifié au luxe et au plaisir, Wanda l'impitoyable aimait sa fille.

Elle aurait voulu faire d'Edwige la plus heureuse et la plus honorée des femmes.

Elle essuya une larme.

— Que lui dire ? murmura-t-elle. Certes, si je pouvais lui dire : Je suis ta mère ! ce serait pour moi comme une délivrance.

Mais, hélas ! comment expliquer le reste ?

Ah ! si jamais Edwige pouvait soupçonner le

sanglant mystère de sa naissance, j'en mourrais de honte et de douleur !

A ce moment une voiture s'arrêta devant la grille de l'hôtel.

Quatre hommes en descendirent.

Le premier était le Magyar, le mari, le vengeur; le second, lord Trelauney.

Ils étaient accompagnés d'un médecin et d'un commissaire de police.

Un domestique avait sauté à bas du siége pour ouvrir la portière de la voiture.

Ce domestique était une de nos vieilles connaissances, Pierre Brunier, dit Surypère.

— Qui demandez-vous ? demanda le concierge.

A la vue de ce fonctionnaire civil, Surypère ne put s'empêcher de laisser échapper un geste d'étonnement.

Il avait reconnu M. Poitevin, l'ancien concierge de la rue des Récollets.

Par la porte de la loge, la voix aigre de Ferdinand répétait comme autrefois :

— Attends-moi, Mélanie !

M. Poitevin regardait Surypère avec étonnement.

— Tiens ! s'écria-t-il, mon ancien locataire !

Le médecin et le commissaire de police s'entretenaient à voix basse avec le baron de Remeney, de façon que M. Poitevin pût se laisser aller à sa loquacité ordinaire.

— Est-ce que vous laissez toujours vieillir vos vins? demanda-t-il.

— Toujours, répondit Surypère; mais je vois avec plaisir que vous avez changé de quartier.

— Ma foi, oui. C'était trop triste, là-bas. Tout Paris se porte aux Champs-Élysées... et puis, vous ne savez pas, je suis remarié!

— Bah!

— Une femme d'excellente famille... son frère était bottier.

Ferdinand reprit :

— Attends-moi, Mélanie!

M. Poitevin rougit.

— Veux-tu te taire, vilaine bête! Il faudra que je me défasse de ce perroquet... il parle toujours de ma défunte épouse, et cela me fait des scènes à n'en plus finir avec la nouvelle...

— Elle est donc jalouse?

— Comme toutes les femmes.

Ferdinand continuait :

— Mélanie! Mélanie!

M. Poitevin prit une badine à battre les

habits et se mit à taper sur Ferdinand, qui beuglait comme un sourd.

Cependant les quatre personnages avaient gravi le perron.

Sur un ordre du commissaire, le domestique les conduisit au salon.

— Prévenez madame la baronne, dit-il, qu'on l'attend au salon pour une affaire urgente.

Trelauney échangea quelques mots à voix basse avec le Magyar.

— Vous en ferez plus tard ce qu'il vous plaira, disait-il, mais je veux que cette femme soit enfermée à la Salpêtrière et qu'elle souffre ce que Louise a souffert.

Le médecin s'approcha du baron.

— Quels ont été, demanda-t-il, les symptômes de cette folie?

— Le mal est venu tout à coup, répondit le Magyar. Elle a fui le domicile conjugal, et, quand je suis venu la chercher, elle ne m'a même pas reconnu...

— Ne pas reconnaître son mari! dit le commissaire, n'y a-t-il pas là une ruse?

— Mais, continua le Magyar, je l'ai entendue parler d'un enfant caché dans le mur...

d'un maçon introduit la nuit dans cet hôtel... que sais-je?

Surypère, qui était resté dans la pièce, changeait de costume, et reprenait la blouse et la casquette...

Il tenait une pioche à la main.

C'est bien ainsi que le baron l'avait aperçu dans la chambre de Wanda pendant la nuit terrible où Robert Kodom l'avait fait lier et jeter dans le caveau de la rue Saint-Louis.

— Une chose incontestable, disait le commissaire de police au docteur, c'est que monsieur est réellement le baron de Remeney... ses papiers sont en règle, ses références sont excellentes, veuillez toutefois procéder avec votre prudence habituelle à l'exercice de votre ministère.

La porte du salon s'ouvrit, et Wanda parut enveloppée d'un peignoir de cachemire.

En apercevant son mari, elle pâlit horriblement.

— Que désirez-vous, messieurs? demanda-t-elle.

— Je voudrais savoir, madame, dit le baron, si vous me reconnaissez?

Wanda avait deviné quelque chose de la situation...

Trelauncy ne lui était pas inconnu, comme on sait, mais les deux autres personnages excitaient sa défiance.

Elle pensa que son mari avait déposé contre elle une plainte en adultère, ou bien encore qu'il demandait à la justice de venger sur elle, ainsi que sur Robert Kodom, la séquestration qu'il avait subie.

— Si je vous reconnais, monsieur, dit-elle avec un calme et un dédain admirablement joués, et comment ne reconnaîtrais-je pas l'homme par qui j'ai tant souffert?

— Que vous a donc fait souffrir, monsieur? demanda le médecin.

— Toutes les tortures qu'un mauvais époux peut infliger à une femme honnête et attachée à ses devoirs. Il m'a abandonnée pour d'autres, il m'a laissée dans la misère, il m'a chassée de notre pays... Vous pouvez, messieurs, arrêter ici votre interrogatoire. Je pensais que M. le baron de Remency avait renoncé à me persécuter, mais puisqu'il ose se présenter de nouveau devant moi, je vais faire ce que j'aurais voulu éviter, car je redoute le scandale... La né-

cessité m'y force, je vais plaider en séparation et me rendre sur l'heure chez mon avoué.

Le médecin ne savait trop que dire.

Il regarda le baron, qui rongeait sa moustache.

— Vous vous méprenez, madame, dit Trelauney, sur le but de notre visite. Notre présence chez vous n'a rien d'hostile...

— Ah! fit la baronne.

— Un crime a été commis dans cet hôtel...

— Un crime? dit Wanda.

— Il y a longtemps de cela, et vous n'y êtes sans doute pour rien.

— Sans aucun doute.

Trelauney s'assit.

— Vous rappelez-vous, madame, une soirée à laquelle je n'ai pas eu l'honneur d'assister, mais que j'ai connue depuis dans ses moindres détails?

— Je ne sais, monsieur... j'ai toujours reçu beaucoup de monde, et aucune soirée chez moi n'a marqué plus qu'une autre.

Trelauney darda sur la baronne un regard de feu.

— Pardonnez-moi, madame, si je me vois obligé de vous rafraîchir la mémoire. La soirée

à laquelle fut amené le chevalier Pulnitz n'a point été une soirée ordinaire. Il me semble qu'elle a dû laisser dans vos souvenirs au moins une pénible impression...

— Ah ! fit Wanda, je me rappelle, en effet... une mystification, une séance de magnétisme... Il y avait ici une pauvre femme qu'on avait recueillie, une folle...

— Précisément, dit Trelauney, les dents serrées, une folle !

— Et que s'est-il passé ? demanda le médecin.

— Je ne sais ; on a chassé ce charlatan, et la femme s'est enfuie d'elle-même. Ç'a été une scène fort ridicule et fort regrettable.

Trelauney se leva et alla ouvrir la porte :

— Reconnaissez-vous ce maçon ? demanda-t-il.

Surypère entra, la pioche sur le dos, de son air bonhomme et placide.

— Ce maçon ! fit Wanda épouvantée.

Et se tenant debout, elle serrait le bras du fauteuil de sa main crispée.

— Non, continua-t-elle, je ne crois pas avoir jamais vu cet homme...

Elle affecta de sourire.

— Ah ça ! messieurs, cet interrogatoire doit-il se prolonger?

— Un instant encore, dit le baron.

Et se tournant vers les deux personnages dont la présence inquiétait Wanda :

— Veuillez me suivre, messieurs, dit-il, je vais avoir l'honneur de vous montrer le chemin.

Le baron gravit deux étages et entra dans la chambre bleue.

Je doute qu'il y ait un spectacle plus lugubre que celui de la découverte d'un crime.

La perte d'un navire au milieu d'une tempête, l'incendie d'une ferme pendant que la femme et les enfants sans asile pleurent au bord du chemin, un fleuve débordé qui entraîne les meubles et les cadavres sont de terribles tableaux à contempler, mais ils ne donnent pas au même degré le serrement de cœur et le recueillement...

Surypère entama de sa pioche la muraille recouverte d'une tapisserie bleue à losanges dorés.

Il amena le fragment de pierre de taille.

Wanda était restée sur la porte.

Elle espérait que la chaux aurait détruit les ossements...

Mais Surypère retira du mur un squelette de 75 centimètres et le déposa sur la table.

La baronne tomba évanouie sur le lit de repos.

Trelauney se pencha alors à son oreille et lui dit :

— C'est la cour d'assises... A votre place, je préférerais la maison de santé.

Le docteur examinait le squelette.

— Le crime est évident, dit-il. Il n'y a qu'à prévenir le parquet.

— J'aurai l'honneur, dit Trelauney, d'affirmer à monsieur le juge d'instruction que cette femme est folle.

Wanda cherchait un moyen de fuir, ou du moins de prévenir Robert Kodom,

— L'état mental de cette femme sera examiné, dit à voix basse le commissaire de police, mais je crois de mon devoir de procéder à l'arrestation.

Se tournant alors vers la baronne :

— Depuis quelle époque habitez-vous cet hôtel, madame?

— Depuis dix-neuf ans.

— Vous niez être l'auteur du crime dont la preuve est là, sous vos yeux?

— Certes, monsieur, je le nie absolument.

— Vous n'avez rien remarqué autour de vous qui ait pu éveiller vos soupçons?

— Rien.

Trelauney regarda fixement la baronne, comme pour lui rappeler le conseil qu'il venait de lui donner.

Wanda pensa que, après tout, on sort d'une maison de santé; sans creuser davantage l'intérêt que pouvait avoir Trelauney à lui éviter la prison et le jury, elle prit tout à coup son parti de la situation.

Elle courut à la fenêtre, et, riant aux éclats, elle attrapa une mouche et la remit au docteur.

— Tenez, monsieur, dit-elle en faisant une révérence, voilà pour vous.

Le docteur accepta la mouche, qu'il jeta derrière lui.

— Quand vous avez épousé madame, demanda-t-il au Magyar, avait-elle donné des signes d'aliénation mentale ?

— Non, monsieur, répondit le baron; je ne l'eusse certainement pas épousée dans ces conditions... Mais, peu de mois après, je me suis aperçu qu'elle déraisonnait; elle passait de la plus vive gaieté à la tristesse la plus sombre...

Un jour enfin elle a nié que je fusse son mari.

Wanda affectait de jouer avec le gland d'un rideau.

Elle l'arracha tout à coup et s'en servit comme d'un ballon, le lançant au plafond et le rattrapant dans ses mains.

— Il faut nous suivre, madame, dit alors le commissaire de police. Demandez un châle et un chapeau...

— Je ne veux pas sortir, dit Wanda.

— C'est pour une affaire importante. Si vous ne veniez pas de bonne volonté, je serais forcé de vous y contraindre. Il s'agit de renseignements à donner à la justice...

Wanda ne résista que pour la forme.

Le baron, malgré sa haine, ne put retenir une larme quand il vit s'éloigner la voiture qui emportait la femme qu'il avait aimée.

— J'aurais préféré la tuer, dit-il à Jean Deslions.

— C'eût été de la charité, répondit celui-ci; elle a mérité la torture.

— Mais si on reconnaît qu'elle n'est pas folle?

— Si elle n'est pas folle... elle le deviendra...

XXXII

L'INCENDIE

Le soir même, le Magyar et Jean laissèrent le train à Houdan et montèrent en voiture pour se rendre à l'ancien château de M. de Villepont.

Un inconnu attendait lord Trelauney.

Il avait remis sa carte au domestique, et, sur sa carte, lord Trelauney lut :

LE CHEVALIER DE PULNITZ

Membre de plusieurs sociétés savantes.

Trelauney entra dans le salon.

Le chevalier se leva et se rassit sur un signe de son hôte.

— Mylord, dit-il, je vous prie d'excuser la liberté que j'ai prise de vous attendre...

— Il a fallu, sans doute, monsieur le che-

valier, un motif important pour vous faire ainsi sacrifier vos moments?

Trelauney examinait avec attention la physionomie du chevalier de Pulnitz.

Son front dénudé offrait le poli de l'ivoire, ses yeux vifs et brillants décelaient une flamme intérieure, et le pli de la lèvre disait le dédain et l'amertume.

Il y avait eu, dans cette existence, l'illusion et le désenchantement, la foi et le doute, la faute et le repentir...

— J'ai cru devoir vous prévenir, mylord, dit le chevalier, d'un fait qui m'a paru singulier et dont le hasard seul m'a rendu témoin.

— Qu'est-ce donc, monsieur?

— Vous savez que j'habite le château du Mesnil?

— Parfaitement.

— Bien que je sois nouveau dans le pays, j'ai cru remarquer hier au soir la présence dans les environs de figures étrangères.

— Ne sont-ce pas les invités de quelqu'un de nos voisins?

— Les invités appartiendraient à une certaine couche sociale...

— Eh bien?

— Tandis que les gens que j'ai remarqués sont de véritables bandits.

— Et pensez-vous, monsieur le chevalier, que ces gens en veuillent particulièrement à mes propriétés?

— A vos propriétés ou à votre vie, oui mylord.

Trelauney affecta l'indifférence.

— Je ne me connais pourtant pas d'ennemis, dit-il.

Le chevalier sourit en hochant la tête.

— En êtes-vous bien sûr?

Cette phrase fit réfléchir Trelauney.

— Cet homme, pensa-t-il, en sait plus long que je ne le croyais. Appartient-il à Monseigneur ou est-il réellement un ami désintéressé?

— Ce qui m'a confirmé, continua le chevalier, dans l'opinion que je me suis faite de ces rôdeurs de la forêt, c'est que j'en ai vu deux se glisser dans la cour de service...

— Chez moi?

— Chez vous.

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu m'informer de ce fait.

Trelauney pensa qu'il pouvait bien y avoir là

quelque tentative de Monseigneur et de Robert Kodom.

Mais que voulaient-ils?

Louise était restée à la maisonnette.

Il n'y avait au château que le nouveau régisseur, c'est-à-dire Raoul de Villepont, le Magyar, et enfin, au deuxième étage, Cécile, la fille de Surypère, qui soignait l'enfant de Louise, et le soignait si bien que le pauvre petit commençait à reprendre des forces et à sourire à ceux qui le caressaient.

Surypère devait arriver le soir même par le train de dix heures.

A qui en voulait-on?

Monseigneur ne pouvait viser que Trelauney et Robert Kodom que le Magyar...

— Ces gens, monsieur le chevalier, reprit Trelauney après avoir fait tacitement ses réflexions, ces gens étaient-ils nombreux?

— Sept ou huit.

— Et il n'en est entré que deux chez moi?

— Du moins, je n'en ai vu que deux.

— Je vous remercie, monsieur. Je vais, avec mon ami le baron de Remeney, le fermier et son aide, faire une battue dans tous les coins...

— Si je puis vous être de quelque utilité, mylord, je suis à votre disposition.

— Je vous remercie, chevalier, je ne voudrais pas abuser de vos instants...

Neuf heures sonnèrent à l'horloge du vestibule.

Une lueur rouge envahit presque subitement le salon dans lequel étaient assis Trelauney et le chevalier.

Les cris : Au feu ! au feu ! se firent entendre.

Trelauney courut à la fenêtre; le château brûlait par trois côtés à la fois.

Deux hommes fuyaient par le chemin de traverse; l'un d'eux se retourna, et Trelauney reconnut le profil anguleux et la barbe asiatique de Riazis.

L'autre... Trelauney ne pouvait en croire ses yeux... l'autre, c'était Aly !

Aly qu'il croyait à fond de cale dans le *Requin!*

Si Aly avait pu s'évader, qu'était devenu le yacht? le yacht qui transportait la richesse des Vingt-et-Un?

Il y avait eu trahison sans doute, et tout était perdu !

Une voix qui partait du deuxième étage, appelait : Au secours !

C'était Cécile... Cécile qui tenait dans ses bras l'enfant de Louise...

Trelauney ouvrit la porte pour monter à l'étage supérieur.

Une bouffée de flamme et de fumée pénétra comme un torrent dans le salon.

L'escalier était en feu, les murs brûlaient.

Trelauney poussa un cri de rage; il arracha les rideaux, les noua fortement à l'espagnolette et s'élança par la fenêtre.

Le chevalier descendit après.

— Des échelles! cria Trelauney.

Le fermier courut...

Raoul de Villepont brisa la claire-voie qui séparait la cour des étables du jardin potager et tâcha de l'assujettir de façon qu'une échelle attachée aux barreaux supérieurs permît d'atteindre la chambre de Cécile.

Cécile était à la fenêtre, les cheveux épars, serrant l'enfant sur sa poitrine.

La fumée l'étouffait.

Au loin, la campagne avait pris des teintes sanguinolentes.

Les grands nuages qui léchaient le ciel s'étaient colorés d'une pourpre sinistre.

Les bœufs mugissaient dans l'étable.

Le coq chantait comme au lever de l'aurore, et les hurlements du chien de garde se mêlaient à ce concert désespéré.

Trelauney avait assujetti la claire-voie et l'échelle contre le mur.

Tout à coup une ombre se dessina sur le toit.

C'était le Magyar.

Il marchait droit et ferme, une hache à la main.

Il entama la toiture.

Trelauney s'était élancé sur l'échelle : mais les bâtons de la claire-voie, pourris sous la peinture, fléchirent sous le poids, et Trelauney retomba sur le sol, tandis que l'échelle allait se briser à quelques pas de là.

Il poussa un crix de désespoir, et saisissant le bras de Raoul, il lui dit :

— Cet enfant qui brûle, c'est le vôtre.

Raoul passa les deux mains sur son front comme pour empêcher sa raison de s'enfuir.

Il bondit et se précipita dans le vestibule.

Cependant le Magyar avait disparu.

Une longue colonne de flamme, un tourbillon de fumée s'élevait dans les airs.

Au loin, la cloche de Houdan battait à toutes volées...

Le fermier, ne perdant qu'à moitié la tête, ouvrit les portes des étables et mit en liberté les chevaux et le bétail.

Ce fut alors une course étrange des chevaux et des bœufs, qui s'enfuirent dans tous les sens, furieux, épouvantés.

— Vite, cria Trelauney, les meules de paille! Par ici! Tout le monde à l'ouvrage!

Chacun saisit une fourche, et on se mit à entasser les fourrages au-dessous de la fenêtre, de façon à ce que Cécile pût s'élancer et tomber sans danger.

Déjà la paille s'élevait au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée.

— Serrez l'enfant et sautez! cria Trelauney.

Mais sa voix n'arriva point aux oreilles de Cécile...

La fenêtre était béante, vide.

Raoul saisit le tronçon de l'échelle, et s'élevant sur le monticule de paille, il put atteindre la corniche du premier étage.

S'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux angles, il parvint à l'appui de la fenêtre.

Mais là, il n'aperçut qu'un immense brasier.

La flamme grimpait aux rideaux du lit, les matelas flambaient — et le plancher, effondré,

avait laissé tomber à l'étage inférieur les meubles carbonisés...

Raoul s'évanouit.

Il retomba sur la paille, et deux paysans le transportèrent au bout du jardin.

A ce moment, un cri s'échappa de toutes les poitrines.

Le Magyar avait reparu sur le toit...

Il tenait dans ses bras Cécile et l'enfant.

Le brave et courageux Hongrois semblait chercher l'endroit le moins menacé pour se diriger de ce côté.

Les assistants tournèrent pour le suivre au moins du regard.

Ils le virent s'accrocher au paratonnerre...

Il parvint à coups de hache à desceller les deux crampons qui tenaient la barre supérieure.

Une minute après, une longue barre de fer vint se fixer dans le sol.

Cécile se laissa glisser du rebord du toit et arriva doucement à terre; puis le Magyar, tenant l'enfant du bras gauche, descendit à son tour...

Trelauney lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion.

Le Magyar alla s'étendre au bord de l'étang,



et, approchant de l'eau ses lèvres brûlantes, il aspira et but à longs traits...

Le chevalier de Pulnitz, qui n'était point resté inactif pendant cette scène, offrit à Trelauney un asile au Mesnil.

Le marquis de Charmency, accouru à la première nouvelle, insista pour que Trelauney se rendît chez lui.

— Merci, répondit celui-ci; il y a dans le bois une maisonnette où se trouve quelqu'un de ma connaissance... C'est là que je compte me rendre.

Le marquis reprit la route de sa terre.

— Il n'y a plus rien à faire ici, dit Trelauney. Quand les cendres seront refroidies, je ferai rebâtir le château. Partons!

Alors, un nouveau personnage apparut, courant de toutes ses forces et poursuivi par un bœuf furieux.

C'était Aly.

Le bœuf l'atteignit d'un violent coup de corne dans les reins.

Le misérable vint rouler aux pieds de Trelauney.

Le bœuf, aveuglé par l'incendie, rebroussa

chemin subitement et se perdit dans le bois taillis.

Trelauney saisit Aly par l'épaule.

— Grâce ! dit celui-ci.

— Je te retrouve encore ! s'écria Trelauney, mais, cette fois, tout est fini pour toi !

Et le saisissant à deux mains, il le précipita dans la fournaise.

Aly jeta deux ou trois gémissements, ses mains se tordirent... Une fusée d'étincelles jaillit autour de lui...

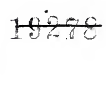
L'incendie avait une victime.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TABLE DES CHAPITRES

PAGES

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE



Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

